

Juillet—Août 2022 n°531

PREMIERE

# PREMIERE

**DOSSIER  
SPÉCIAL**

FILMS, SÉRIES,  
LE GUIDE  
DE L'ÉTÉ

## Natalie Portman REDRESSEUSE DE THOR

**CANNES**

RETOUR  
EN IMAGES  
SUR LA 75<sup>E</sup>  
ÉDITION

**JÉRÔME  
COMMANDEUR**

IRRÉDUCTIBLE  
GAULOIS

**GUESTS**

• NOÉMIE MERLANT • MARINA FOÏS • AUSTIN BUTLER  
• DANNY BOYLE • ANTHONY & JOE RUSSO

A HILDEGARDE COMPANY

L 12166 - 531 - F: 5,50 € - RD





« LE CINÉMA DE GENRE À SON MEILLEUR ! »

MY MOVIES

« QUAND  
OLIVER TWIST  
RENCONTRE  
BLADE RUNNER »

VANITY FAIR

« UNE DYSTOPIE  
QUI NOUS AVERTIT  
SUR L'AVENIR »

CINEUROPA

# MONDOCANÉ

UN FILM DE ALESSANDRO CELLI

EN VOD, DVD ET BLU-RAY

INFOS SUR [WWW.KOBAFILMS.FR](http://WWW.KOBAFILMS.FR)



koba  
FILMS

© 2021 Grouppoweb et Minerva Pictures. Tous droits réservés.



PHOTO DE COUVERTURE © Miller Mobley / AUGUST  
Pour joindre la rédaction composer le 01 70 39 53  
suivi du n° de poste de votre correspondant.

#### RÉDACTION

GAËL GOLHEN : Rédacteur en chef (90) – ggolhen@premiere.fr  
THIERRY CHEZE : Rédacteur en chef magazine – tcheze@premiere.fr  
FRÉDÉRIC FOUBERT : Rédacteur (89) – ffoubert@premiere.fr  
SYLVESTRE PICARD : Rédacteur (94) – spicard@premiere.fr  
THOMAS BAUREZ : Rédacteur – tbaurez@premiere.fr  
ÉLODIE BARDINET : Rédactrice (87) – ebardinet@premiere.fr  
FRANÇOIS LÉGER : Rédacteur – fleger@premiere.fr  
CHARLES MARTIN : Rédacteur – cmartin@premiere.fr  
ÉDOUARD OROZCO : Social media editor (83) – eorozco@premiere.fr

#### COLLABORATIONS

DIRECTEUR ARTISTIQUE : ÉMILIEN GUILLON  
RÉDACTRICE GRAPHISTE : VIRGINIE GERVAIS  
PHOTO : VIRGINIE GERVAIS (86) – vgervais@premiere.fr  
1<sup>ÈRE</sup> SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : ESTELLE RUET (88) – eruet@premiere.fr  
SECRÉTAIRES DE RÉDACTION : ISABELLE CALMETS, MARIANNE RAVEL  
TEXTES : JONATHAN BLANCHET, GUILLAUME BONNET, FRANÇOIS GRELET,  
PIERRE LUNN, THÉO RIBETON, HUGO SAROYAN, ROMAIN THORAL

#### SITE INTERNET

WALID CHARFEDDINE : Digital manager

#### DIRECTION, ÉDITION

REGINALD DE GUILLEBON : Directeur de la publication  
LAURENT COTILLON : Directeur exécutif  
FRÉDÉRIC TEXIER : Responsable financier  
CATHERINE LEBORGNE : Comptable

#### FABRICATION

CREATOPRINT - ISABELLE DUBUC – 06 71 72 43 16  
SUPPLÉANTE : Sandrine Bourgeois

#### MARKETING

PAULINE PARNIÈRE : Directrice marketing – 01 70 36 09 98  
pauline.parniere@lefilmfrancais.com

#### PUBLICITÉ

MEDIAOBS – 44 rue Notre-Dame des Victoires – 75002 Paris – Tél : 01 44 88 97 70  
– Fax : 01 44 88 97 79 – mail.pnom@mediaobs.com. Pour joindre par téléphone votre  
correspondant, composez le 01 44 88 suivi des 4 chiffres entre parenthèses  
DIRECTRICE GÉNÉRALE : Corinne Rougé (93 70)  
DIRECTRICE COMMERCIALE : Sandrine Kirchthaler (89 22)  
DIRECTEUR DE PUBLICITÉ : Arnaud Depoisier (97 52)  
DIRECTEUR DE PUBLICITÉ : Romain Provost (89 27)  
CHEF DE PUBLICITÉ DIGITAL : Baptiste Mirande (97 79)  
STUDIO : Brune Provost (89 13)

#### COMMANDE ANCIENS NUMÉROS

Tél. : 01 55 56 71 37

#### ABONNEMENT

Tarif standard 1 an France métropolitaine : 49,99 € pour 11 parutions  
Tarif avec Hors-séries 1 an France métropolitaine : 64,99 € pour 11 parutions du numéro régulier  
+ 3 hors-séries. Tarifs autres destinations sur demande auprès du service abonnements.

#### SERVICE ABONNEMENTS :

Gérez vos abonnements, abonnez-vous, réabonnez-vous ou posez vos questions :  
Par internet : [www.premiere.fr](http://www.premiere.fr) (rubrique « Abonnez-vous »)  
Par téléphone : 01 55 56 71 37 (France) – (00 33) 1 55 56 71 37 (étranger)  
Ouvert du lundi au jeudi de 9h à 12h et de 13h à 18h, le vendredi de 9h à 12h et de 13h à 16h.  
Par email : [premiere@groupe-gli.com](mailto:premiere@groupe-gli.com)  
Par courrier : PREMIERE Service Abonnements  
45 avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

**Abonnements Suisse :** 1 an (11n°) : 68 CHF. Asendia Press Edigroup SA - Chemin du

Château-Bloch 10 – 1219 Le Lignon - Suisse - Tél. : 022 860 84 01 [abonne@edigroup.ch](mailto:abonne@edigroup.ch)

**Abonnements Belgique :** 1 an (11n°) : 60 €. Asendia Press Edigroup SA - Chemin du

Château-Bloch 10 – 1219 Le Lignon - Suisse - Tél. : 070/ 233 304 – [www.edigroup.be](http://www.edigroup.be) –

[abonne@edigroup.be](mailto:abonne@edigroup.be)

**Abonnements Canada :** EXPRESS MAG, 8275 Avenue Marco Polo, Montréal,

QC H1E 7K1, Canada

Tél. : (514) 355-3333 ou (1) 800 363-1310 (français) ; (1) 877 363-1310 (anglais).

Fax : (514) 355-3332. Prix : 1 an 59,99 \$, USA. Prix : 1 an 59,99 \$, Canada (TPS et TVQ non

incluses). « Première » ISSN 0399-3698, is published monthly (11 times per year,

except August) by Première SAS, c/o Distribution Grid, 600 Meadowlands Parkway, Unit 14,

Secaucus, NJ 07094 USA Periodicals Postage paid at Secaucus, NJ. Postmaster :

Send address changes to "Première", c/o Express Mag, PO Box 2769,

Plattsburgh, NY, 12901-0239.

#### VENTE DÉPOSITAIRE

ISSN 0399-3698. Tous droits de reproduction textes et photos réservés  
pour tous pays sous quelque procédé que ce soit. Commission paritaire :  
n° 0923 K 82451. Imprimé en Belgique par Renny-Roto SA, rue de Rochefort 211,  
5570 Beauraing. Dépôt légal : juillet 2022. Distribution MLP.

#### DIFFUSION

Vente au numéro (réservé aux marchands de journaux) :

DESTINATION MEDIA – tél : 01 56 82 12 06 et [reseau@destinationmedia.fr](mailto:reseau@destinationmedia.fr)

#### ADRESSE

105, rue La Fayette, 75010 Paris.

#### IMPRIMÉ PAR ARTIGRAFICHE BOCCIA SPA - SALERNO

Ce magazine est édité par : Première Média SARL,  
au capital de 10 000 €, 105, rue La Fayette,  
75010 Paris, RCS Paris 820 201 689.

Pays d'origine : Italie

Taux de fibre recyclées : 0 %

Certification : PEFC

Eutrophisation : 0.006kg/t

Avec  
le soutien du



# ÉDITO

## WHO YOU GONNA CALL ?

Tom Cruise a refilé le sourire aux salles. Jusqu'au passage de son F-18 sur la Croisette et dans les cinémas français, la situation était morose, avec des chiffres de fréquentation en berne. Mais *Top Gun : Maverick* a rassemblé les foules. L'héroïsme cool de la star, la mise en scène vrombissante, la nostalgie 80s... C'était donc ça que les gens voulaient voir après la pandémie ? Une légende raconte que, quand Hollywood s'est enfoncé dans la Grande Dépression, Jack Warner aurait réduit les sorties de ses comédies musicales swingantes (type *42<sup>e</sup> Rue*) pour tout miser sur ses films de gangsters. George Raft et Bogart réussissant à mettre en échec les forces de l'ordre : c'était eux que les foules voulaient retrouver dans les salles obscures – même si les malfrats allaient vite être remplacés par les figures héroïques de la Seconde Guerre mondiale.

Après le hold-up de *Maverick*, la question se pose donc à nouveau : de quel genre de héros ont désormais besoin les salles ? Des aviateurs à peine ridés ? Des superhéros en spandex ou en combinaison métallique ? Ça tombe bien parce que cet été, il y en aura pour tous les goûts. Des Minions à Brad Pitt en passant par Elvis et Thor, le choix sera cornélien. C'est la raison pour laquelle on a choisi de vous guider un peu parmi les sorties de cet été foisonnant, sur le grand comme sur le petit écran (avec les événements séries et streaming). Bonnes vacances et bon ciné.

**GAËL GOLHEN**

RÉDACTEUR EN CHEF





24

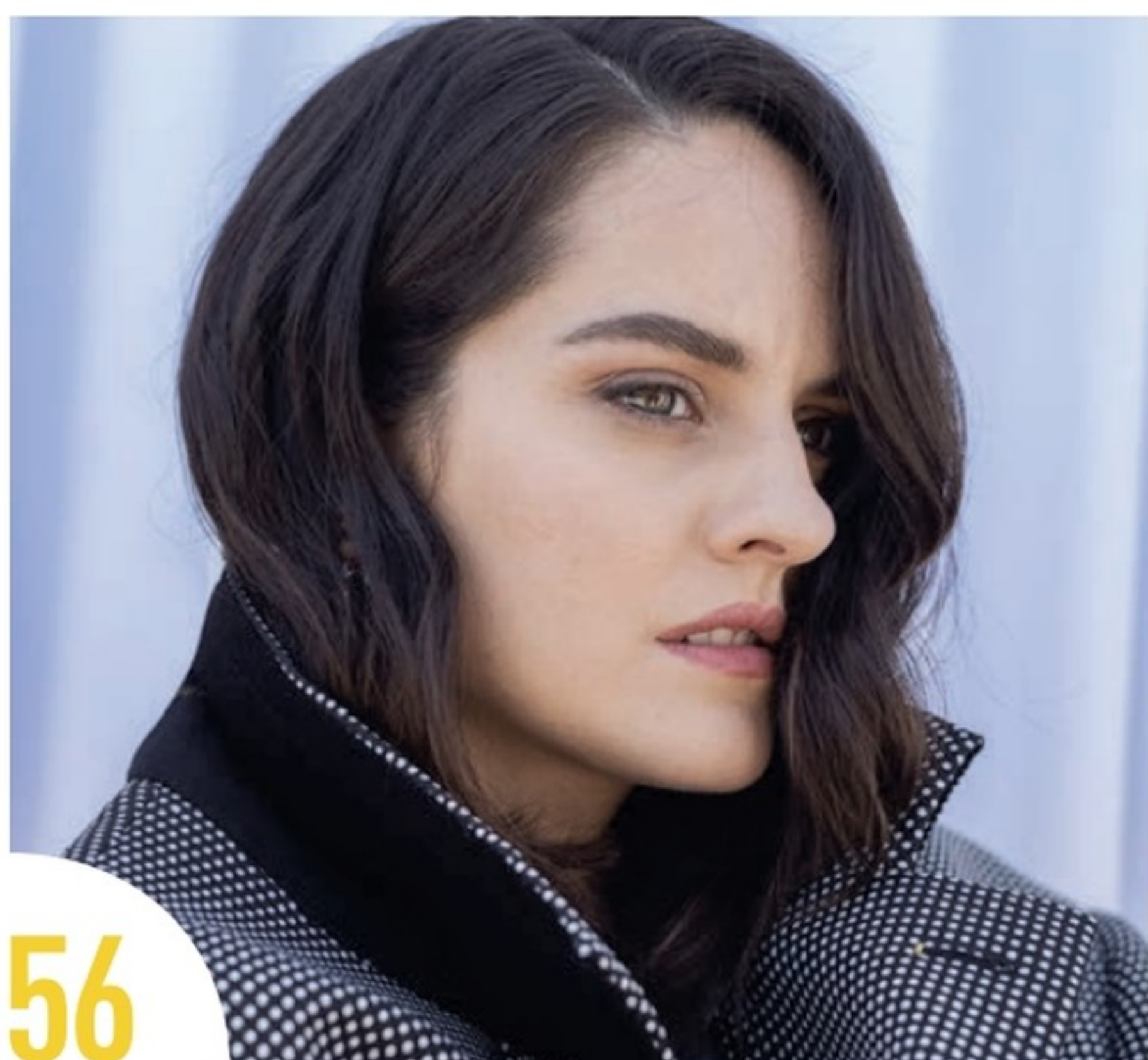


44

# SOMMAIRE

N°531 - JUILLET-AOÛT 2022

- 06 LES NEWS**
- 24 EN COUVERTURE** Films, séries : le guide de l'été
- 44 CANNES REPORT** Le 75<sup>e</sup> Festival de Cannes
- 56 PORTRAIT** Noémie Merlant
- 58 RENCONTRE** Jérôme Commandeur
- 62 PREVIEW** *Athena* de Romain Gavras
- 67 SOMMAIRE CRITIQUES**
- 68 EN SALLES**
- 84 STREAMING/VOD/DVD**
- 86 SÉRIES**
- 90 CLASSICS**
- 97 AGENDA**
- 98 LE FILM QUI...** Bertrand Bonello



56



58



62









## MORRICONE EST-IL VRAIMENT LE PLUS GRAND ?

Le maestro a commencé sa carrière comme un mélodiste pop iconoclaste, avant de se transformer en vénérable institution. Un documentaire poignant retrace ce drôle de parcours.

♦ PAR GAËL GOLHEN

« **A**u début, je pensais que la musique de film était un travail humiliant. Aujourd'hui, j'ai compris qu'il s'agissait de la vraie musique contemporaine. » Ennio, le beau documentaire signé Giuseppe Tornatore, brosse l'histoire paradoxale d'un génie qui a révolutionné une forme d'art qu'il aura longtemps méprisée, avant d'en devenir l'insurpassable institution. Il suffit d'écouter les mots de Quincy Jones, Bruce Springsteen ou John Williams, venus ici saluer la statue du commandeur. Le tournant a lieu au moment des années 80. Récupéré par le gotha américain, le maestro façonne un style néoclassique plus pompeux, plus lisse et surtout plus conscient de sa grandeur pour Brian De Palma (*Les Incorruptibles*) ou Roland Joffé (*Mission*). Comme lui avait dit un jour son maître, le compositeur Petrossi :

« La musique de film, ça n'est pas bien sérieux. » Pour Petrossi, il s'agissait d'un jugement. Pour Morricone, ce fut un mantra.

Dans ses plus grandes créations, tout se fondait dans l'ironie et l'humour : les « wah wah » et l'harmonica, les guitares et les chœurs, Mozart et Beethoven. Il imaginait des mariages contre-nature, jouait avec des mélodies populaires et pratiquait l'humour et la dérision. C'est dans cette incroyable dynamique que résidait précisément son talent. Si le film de Tornatore regorge à ce point de moments d'émotions, c'est parce qu'il montre un artiste tiraillé entre son génie de mélodiste, indiscuté, et sa soif de reconnaissance, impossible à épancher. ♦

ENNIO

De Giuseppe Tornatore • Sortie 6 juillet • Critique page 75



# PREMIERE MAX

by VIDEOFUTUR

N'importe où. N'importe quand.  
**Mais pas n'importe quoi.**

15000 films et séries sur [www.premieremax.com](http://www.premieremax.com)

*'Je vais lui faire  
une offre  
qu'il ne pourra  
pas refuser'*







# De quoi Ugly Sonic est-il le nom ?

Banni de sa propre franchise, la version alpha du hérisson bleu prend sa revanche en volant la vedette à tout le gotha de l'animation dans *Tic et Tac, les rangers du risque : Le Film*. Mais faut-il vraiment en rire ? ♦ **PAR** ROMAIN THORAL

**C**ollection de spirales méta qui vous avalent tout cru, de mêmes internet rejoués face caméra et de vannes exclusivement référentielles, *Tic et Tac les rangers du risque : Le Film* ferait passer le *Roger Rabbit* de Zemeckis, qu'il hommage plus que de raison, pour un sommet d'épure et de stoïcisme. Tout le bestiaire de l'animation US s'est donné rendez-vous ici, dans ces décors live de film noir pour enfants, et dans cette grosse tambouille postmoderne qui fait mine de critiquer les autres grosses tambouilles postmodernes. L'objet réfléchit à la fois sur sa condition étrange (« Ce n'est pas un reboot, c'est un come-back » proclame l'affiche) et sur notre rapport aux stars du cellulo (le rôle du méchant est notamment offert à un Peter Pan bedonnant et mal rasé), ceci dans le but de réveiller l'enfant naïf qui somnole dans notre corps d'adulte cynique. Quelques semaines plus tard ne subsistent plus de ce sympathique brouhaha que deux idées tout à fait mémorables : d'abord, le très

amusant lifting 3D de Tic (un has been qui refuse sa splendide allure vintage et se fait défigurer à coups de CGI) et, surtout, les quelques apparitions d'Ugly Sonic, qui s'impose à la fois comme le véritable *sidekick* du duo d'écureuils et probablement la grande star du film. Au moment où (Lovely) Sonic remplissait une seconde fois les multiplexes du monde entier pour le compte de la Paramount, c'est sa version prototype, difforme et répudiée, avec ses petits yeux fielleux, ses canines menaçantes et ses deux narines-crevasses, qui faisaient se bidonner les abonnés Disney+.

## Retour en grâce

Ce héros-là, apparu seulement le temps d'une bande-annonce, était à ce point repoussant qu'il avait contraint, en son temps, la Paramount à l'éjecter de son propre film. Il fut remplacé par une version beaucoup plus *kawaii* et cela déboucha, comme vous le savez, sur un immense carton. Le soudain retour en grâce d'Ugly Sonic au cœur de la maison Disney ne relève donc


pas seulement de l'acrobatie impossible de copyrights, il énonce très clairement l'idée, déjà évoquée le mois dernier à propos de Hayden Vador, que l'époque, les fanboys et le studio de l'oncle Walt adorent les réhabilitations impossibles. Mieux : elles font désormais partie intégrante de l'argumentaire marketing et du spectacle qui nous est proposé.

Plus troublant, la cote de popularité d'Ugly Sonic chez les gamins nous informe que nos petites têtes blondes sont désormais super calées sur le feuillet de l'industrie, et finiront probablement toutes chefs de rubrique chez *Variety*. Contrairement à nous, les collégiens n'ont pas dû aller chercher bien loin dans leurs souvenirs lorsqu'ils ont vu débarquer le hérisson moche aux côtés des deux écureuils. Tous espéraient recroiser un beau jour la route de ce loser qui n'exista que le temps d'un trailer suicidaire. C'est désormais chose faite. Maintenant, ils n'attendent qu'un truc, que quelqu'un veuille bien leur offrir un « *Ugly Sonic, the movie* ». Une star est née indubitablement. Seule incertitude : est-elle sous contrat à la Paramount ou chez Disney ? ♦

**TIC ET TAC, LES RANGERS DU RISQUE : LE FILM**

De Akiva Schaffer • Sur Disney+





Avec nous, vous trouverez 439



berceuses pour bébé



Il n'y a que vous pour savoir  
laquelle l'endormira.

Chercher nous fait avancer

Google



# Marina Foïs

## Je me méfie beaucoup de mon statut

Cet été, elle zigzaguera entre le road-movie *En roue libre*, la comédie arty *L'Année du requin* et le thriller espagnol *As bestas*. Trouille de la routine ou simplement envie de s'amuser ?

♦ PAR FRANÇOIS LÉGER

**PREMIÈRE : Le grand écart qui sépare vos trois derniers films est un bon résumé de votre filmographie, non ?**

**MARINA FOÏS :** Aucune idée. En tout cas oui, j'aime bien les contrastes. Je ne sais pas ce qui me guide, mais si on me propose un

personnage un peu ingrat avec un réalisateur très sexy derrière le projet, j'y vais. Et si Barcelo, Sorogoyen et les frères Boukherma n'ont a priori rien à voir, leur point commun, c'est d'être de vrais metteurs en scène.

**Il y a pourtant des acteurs qui travaillent encore et encore un certain type de rôle...**

Vous voulez dire Vincent Lindon ? (*Rires.*) Je plaisante. Mais si vous pensez que je ne suis pas prévisible, ça me va très bien. Dernièrement, j'ai refusé un bon scénario parce que je le trouvais trop calibré pour ma personne. Son auteur m'aimait presque trop. En faisant le film, je ne nous aurais pas rendu service. Vous comprenez ce que je veux dire ?

**Pas vraiment, non...**

Disons qu'on me voit parfois comme un peu plus libre que je ne le suis réellement. On me propose souvent des rôles d'« affranchie », d'électron libre. C'est dur à définir précisément, mais je remarque que je me retrouve à interpréter des gens qui aiment bien faire des doigts à la police. On m'imagine facilement dans ces partitions-là... J'ai l'impression que je dégage un truc très volontaire, mais cette volonté est un peu caricaturale désormais.

**Je comprends l'idée.**

En tout cas, dans *As Bestas*, je ne me reconnais pas complètement. Rodrigo Sorogoyen m'a emmenée ailleurs. Il se méfie des certitudes et des clichés, il déconstruit toutes les évidences. J'ai quand même appris l'espagnol pour son film !

**On casse des automatismes en jouant en espagnol ?**

La mémoire n'est pas la même dans une langue qu'on ne maîtrise pas. Tahar Rahim m'avait conseillé un truc très simple : « *Faut travailler comme un chien !* » (*Rires.*) Ce que j'ai fait. J'ai pris des cours intensifs d'espagnol et j'ai répété le texte des milliards de fois. Je suis allée au-delà de ma peur. Et maintenant, je sais que je suis capable de jouer en anglais, en italien et en espagnol. Ça me plairait de pouvoir tourner ailleurs, parce que ça brise la routine et le confort du cinéma français. Et puis j'arrive désormais sur les plateaux avec un crédit – ou un discrédit, peu importe, c'est la même chose. À l'étranger, tout le monde s'en fout. On ne précède pas vos désirs et on ne vous enferme pas dans des cases. C'est l'occasion d'être quelqu'un d'autre.

**Vous avez l'impression d'avoir fait le tour du cinéma français ?**

Pas du tout. En revanche, je me méfie de la position qui pourrait être la mienne, de mon statut. Je les vois bien, ces comédiens à qui on donne beaucoup, beaucoup trop de pouvoir sur les plateaux français. Et c'est un pouvoir qui les nique.

**Vous parlez de qui, là ?**

(*Sa bouche forme le nom d'un acteur très connu, mais elle ne le prononce pas à voix haute. Elle explose de rire.*) Pour en revenir à cette histoire de statut, il se peut que dans certaines situations, je sois trop à l'aise. De fait, quand je suis dans une zone d'inconfort, sur le tournage d'*As Bestas* par exemple, je peux me sentir perdue, me mettre à pleurer. Mais ça vaut le coup. Je dis ça comme une déclaration de foi, et je m'y tiendrai. ♦

© JULIEN MIGNOT - CONTOUR BY GETTY IMAGES

### EN ROUE LIBRE

De Didier Barcelo • Avec Marina Foïs, Benjamin Voisin, Jean-Charles Clichet... • Sortie 29 juin • Critique page 70

### AS BESTAS

De Rodrigo Sorogoyen • Avec Denis Ménochet, Marina Foïs, Luis Zahera... • Sortie 20 juillet • Critique page 78

### L'ANNÉE DU REQUIN

De Ludovic & Zoran Boukherma • Avec Marina Foïs, Kad Merad, Jean-Pascal Zadi... • Sortie 3 août • Critique page 80



DEUX BEAUX GARÇONS FILMS ET DULAC DISTRIBUTION  
PRESENTENT

**“UN PORTRAIT IMMENSE  
ET MAGNIFIQUE  
DE L’UNE DES PLUS GRANDES  
COMÉDIENNES DU SIÈCLE”**  
LES ÉCHOS



FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE

FILM 1 **VIVIANE**  
**CAHIERS  
NOIRS**

وفاتر سوداء

UN FILM DE SHLOMI ELKABETZ

AVEC RONIT ELKABETZ, MIRIAM ELKABETZ,  
ELI ELKABETZ, SIMON ABKARIAN, GILBERT MELKI

LE 29 JUIN AU CINÉMA

LE CERCLE NOIR POUR F.H.I. © PHOTO: AMIT BERLOWITZ

OH MY  
DOC!

DULAC  
DISTRIBUTION

Libération

Télérama

CAHIERS  
CINÉMA

PREMIERE

MEDIAPART

CINE+

cinéma  
culture





## Les cartes illimitées ont-elles trouvé leur limite ?

Jadis reines des cinémas de métropole, elles feraient face à une vague de désabonnements qui, si elle se confirme, enfoncera d'un cran toute l'industrie. ♦ PAR THÉO RIBETON

« **L**e sujet est tabou, je vous rappelle demain matin » ; « C'est le secret le mieux gardé de la profession... » Enquêter sur l'effondrement supposé des abonnements illimités donne un peu l'impression de faire tomber la Cosa nostra – toutes proportions gardées, quand le *capo di tutti capi* s'appelle UGC ou Pathé. Mais l'omerta est la même : les principaux intéressés (les réseaux émetteurs des cartes) se refusent froidement à tout commentaire, et leurs vassaux (les cinémas partenaires) sont contractuellement empêchés d'en fournir.

Ce que l'on sait, c'est que la part des cartes illimitées dans le volume global de billets achetés en France est tombée d'un peu plus d'un cinquième entre 2020 et 2021, selon une enquête du CNC : de 8,7 % en 2020 à 6,9 % en 2021. Même si les chiffres de 2020 sont anormalement dopés par la pandémie (les cinéphiles, donc les encartés, sont les premiers à être revenus au cinéma), la baisse demeure si l'on compare aux années pré-Covid, qui stagnaient autour

de 8 %. Elle serait surtout en train de s'intensifier en 2022, selon des témoignages d'exploitants constatant la fuite à même le tiroir-caisse ; mais aussi selon le CNC, qui a laissé circuler le chiffre alarmant de « - 30 % » et qui, contacté, le maintient en précisant tout de même qu'il s'agit d'une estimation de crise.

### Coup dur

Le public jeune est soupçonné d'être celui qui a le plus jeté sa carte. « On a bien vu ces dernières années que les réseaux luttent pour séduire les jeunes, avec des promos éphémères qui sont devenues permanentes », explique un programmeur anonyme (omerta, on vous dit...). Avec une explosion des abonnements au streaming, une stagnation (restons polis) des budgets étudiants, et une attractivité des cartes forcément très dégradée par les mois de fermetures de 2020 et 2021, l'équation est tragiquement simple. Ce sont ses conséquences à long terme qui sont compliquées : « Forcément, la fréquentation va en prendre un nouveau coup. » Un de plus. ♦

## Le come-back de Maggie Cheung

On ne pense qu'à elle devant *Irma Vep*. Olivier Assayas remake en série son film de 1996, avec Alicia Vikander dans le rôle-titre, mais, malgré tout l'amour qu'on porte à l'actrice de *Tomb Raider*, c'est à l'autre

Irma Vep qu'on pense. La seule, la vraie : Maggie Cheung, héroïne du film original, idole du ciné HK, puis mondial, des années 80 à 2000, désormais retirée des affaires. Elle foule encore parfois les tapis rouges, enregistre des disques à l'occasion, mais en a eu assez des tournages. Ses adieux ont semblé d'autant plus irréels que son dernier rôle, celui de la propriétaire du cinéma d'*Inglourious Basterds*, restera invisible, Tarantino l'ayant coupé au montage. Et quand Vikander, donc, revêt la combinaison noire iconique d'Irma Vep, l'image de Maggie Cheung se superpose et efface celle de sa successeuse. Pure obsession de cinéphile fétichiste ? Pas que. La preuve, dans l'épisode 3, René Vidal (Vincent Macaigne), le réalisateur d'*Irma Vep* (la série dans la série), se fait expliquer par sa psy que s'il réalise aujourd'hui un remake de son film des années 90, c'est qu'il y a quelque chose d'inachevé dans son histoire d'amour avec Jade Lee (comprendre : Maggie Cheung, qui fut un temps mariée à Olivier Assayas). Et dans l'épisode 4, ladite Jade Lee vient carrément hanter les nuits du cinéaste névrosé. À ce stade du visionnage, on se demande si la vraie Maggie Cheung ne va pas finir par se matérialiser en une sorte d'apothéose méta. Alicia Vikander poursuit ses déambulations félines dans les corridors des palaces parisiens, tandis qu'on rêve à l'improbable come-back de la Garbo de Hong Kong. On ne pense qu'à elle mais c'est normal : Olivier Assayas aussi. ♦ HUGO SAROYAN





DEUX BEAUX GARÇONS FILMS ET DULAC DISTRIBUTION  
PRESENTENT

"UN DOCUMENTAIRE  
EXTRAORDINAIRE  
AU CŒUR  
D'UNE RELATION  
FUSIONNELLE"  
TÉLÉRAMA



FESTIVAL DE CANNES  
SÉLECTION OFFICIELLE

FILM 2 **RONIT**  
**CAHIERS  
NOIRS**

دفاتر سوداء

UN FILM DE SHLOMI ELKABETZ

AVEC RONIT ELKABETZ, MIRIAM ELKABETZ, ELI ELKABETZ,  
MENASHE NOY, SIMON ABKARIAN, SASSON GABAY

LE 29 JUIN AU CINÉMA

OH MY  
DOC!

DULAC  
DISTRIBUTION

Libération

Télérama

CAHIERS  
CINEMA

PREMIERE

MEDIAPART

CINE+

france  
culture

LE CERCLE NOIR POUR FIDELITY 0 PHOTO: ANAT BERLOVITZ



# Dans un état proche de *Jibaro*

Après deux saisons sans coup d'éclat, l'anthologie *Love, Death & Robots* nous offre deux sommets : un super court signé Fincher et *Jibaro*, énorme choc sensoriel qui marquera 2022 de son empreinte. ♦ PAR ROMAIN THORAL

Qui jette encore un œil aux différentes livraisons de *Love, Death & Robots*, cette anthologie animée produite par Tim Miller et David Fincher ? La première fournée avait déçu à peu près tout le monde, en particulier ceux qui imaginaient que l'auteur de *Fight Club* allait enfin nous servir sa relecture tant annoncée de *Métal hurlant*. Finalement, ces petites nouvelles du futur, remplies de nudité lol, de violence qui tache et d'humour gras, racontaient surtout la mainmise de Tim Miller sur le projet (il sortait tout juste du triomphe *Deadpool*) et laissaient entrevoir un ciblage à peu près similaire à celui des comptes Twitter de la plateforme. Tout ceci ne s'adressait pas à nous, indubitablement. Sortie dans une indifférence à peu près totale, et alors que l'internationale cinéophile mettait le cap vers la French Riviera, cette troisième saison s'est pourtant distinguée illico des précédentes : David Fincher daignait enfin mettre les mains dans le cambouis et réalisait son premier épi-

sode en même temps que son premier film d'animation. Personne n'a pourtant cru bon de causer de cet événement : il faut dire qu'au même moment, la Croisette présentait les nouveaux films de Valeria Bruni Tedeschi et de Mario Martone. Malgré tout, pensez à jeter un œil à cet excellent *Mauvais Voyage*, cauchemar lovecraftien en mer du Pacifique et drôle de traité sur la probité par temps d'orage. L'une des meilleures choses produites par le cinéaste depuis bien longtemps.

## Le sacre de Mielgo

Cela aurait pu nous occuper l'esprit pendant quelques semaines, et pourtant, le sommet de cette troisième livraison se situe quelques encablures plus loin sur la map de cette saison 3. Il se nomme *Jibaro*, dure tout juste dix-sept minutes et annonce d'ores et déjà le sacre de l'inconnu Alberto Mielgo, 43 ans. Il y est question d'un chevalier sourd et d'une sirène sans queue de poisson. Quand elle chante, personne ne peut lui résister et tous finissent à ses côtés, au fond du lac, après être entrés dans une transe suicidaire. Pourtant le dur de la feuille résiste à sa drague,

alors elle en tombe amoureuse. De son côté, il préférera la dénuder pour mieux la trahir. On est dans l'allégorie de cette masculinité toxique chère à l'époque, mais personne ne l'avait encore évoquée comme ça. Il y a ici ce qu'il faut d'évidence et d'ésotérisme, de volupté et d'ultraviolence, de sensibilité et de tour de force, pour que le geste dépasse allègrement le sujet. *Jibaro* est avant tout un choc sensoriel dont l'ultraréalisme délirant se savoure de préférence sur des écrans UHD bien calibrés. Il évoque à la fois *Excalibur*, *Under the Skin*, *Fitzcarraldo* et les visions chamaniques des meilleurs Kounen. Mais c'est aussi un film d'auteur, comme le confirme la (re)découverte des deux premiers courts de Mielgo, *The Witness* (issu de la saison 1) et *The Windshield Wiper* (Oscar du meilleur court animé lors de la dernière cérémonie). Ces haïkus à la virtuosité inouïe forment désormais une trilogie informelle sur les rapports hommes/femmes post-#MeToo. Ils sont surtout la preuve que leur auteur n'est pas qu'un immense génie technique, mais un cinéaste aux idées fixes et à la syntaxe fulgurante. C'est pour quand le premier long ? ♦

## LOVE, DEATH & ROBOTS - SAISON 3

Créée par David Fincher & Tim Miller • Avec les voix (VO) de Troy Baker, Élodie Yung, Mackenzie Davis... • Sur Netflix



# Doctor Who : aux grands maux les grands remèdes !

Souffreteux depuis quelques années, l'icône BBC se refait une santé grâce à un nouvel interprète très hot et la présence à son chevet d'une poignée de vieilles connaissances. ♦ PAR ROMAIN THORAL

**V**ous aussi vous en aviez ras le bol de ces histoires d'aliens en plastoc et de tournevis sonique ? Il va falloir s'y remettre. D'abord, parce que StudioCanal vient de restaurer en 4K *Dr. Who* et *les Daleks* avec Peter Cushing, délicieuse rêverie SF et 60s qui reste la meilleure porte d'entrée possible dans cette mythologie tentaculaire et parfaitement absurde, surtout pour des *froggies*. Ensuite, parce que la treizième incarnation du Docteur va tirer sa révérence à l'automne et, avec elle, l'excellente Jodie Whittaker qui, la pauvre, se coltine depuis trois saisons les pires scripts jamais écrits pour la série.

Pour ceux qui l'ignorent, la longévité stupéfiante du plus vieux héros de la BBC s'explique par sa capacité à s'auto-régénérer après un gros coup de mou. Un changement d'apparence qui permet aussi de bouleverser le casting dès que le besoin s'en fait sentir. C'est donc un jeune acteur noir de 29 ans, Ncuti Gatwa, vu dans *Sex Education*, qui interprétera le Doc, l'année où il fêtera son soixantième anniversaire.

Les festivités viennent d'être annoncées. Exit le nullard Chris Chibnall, aux commandes depuis trois saisons, c'est Russel T. Davies, l'homme qui sortit le Docteur d'un long sommeil de dix ans au début des années 2000, qui redevient le showrunner officiel de la série. Encore plus scotchant : le Docteur choucho des milléniaux, celui incarné par David Tennant de 2005 à 2010, sera lui aussi de la partie. Un retour qui a scotché tout le Commonwealth et annonce probablement une intrigue basée sur les multivers (décidément...). À moins que ce bon vieux « *wibbly wobbly timey wimey* » (vous voyez forcément de quoi il s'agit) soit de nouveau de la partie... ♦

## DR. WHO ET LES DALEKS

De Gordon Flemyng • Avec Peter Cushing... • En UHD 4K (StudioCanal)

## DOCTOR WHO

BBC Centenary Special + Saison 14 • Diffusion à l'automne



# L'ASIE

## A-T-ELLE FAIT MAIN BASSE SUR L'ÉTÉ 2022 ?

Des zombies lubriques, des maisons hantées, des flics rigolos, de la destruction massive et de l'héroïsme guerrier ! En salles ou en vidéo, les films les plus spectaculaires de votre été viennent tous du même continent. ♦ PAR GAËL GOLHEN & ROMAIN THORAL

### LE PLUS FOUND-FOOTAGE !

**THE MEDIUM** DE BANJONG PISANTHANAKUN (THAÏLANDE)

**POURQUOI ÇA FAIT CAUSER :** On était sans nouvelle de lui depuis six ans et la sortie du chef-d'œuvre *The Strangers*, Na Hong-jin s'est visiblement fait un copain en Thaïlande. Pour lui, il s'est remis au travail en écrivant et en produisant ce *Medium*. Encore un film d'exorcisme perché, cosmique et hypnotique ? Oui, mais en version faux docu cette fois.

**POURQUOI ÇA PEUT VOUS PLAIRE :** Même si vous adorez *The Strangers*, difficile de vous conseiller cette bizarrerie auteuriste qui navigue entre auto-remake feignasse et exercice de petit copiste bien élevé. Jamais effrayant, toujours ennuyeux, *The Medium*, malgré sa mamie chamane stupéfiante, sombre très vite dans les travers mille fois identifiés de cet horrible genre qu'est le *found-footage*.

En Blu-ray chez The Jokers



### LE PLUS INFESTÉ !

**THE SADNESS** DE ROBERT JABBAZ (TAÏWAN)

**POURQUOI ÇA FAIT CAUSER :** Tournée pendant le confinement et avec les moyens du bord, cette allégorie *hardcore* de l'ère Covid imagine la trajectoire d'un virus « ultra-contaminant mais tout à fait bénin » qui mute soudainement et transforme la population en infectés lubriques. Depuis six bons mois, le film traumatise absolument tous les festivaliers internationaux, et il s'est pris une interdiction aux mineurs lors de sa sortie en Allemagne. Forcément, ça intrigue.

**POURQUOI ÇA PEUT VOUS PLAIRE :** Vous n'avez effectivement jamais vu un truc pareil. Bâti à l'énergie, *The Sadness* enchaîne les vignettes ahurissantes (le mec ébouillanté avec sa friteuse ! Le viol oculaire ! Les couilles matraquées !) et les scènes mémorables (le long passage dans le métro raconte clairement la naissance d'un cinéaste). Un peu plus qu'une simple curiosité gore, le geste d'un type furieux et habité. Et le vrai défouloir de votre été.

En salles le 6 juillet







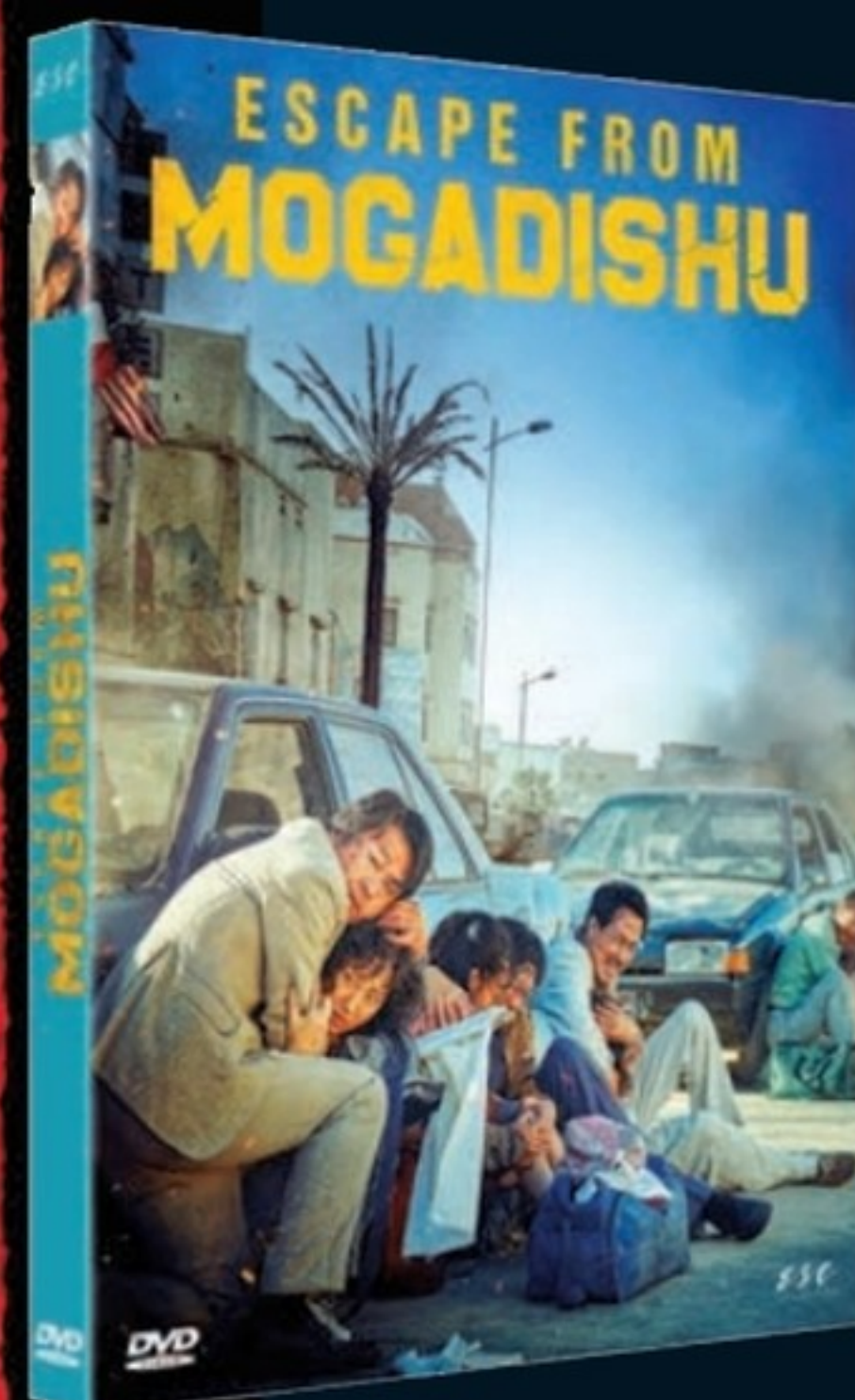
## LE PLUS SURVIVAL !

ESCAPE FROM MOGADISHU DE RYOO SEUNG-WAN (CORÉE DU SUD)

**POURQUOI ÇA FAIT CAUSER :** Après *Battleship Island*, incroyable fresque historique, un peu à la Spielberg, le nouveau Ryoo Seung-wan raconte à nouveau une histoire vraie, un peu à la *Argo* cette fois. En 1991, en Somalie, les ambassadeurs de Corée du Nord et du Sud décident de s'allier le temps de fuir le pays en plein chaos. Des stars, de l'action, un carton en Corée. On a votre attention ?

**POURQUOI ÇA PEUT VOUS PLAIRE :** La dernière partie du film est un morceau de cinéma comme seuls les Coréens savent le faire. Une spectaculaire évasion dans un convoi de bagnoles (blindées avec des livres !) qui s'achève sur une fusillade sanglante. Mais derrière le bruit et la fureur, Seung-wan ne néglige pas la dimension humaine et morale du drame qui se joue, ni son aspect politique.

En Blu-ray chez ESC, le 7 septembre



## LE PLUS KABOOM !

HEROES - THE BATTLE AT LAKE CHANGJIN DE DANTE LAM, TSUI HARK & CHEN KAIGE (CHINE POPULAIRE)

**POURQUOI ÇA FAIT CAUSER :** Le film chinois le plus cher de tous les temps. Une commande du PCC pour célébrer dignement son 100<sup>e</sup> anniversaire et la mémoire de Mao. Au final, 900 millions de dollars au box-office 2021. Devant tous les blockbusters US (sauf *Spider-Man*) et grâce aux seuls spectateurs chinois. La suite, sortie en février là-bas, fera à peine moins bien.

**POURQUOI ÇA PEUT VOUS PLAIRE :** Ceux qui n'ont rien contre un peu de propagande communiste et apprécient ces immenses fresques guerrières carburant au tour de force logistique et aux figurants par milliers vont passer une soirée fabuleuse. Ceux qui pensaient que Tsui Hark était un irréductible punk risquent cependant d'en faire quelques cauchemars.

En Blu-ray chez Wild Side, le 27 juillet



## LE PLUS BUDDY MOVIE !

KOREAN FRIED CHICKEN DE BYEONG-HEON-LEE (CORÉE)

**POURQUOI ÇA FAIT CAUSER :** Sorti en janvier 2019 en Corée du Sud, cette comédie d'action a dépassé les 16 millions d'entrées sur le territoire, ce qui est évidemment colossal et en a fait le deuxième plus gros succès de tous les temps. Tout de même.

**POURQUOI ÇA PEUT VOUS PLAIRE :** Le pitch est irrésistible. Des flics un peu nuls utilisent un vieux resto de poulet frit pour épier une mafia locale. Sauf que la nourriture qu'ils

proposent est absolument délicieuse et que l'échoppe ne désemplit plus. Impossible de regarder le film, par ailleurs très amusant, sans s'enlever de la tête qu'un Français finira un beau jour par le remaker, en remplaçant le poulet frit par des kebabs ou des tacos. Le pari *Première* : c'est Dany Boon qui s'y collera (il y a du vaudeville, de la bagarre et un rôle parfait pour Alice Pol).

En Blu-ray chez Metropolitan Films, le 1<sup>er</sup> juillet





# Sans faste, **ni paillettes**

Jérôme Paillard vient de quitter la tête du Marché du film cannois après vingt-sept ans. Célébré par la presse anglo-saxonne, mais oublié par les journalistes français, portrait de l'autre patron du Festival.

♦ PAR THIERRY CHEZE

Cette année à Cannes, il n'y avait pas que Pierre Lescure qui faisait ses adieux à la Croisette. Après vingt-sept ans de présidence, Jérôme Paillard quittait la direction du Marché du film. Paillard fut cet homme de l'ombre qui réussit à transformer un simple salon commercial en numéro un mondial des marchés du film – en volume comme en diversité. Ce succès fut célébré par la presse anglo-saxonne (de longs portraits dans *Variety* ou *Screen* saluaient son départ...) mais peu de médias français (à part *Le Film français*) s'en sont emparés. Quand on le fait remarquer au principal intéressé, il rigole mais n'est pas surpris. « *Cela va avec le fait, qui m'a toujours sidéré, que la plus grande fréquentation du marché cannois est américaine et non française. Je pense qu'à Cannes, les professionnels français se sentent tellement chez eux que les services qu'on a développés leur semblent moins utiles qu'à d'autres. Étant aussi très attachés à la notion de gratuité, l'idée de payer un badge pour avoir ces services passe moins bien.* » La métamorphose du Marché par cet ancien d'Erato Films – aux côtés de Daniel Toscan du Plantier – apparaît pourtant comme un tour de force. Quand il est nommé en 1995, le Marché a une image

catastrophique : peuplé de stands pornos, il reste circonscrit au sous-sol du Palais à l'écart des regards extérieurs. Dès son arrivée, Paillard va ouvrir portes et fenêtres pour faire souffler un vent nouveau. Il fédère acheteurs, vendeurs et producteurs qui venaient sur la Croisette sans forcément s'inscrire au Marché et met en place l'offre de services la plus complète possible (horaires détaillés des projections, trombinoscope des inscrits...). Avec un mantra qui parle à tous les professionnels du cinéma : tout temps gagné se monétise.

## Au service du Marché

Arrivé au temps de la VHS triomphante, Paillard aura surtout réussi à accompagner la métamorphose de l'industrie sans donner l'impression de courir derrière. Il a su développer des services sur

internet, créer en permanence de nouveaux rendez-vous ciblés (le Short Film Corner, Frontières pour les films de genre, Cannes docs, un programme dédié à la VR...) pour attirer ceux qui se sentaient perdus dans les dédales du Palais. Sans cette vista, sans son flair ou son sens de l'anticipation, le Marché n'aurait pas su résister avec autant de vivacité au choc Covid. En quelques semaines, ses équipes ont su organiser une édition on line en 2020, alors que le Festival était annulé ; celle de 2022, malgré l'absence des Chinois, enregistre une participation supérieure à 2019. Surtout, contrairement à certains sélectionneurs, il a su organiser sa sortie : il passe le relais à Guillaume Esmiol. La décision fut prise il y a trois ans. « *Le Marché avait besoin de sang neuf et il fallait à sa tête une personnalité issue du monde de l'innovation plus que du cinéma.* » Jérôme Paillard ne dit pas pour autant adieu au monde du cinéma et continuera à y agir comme consultant. Mais il compte surtout dans les années à venir profiter à fond de ses deux autres passions : la musique classique et l'aviation où il officie comme pilote et instructeur. Et si le passage de la patrouille de France pendant la montée des marches de *Top Gun* avait d'abord été un hommage à ses années de bons et loyaux services ? ♦





# PREMIERE

Spécial anniversaire 40 ans !



UNE BIBLE DU CINÉMA  
POUR TOUS LES AMOUREUX  
DU SEPTIÈME ART.

Couverture cartonnée • 336 pages

PRIX TTC  
**32€**

Retrouvez le meilleur de **Première** avec :

- les interviews,
- les films préférés de la rédaction,
- les reportages de tournages,
- les confessions des acteurs et des réalisateurs...

**COMMANDEZ LE MAINTENANT !**

## BON DE COMMANDE **PREMIÈRE, 40 ANS DE CINÉMA**

PRELIVRE

À retourner dûment complété et accompagné de votre règlement sous enveloppe affranchie  
**PREMIÈRE Service Abonnements - 45, Avenue du Général Leclerc 60643 CHANTILLY CEDEX**

OU sur notre boutique en ligne: [boutique.premiere.fr](http://boutique.premiere.fr)

■ Tarif 1 livre : 32 € TTC

■ Je commande ..... livre(s) x 32 € TTC = .....€

Je joins mon règlement **par chèque** à l'ordre de Première Média.

Adresse de livraison(merci de bien remplir tous les champs) :

☐ M<sup>me</sup> ☐ M<sup>lle</sup> ☐ M.

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : ..... Ville : ..... Pays : .....

Téléphone : ..... E-mail : .....



# Retors vers le futur

Fini les coups de botox sur le visage des grands héros victoriens, avec *The Time Traveler's Wife*, l'immense Steven Moffat adapte un best-seller contemporain et retourne à sa première passion : le soap opera adulte. ♦ PAR ROMAIN THORAL

Toute l'expertise de Steven Moffat, n'importe qui le sait désormais, tient dans sa capacité à revitaliser les mythes de la vieille Europe (Jekyll, Sherlock Holmes, Tintin, Dracula, Doctor Who...) pour les propulser dans des aventures *high concept* génialement modernes. Malheureusement, tout le monde a oublié que l'auteur s'était d'abord fait remarquer en auscultant en direct du pub d'en bas les petits problèmes de cul de ses contemporains. Ça s'appelait *Coupling* (*Six Sexy* quand ça passait sur Téva), ça a duré le temps de quatre saisons (2000-2004) et mettait en scène un groupe de six trentenaires à l'intérieur duquel la parité était respectée, et le sexe, une obsession farouche. La série n'était pas que brillamment dialoguée, elle était aussi d'une justesse sociologique impeccable, féroce libérale et éveillée, et cela finissait, le temps passant, par devenir très émouvant. Mais allez savoir pourquoi, de Moffat, on n'a retenu que le fétichisme geek, la virtuosité autiste, le talent asexué. C'est la diffusion de *The Time Traveler's Wife*, minisérie HBO adaptant un best-seller de gare de 2003, qui a fait remonter soudainement le souvenir de *Coupling* à la surface. Comme son titre l'indique un peu, il y est question d'un homme, Henry, qui voyage dans le passé tout nu

(Theo James, belle gueule, belles fesses, parfait) et de son épouse, Clare, qui l'attend en lisant des bouquins, un plaid sur les genoux à la maison (Rose Leslie, probablement dans le rôle de sa vie). Le truc étonnant est que le monsieur passe une bonne partie de ses voyages avec la version rajeunie de son épouse, dont il va devenir l'ami (pendant l'enfance), puis l'amant (après ses 18 ans) et in fine l'époux, mais à d'autres époques, vous suivez ? D'où la problématique (déchirante) de la série : cette fille ne serait-elle pas tombée amoureuse d'un vestige de son passé ? Ce Henry, si présent qu'il se multiplie à l'intérieur d'une même timeline, ne serait-il pas avant tout un fantôme ?

## Allégorie saisissante

Évidemment, aborder une telle situation c'est aussi se confronter par ricochet à la question du *grooming* (« une pratique où un adulte se "lie d'amitié" avec un enfant dans le but de commettre des abus sexuels à son encontre » selon les mots de Wikipédia). Une partie de la presse anglo-saxonne a accusé Steven Moffat d'en faire l'apologie. C'est un contresens d'autant plus stupéfiant que la série choisit, le temps d'au moins deux épisodes, de se confronter au sujet, puis de le court-circuiter pour la simple et bonne raison que... le vieux Henry n'a

évidemment aucune envie d'abuser de la jeune Clare. Moffat ne fait jamais comme si la situation était univoque mais il l'utilise pour broder une allégorie saisissante des relations amoureuses. Pour certains (pour elle), le couple sera le fil rouge de toute une vie. Pour d'autres (pour lui), c'est un peu de stabilité dans une existence forcément régie par le chaos.

Et vous, que raconteriez-vous à la version ado de votre moitié ? C'est le genre de questions qu'aurait pu se poser autour d'une pinte la troupe de *Coupling*. Dix-huit ans plus tard, « le Moff » nous interpelle directement à ce sujet, quitte à nous voir balbutier. Entre-temps, tout a changé, les filles, les garçons, l'amour moderne, absolument tout ; sauf lui. ♦

## THE TIME TRAVELER'S WIFE

De Steven Moffat • Avec Rose Leslie, Theo James, Jason David... • Sur OCS





PREMIERE

juin...2012 8°538

LES CRIMES  
DU FUTUR

DAVID ERUNENBERG  
AUTOPSIE SON CINEMA

TOP GUN  
MAVERICK

TOM CRUISE  
EN MODE AVION

COMMENT LA STAR A FAIT  
REDECOLLER TOP GUN 2

JEFF GOLDBLUM  
L'ACTEUR RACONTE SES  
REALISATEURS FETICHES

GUESTS

JOSH BROLIN · JESSIE BUCKLEY · DONNIE YEN  
MICHEL HAZANAVICIUS · PATRICK TIMSIT

8 MILLIONS

**43%**  
de réduction\*\*

**C'est simple :**  
chaque mois\* vous êtes prélevé directement  
sur votre compte bancaire sans que vous  
n'ayez à y penser.



À retourner dûment complété et accompagné de votre RIB sous enveloppe affranchie à :  
**PREMIERE Service Abonnements - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 CHANTILLY CEDEX**

3P531A

☐ J'accepte de recevoir par e-mail, les offres des partenaires sélectionnés par PREMIÈRE.

[illegible]

[8 à 11 caractères selon votre banque].

**Datez et signez obligatoirement**

\*11 prélèvements par an de 3,99 € pour vos 11 numéros Première et 3 hors-séries annuels. \*\*Prix de vente au numéro. 4,90 € pour les numéros réguliers et 5,90 € pour les hors-séries. Offre exclusivement réservée à la France Métropolitaine. Conformément à la loi, vous disposez de droit d'accès, de rectification, d'effacement, de portabilité et d'opposition aux données vous concernant. Vous pouvez les exercer auprès de Première Média, responsable de traitement. Par notre intermédiaire, ces données peuvent être communiquées à nos partenaires afin de vous faire parvenir des sollicitations de leur part, sauf si vous cocher cette case [ ]. Vous pouvez également vous abonner sur [boutique.premiere.fr](http://boutique.premiere.fr) ou en contactant le Service Abonnements au 01 55 56 71 37



# Rester Vigilante

Collaborateur sporadique de *Première* et critique assidu pour *Les Cahiers du cinéma*, Yal Sadat publie un livre-somme, brillant, sur le cinéma d'autodéfense. Il nous livre ses meilleurs trésors cachés du genre. ♦ PAR ROMAIN THORAL



**COLÈRE FROIDE** de Jonathan Demme (1976), **LA ROUTE DE LA VIOLENCE** de Jonathan Kaplan (1975), **MILICE PRIVÉE** de George Armitage (1976)

« Je les mets tous les trois parce que ça me permet de citer plus de films, et parce qu'ils ont été réalisés au même moment par des gens brillants issus de l'école Roger Corman. Aucun ne joue sur l'ambiguïté propre au cinéma d'autodéfense, et on pourrait même dire que ce sont des films de gauche. Ici, le problème n'est pas les délinquants mais les traditions américaines. Dans *Colère froide*, Peter Fonda, superbe, se bat contre une corporation mafieuse qui veut piller les terres des paysans et envoie des mercenaires pour les intimider. *La Route de la violence* met en scène Jan Michael Vincent en camionneur droit dans ses boots qui réalise soudainement que sa corporation est corrompue par un syndicat mafieux. Il va se rebeller, se faire tabasser, puis riposter très fort. Classique mais délicieux. Enfin, *Milice privée* : l'affrontement entre Jan Michael Vincent et Kris Kristofferson. Ce dernier revient du Vietnam, monte sa milice, et se met à buter tout et n'importe qui. Jan Michael ne va évidemment pas le laisser faire. Je ne peux que conseiller aux lecteurs de *Première* de se jeter dessus. Bon, normalement vous avez de quoi vous occuper tout l'été là. » ♦

**VIGILANTE - LA JUSTICE SAUVAGE À HOLLYWOOD**

• De Yal Sadat • Éditeur  
Façonnage Éditions  
• En librairies



## BADGE 373 d'Howard Koch (1973)

« Pas du tout un chef-d'œuvre, au contraire, mais une vraie hallucination. Un film qui surfe sur le succès de *French Connection* : son héros voit son coéquipier assassiné par des trafiquants latinos. Ça donne un film non pas ambigu comme *L'Inspecteur Harry* ou *Un justicier dans la ville* mais très basement haineux envers la communauté portoricaine, assimilée à une pègre grossière. C'est le symptôme d'une époque privée de tout recul sur le sujet : un certain cinéma de studio considérait que le public désirait voir une police sans limite morale et *Badge 373* oublie précisément de s'en fixer une, de limite. Les *vigilante movies* ont toujours rencontré des problèmes avec la critique, du moins avec celle qui pense qu'un cinéaste cautionne forcément les actes de son héros. Mais ce film est si irresponsable qu'une association de défense des droits des Portoricains a attaqué Paramount pour racisme. Le flic est joué par Robert Duvall, tout juste oscarisé pour *Le Parrain* ! Heureusement pour lui, tout le monde a oublié ce machin. »




## LES RUES DE L'ENFER de Danny Steinmann & Tom DeSimone (1984)

« Celui-là vaut le détour. Une super série B avec Linda Blair, sept ans après *L'Exorciste*, qui va décimer un groupe de jeunes punks dans le L.A. des 80s. Ces idiots ont eu la mauvaise idée de violer sa sœur sourde-muette ! Linda devient donc la milicienne du quartier. Le film, jamais complaisant, essaie de dialoguer avec *L'Ange de la vengeance* de Ferrara, et évoque de manière très sincère, et très moderne, les rapports de force sociétaux. Dans le monde qu'il décrit, les filles ne peuvent pas parler de leurs problèmes parce que personne ne les croit et personne ne les défend. Une idée qui résonne évidemment très fort en 2022. »







Avec nous, vous trouverez des



playlists de mariage



Il n'y a que vous pour connaître  
le morceau de votre rencontre.

Chercher nous fait avancer

Google





JUIN



JUILLET



AOÛT





# ÉTÉ EXTRA- TERRESTRE

En salles ou en streaming :  
le guide des blockbusters



**SORTIE**  
**13 JUILLET**

A movie poster for Thor: Love and Thunder. Thor, played by Chris Hemsworth, stands on a rocky peak, holding his hammer Mjolnir high in his right hand. He is wearing a red leather jacket over a white t-shirt with a graphic. The background is a dramatic sky with orange and blue clouds and several bright lightning bolts. The title 'THOR : LOVE AND THUNDER' is written in large, bold, white letters across the middle. Below the title, the text 'Natalie Portman faux cils et marteau' is highlighted in orange and pink. At the bottom, a paragraph of text describes Natalie Portman's return to the MCU, followed by the author's name 'PAR THIERRY CHEZE' preceded by a small orange diamond icon.

# THOR : LOVE AND THUNDER

Natalie Portman  
faux cils et marteau

Après avoir claqué la porte du MCU,  
la star revient dans la saga du dieu Thor.  
Comme un symbole de l'évolution de l'usine  
à rêves. ♦ **PAR** THIERRY CHEZE



« P

our autant que je sache, c'est terminé pour moi. Je ne sais pas s'ils m'appelleront un jour pour un Avengers 7. Mais pour l'instant, c'est fini. Et franchement, c'était une très bonne expérience ! » C'était en août 2016, il y a un siècle, une éternité. Natalie Portman annonçait dans le *Wall Street Journal* la fin de sa collaboration avec Marvel, entamée cinq ans plus tôt

avec *Thor*, sous la direction de Kenneth Branagh. Elle avait accepté – expliquait-elle à l'époque dans *Première* – « alors qu'il n'y avait pas encore de scénario. On m'a offert l'opportunité de créer mon propre personnage – cette infirmière tombant amoureuse d'un dieu nordique possédant un marteau magique ! – avec Kenneth et les scénaristes. Et on a imaginé un rôle de femme qui tranche avec ceux que l'on trouve habituellement dans ce genre de film. » Cela dit, la situation s'était vite tendue entre les deux parties. Dès 2013, Patty Jenkins, future réalisatrice de *Wonder Woman* que l'actrice avait chaudement recommandée pour prendre les rênes de la suite, *Thor : Le Monde des ténèbres*, s'était fait débarquer sans ménagement du projet et Natalie Portman, furieuse, avait alors exprimé son désir, par solidarité, de quitter le navire elle aussi, avant de se prendre un coup de marteau sur la tête : un contrat ficelé à grands coups de millions de dollars prévu pour prévenir toute rébellion.

Trois ans plus tard, la séparation avait finalement été actée mais de manière bien plus douce, histoire de ne pas insulter l'avenir. L'avenir, nous y sommes. Natalie Portman a donc réintégré la franchise

## NATALIE PORTMAN RÉENDOSSE AUJOURD'HUI LE COSTUME DE JANE FOSTER DANS UN CLIMAT D'EMPOWERMENT FÉMININ.



*Thor* pour *Love and Thunder*. Et ces retrouvailles racontent autant le parcours de la comédienne que le Hollywood d'aujourd'hui.

### Les choix de Natalie

Un petit détour par sa filmo récente permet de comprendre les stratégies de Portman depuis 2016. Si l'on met de côté le chaotique *Jane got a gun* qu'elle a coproduit et interprété, mais qui avait connu une valse des talents préjudiciable (Gavin O'Connor à la place de Lynne Ramsay derrière la caméra ; Jude Law, Tobey Maguire, Jake Gyllenhaal et Bradley Cooper pour en arriver à Ewan McGregor en cast), l'enchaînement a belle allure sur le papier. Une nomination aux Oscars pour sa composition dans le rôle-titre de *Jackie* de Pablo Larraín, un rôle clé dans le premier film en anglais de Xavier Dolan, *Ma vie avec John F. Donovan*, une deuxième collaboration (*Song to Song*) avec Terrence Malick après *Knight of Cups*, deux voyages audacieux sur le terrain d'une science-fiction excitante portée par deux cinéastes capables de sortir des cadres – Alex Garland avec *Annihilation* et Noah Hawley avec *Lucy in the Sky* – sans compter une performance hallucinante dans l'étrange *Vox Lux* de Brady Corbet... Des vieux maîtres, des auteurs installés, des cinéastes prometteurs : le spectre était large mais la logique commune. Un cinéma ambitieux, une quête d'univers forts et de personnages éloignés de tout ce que le blockbuster pouvait lui proposer à l'époque.

L'ennui, c'est qu'à l'exception de *Jackie*, la plupart de ces





# CHRIS HEMSWORTH

« Thor s'interroge sur sa place dans le monde »

œuvres sont passées sous les radars. Distributions « timides », aucun emballement critique, et parfois four spectaculaire... Les choix de Portman se sont finalement révélés hasardeux, mais surtout, l'actrice s'est pris de plein fouet la crise qui ravage le cinéma d'auteur de l'autre côté de l'Atlantique. Ces films qui autrefois pouvaient bénéficier de la rampe de lancement Sundance peinent désormais à trouver un chemin dans les salles, sauf dans une combinaison limitée. Ou bien ils se retrouvent noyés dans le flux des plateformes.

## Retour à la case superhéros

On pourrait évidemment voir dans le succès et la reconnaissance qui la fuient la raison du retour de Portman à l'écurie Marvel. Mais ce serait faire d'elle une exception, alors que c'est la règle. Plus que jamais, pour aider au financement de ces films d'auteur, les stars doivent asseoir leur popularité, décrocher un succès et donc passer par la case superhéros. De Jennifer Lawrence à Jessica Chastain en passant par Brie Larson ou

**PREMIÈRE : On est un peu perdus... Où en est Thor exactement ?**

**CHRIS HEMSWORTH :** Ce qui est pratique avec la fin d'*Avengers : Endgame*, c'est que le personnage était psychologiquement dans un drôle d'état. Je dis pratique, parce qu'à partir de là, on avait toute la liberté de le transformer et d'explorer ce qu'allait être cette nouvelle version de lui-même. On s'est beaucoup amusés à réfléchir à ça, à déconstruire et reconstruire sa personnalité et son physique. J'ai préparé ce film durant le confinement, j'ai passé une bonne partie de mon temps à m'entraîner comme un dingue et à affûter mon régime, y a intérêt que ce ne soit pas pour rien !

**Thor ne joue plus à Fortnite, c'est fini ?**

Oh il pourrait encore ! Mais blague à part, tout ce que je peux vous dire, c'est qu'à la fin d'*Endgame*, il part en mission avec les Gardiens de la galaxie, et c'est là que commence *Thor : Love and Thunder*.

**Le retour de Jane Foster (Natalie Portman), qui va récupérer les pouvoirs du dieu du tonnerre, ça change quoi ?**

Tout. La dynamique est inversée. Thor s'interroge constamment sur son identité, sur sa place dans le monde. Alors qu'il croit avoir mis le doigt dessus, il tombe sur cette vieille connaissance qui est devenue comme lui. C'est déroutant. Sans trop en dire, on s'amuse beaucoup avec cette... interruption dans son voyage intérieur !







**Taika Waititi, le réalisateur, dit que *Love and Thunder* est une comédie romantique. Vous êtes d'accord ?**

Ouais, légèrement saupoudrée d'action. (*Rires.*) Je dirais que c'est indéniablement un film de Taika Waititi : excentrique et avec un ton tout à fait unique. C'est un cinéaste qui veut tout le temps surprendre les spectateurs, que rien ne semble trop familier. Il cherche l'inattendu. Dès qu'il tombe sur un truc qui lui paraît trop convenu, il part dans la direction opposée. Donc on est carrément dans la veine de *Ragnarok*, mais il y a aussi beaucoup, beaucoup de choses inattendues.

**Marvel Studios a longtemps eu du mal à inventer des méchants crédibles. (*L'acteur acquiesce de la tête.*) Maintenant que Thanos est passé par là et a effacé la moitié de l'univers, est-ce devenu encore plus compliqué ?**

Sauf que cette fois, on a une carte secrète : Christian Bale !

**Bale vous a fait le coup du *method acting* ? Il était déguisé en Gorr, même en dehors du tournage ?**

Non, non. (*Rires.*) L'avantage d'avoir un comédien comme Christian Bale au casting, c'est que tu n'as pas trop à te préoccuper de son jeu : il va forcément tout donner. Je me sens tout petit à côté de lui, c'est l'un de mes acteurs préférés. Il a ce truc de réussir, sans effort apparent, à ancrer ses personnages dans une forme de réalité. On interprète des types qui viennent d'autres mondes, d'autres planètes, et Christian parvient à trouver le juste équilibre entre sensibilité, méchanceté, humour et crédibilité. Franchement, ce n'est pas donné à tout le monde, croyez-moi.

♦ PROPOS RECUEILLIS PAR FRANÇOIS LÉGER



Emma Stone, toutes y sont passées (et ce n'est sans doute pas un hasard si l'on vient d'apercevoir Charlize Theron dans une scène postgénérique d'un récent Marvel). Pourtant le retour de Natalie Portman ne s'opère pas à n'importe quel moment ni dans n'importe quelles conditions. Il se produit alors que l'univers des superhéros, longtemps écrasé par la toute-puissance masculine, s'ouvre enfin. Derrière la caméra, Patty Jenkins et Chloé Zhao ont entrebâillé la porte. Dans les coulisses, la révolte d'une Scarlett Johansson qui a engagé un bras de fer avec Marvel quand elle a découvert que *Black Widow* sortirait en streaming, a changé le rapport de force. Natalie Portman réendosse aujourd'hui le costume de Jane Foster dans ce climat d'*empowerment* féminin. Son personnage sera cette fois-ci doté de pouvoirs similaires à ceux du dieu du tonnerre. « *Je pense que cette possibilité de monter d'un cran l'a attirée*, explique Taika Waititi. *Devenir une superhéroïne au lieu de rejouer une scientifique.* » Brandir le fameux marteau, jusqu'ici réservé à Thor, plutôt que de refaire la potiche. Tout un symbole ? ♦

**THOR : LOVE AND THUNDER**

De Taika Waititi • Avec Chris Hemsworth, Natalie Portman, Christian Bale... • Durée NC • En salles



**SORTIE**  
**22 JUIN**

# ELVIS

## Pourquoi le King ne pouvait pas se contenter d'un simple biopic

Ascension, triomphe, déchéance : sur le papier, la vie d'Elvis Presley avait tout pour nourrir un énième biopic musical. À l'écran, c'est autre chose : une fresque bariolée retraçant rien moins que les guerres culturelles de l'Amérique. Le réalisateur Baz Luhrmann raconte comment il a conçu le « *Apocalypse Now des musicals* ». ♦ PAR FRÉDÉRIC FOUBERT

**E**lvis est un très bon biopic d'Elvis Presley. Pas le film de Baz Luhrmann actuellement en salles, non. On parle d'*Elvis*, parfois appelé *Le Roman d'Elvis* : un téléfilm de John Carpenter avec Kurt Russell dans le rôle-titre, diffusé sur la chaîne ABC en février 1979. Le roi Presley était mort moins de deux ans plus tôt, et les Américains communièrent en masse (27 millions de téléspectateurs) devant cette belle recreation de son existence. C'était l'époque où Hollywood commençait à se dire que les destins tragiques des vedettes de la chanson faisaient de bons sujets de films. On racontait la vie de Buddy Holly (*The Buddy Holly Story*, avec Gary Busey) ou de Billie Holiday (*Lady sings the blues*, avec Diana Ross)... Bientôt, ce sera Jim Morrison, Jerry Lee Lewis, Charlie Parker, puis l'industrialisation de la formule.

Près de quarante-cinq ans plus tard, le genre se porte mieux que jamais. *Bohemian Rhapsody* a ravagé le box-office en 2019, et interpréter une star de la musique reste pour les acteurs US l'un des meilleurs moyens de

remporter un Oscar. Actuellement dans les tuyaux, à divers stades de développement, on dénombre des projets entendant retracer les vies de Madonna, Bob Dylan, Bob Marley, Leonard Bernstein, George Clinton, Dolly Parton... Et Elvis revient, pour couronner le tout. Sauf qu'Elvis Presley n'est pas un spécimen comme les autres. Il est le King, l'*entertainer* originel, celui par qui tout est arrivé – et il fallait donc le traiter comme tel. Ça tombe bien : Baz Luhrmann non plus n'est pas un réalisateur comme les autres. « *J'ai fait tout mon possible pour ne PAS faire un biopic* », nous expliquait le mois dernier le réalisateur de *Moulin rouge* dans un palace cannois, médaillon TCB (« *Taking care of business* », la devise d'Elvis) autour du cou. « *Je suis très ami avec Elton John et j'aurais adoré réaliser son biopic mais, à bien y réfléchir, je me dis que d'autres personnes peuvent faire ce genre de choses beaucoup mieux que moi. Je voulais aller plus loin : utiliser la figure d'Elvis pour raconter l'état de l'Amérique contemporaine, au regard des années 50, 60 et 70. Sa vie est une toile géante qui permet d'explorer de grandes idées, des thèmes plus vastes. Quand Shakespeare écrit Richard III, il ne fait pas un biopic de Richard III !* »

### Son et lumière

Le formidable outil dramaturgique qui fait tenir debout le son et lumière de Luhrmann, c'est l'idée de relire toute la vie de Presley à l'aune de sa relation avec son méphistophélique manager, le Colonel Tom Parker (joué par Tom Hanks et ses prothèses). « *C'est l'une des choses*





les plus fascinantes chez Elvis, poursuit le cinéaste. La relation au long cours qu'il a entretenue avec cet homme, qui n'était d'ailleurs pas colonel, et qui ne s'appelait même pas Tom Parker ! C'était quelqu'un de corrompu, mais aussi un génie du marketing. Quand tu assembles Elvis et le Colonel, il se produit une réaction chimique qui dit quelque chose de très particulier sur l'Amérique. Sur l'art et le commerce. Sur la création et le business. Quand ces deux pôles s'équilibrent, c'est une bonne chose. Mais quand ce n'est pas le cas, de grandes tragédies peuvent arriver... Si j'ai eu envie de faire ce film, c'est parce que j'ai le sentiment que, depuis quelque temps, le monde est déséquilibré. Il n'est plus question que de marques, d'argent. La créativité disparaît. Et les idées du Colonel Parker gagnent du terrain... »

Elvis est donc cette fable morale sur les éternelles guerres culturelles et politiques de l'Amérique. Un film déterminé à prouver l'absolue pertinence contemporaine d'une star prisonnière depuis longtemps des caricatures et des clichés. Elvis Presley émerge de la vision de Baz Luhrmann en superhéros pop, roi thaumaturge qui savait panser les plaies du pays et pacifier la nation. Un ange rebelle capable de réconcilier les Noirs et les Blancs, le blues et le gospel, les puritains et les libertariens, le show et le business. Or, on ne peut pas raconter la trajectoire d'un surhomme via une banale biographie filmée. Il fallait plus que ça : lui bâtir un monument, un mausolée. Une pyramide. En carton-pâte, bien sûr, comme on en voit à Las Vegas. ♦

#### ELVIS

De Baz Luhrmann • Avec Austin Butler, Tom Hanks, Olivia DeJonge... • Durée 2h39 • En salles • ★★★★★

# AUSTIN BUTLER

## Le roi et lui

Gueule d'ange rockabilly, en noir de la tête aux boots, gominé comme en 56, manifestement encore *in character*, l'acteur Austin Butler raconte « son » Elvis. ♦ PAR FRÉDÉRIC FOUBERT

**PREMIÈRE : Que représentait Elvis Presley pour vous avant ce film ?**

**AUSTIN BUTLER :** Je l'ai toujours aimé. Ma grand-mère était lycéenne dans les années 50, elle était folle de lui. J'ai vu pas mal de ses films grâce à elle... Mais je connaissais surtout l'icône, pas l'homme.

**Que signifie-t-il pour les jeunes Américains aujourd'hui ?**

Beaucoup ne le connaissent pas. J'espère qu'ils retiendront du film sa puissance subversive, sa force de rébellion. Il portait des chemises en dentelle et mettait de l'eye-liner à une époque où ça n'allait pas de soi, où on était moqué pour ça. Il y a aussi une pureté chez lui, qui se perçoit dans la façon dont il chante, dont il bouge.

**On a l'impression que vous cherchez moins à « être » Elvis qu'à donner une sensation de qui il était...**

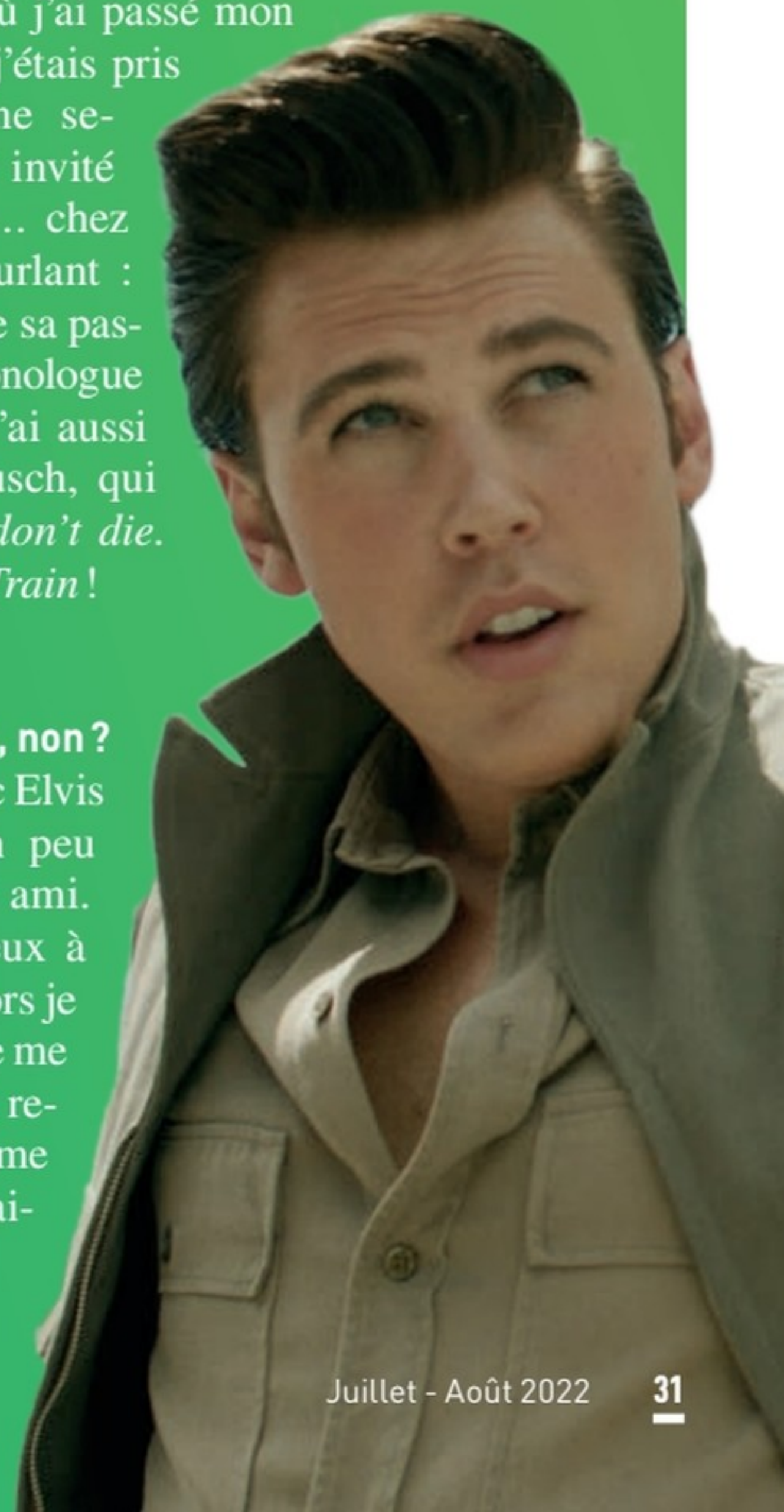
C'est le fruit d'un double travail. D'abord, il me fallait comprendre comment il utilisait sa voix, comment il dansait... puis tout oublier, pour faire en sorte que ça surgisse de l'intérieur. Je m'imaginais être Elvis à l'époque, à Memphis, dans Beale Street, en train d'écouter les artistes qu'il admirait. J'essayais d'expérimenter ce qu'il avait vécu, de comprendre ce que cette musique avait provoqué en lui.

**Est-ce que Tarantino, grand fanatique du King, qui vous a dirigé dans *Once upon a time... in Hollywood*, vous a donné des tuyaux ?**

À l'été 2019, entre le moment où j'ai passé mon audition et celui où j'ai su que j'étais pris pour Elvis, il s'est écoulé une semaine, durant laquelle j'ai été invité à découvrir *Once upon a time...* chez Quentin. Il m'a accueilli en hurlant : « ELVIS !!! » Puis il m'a parlé de sa passion. Je repensais bien sûr au monologue au début de *True Romance*... J'ai aussi pu en discuter avec Jim Jarmusch, qui m'avait dirigé dans *The dead don't die*. Un autre fan, le réal de *Mystery Train* !

**Vous devez sortir totalement transformé de cette expérience, non ?**

J'ai passé tellement de temps avec Elvis ces dernières années, c'est un peu comme s'il était mon meilleur ami. Parfois, je suis intimidé, nerveux à l'idée d'entrer dans une pièce, alors je me concentre sur son énergie, et je me sens changé, différent. J'ai aussi remarqué que je parlais encore comme lui de temps en temps. C'est vraiment addictif. ♦





**SORTIE**  
**22 JUIN**

# BLACK PHONE

Scott Derrickson  
toujours deux fois

Choisi par Marvel pour réaliser *Doctor Strange 2*, le réalisateur a préféré revenir chez Jason Blum pour signer son film le plus personnel. ♦ PAR FRÉDÉRIC FOUBERT

O n comprend dès les cinq premières minutes que *Black Phone* ne sera pas un film d'horreur comme les autres. Qu'on n'aura pas affaire ici à de la frousse industrielle, produite à la chaîne, mais à quelque chose d'investi, de senti, de personnel. Quelle délicieuse sensation...

Ça tient à une espèce de « pesanteur » de l'image, au temps que prend le film pour dessiner un lieu, un monde, une atmosphère. Et à ces enfants acteurs surtout, exceptionnels (Mason Thames et Madeleine McGraw), le genre à vous prendre par la main un grand sourire aux lèvres pour vous emmener gentiment dans leurs pires cauchemars. Adapté d'une nouvelle du *wonderboy* de la trouille Joe Hill, *Black Phone* raconte les exactions d'un kidnappeur d'enfants, le « Grabber », dans le Colorado de la fin des années 70. Sa nouvelle proie s'appelle Finney, c'est un gamin de 13 ans qui occupe ses journées en pensant à sa

mère disparue, en traînant avec sa petite sœur sujette à d'épouvantables visions prémonitoires, et en se faisant tabasser à coups de ceinturon par son père alcoolique. Séquestré par « l'Attrapeur » (Ethan Hawke, planqué sous un masque terrifiant), l'ado va découvrir dans le sous-sol putride qui lui tient de prison un téléphone lui permettant de communiquer avec les précédentes victimes du croque-mitaine...

## Teen movie

Une heure et quarante minutes au cordeau plus tard, on sort impressionné par la rigueur du film. Pas un chef-d'œuvre, non, mais un vrai beau petit *teen movie* d'horreur, dans la lignée du *Ça* d'Andy Muschietti, et arborant un classicisme pas si courant au sein des productions Jason Blum. Très supérieur en tout cas à *Sinister*, le précédent Scott Derrickson sous pavillon Blumhouse, sorti il y a pile dix ans. Entre-temps, le cinéaste avait filmé les débuts au cinéma de Doctor Strange, devenu depuis l'une des plus grosses vaches à lait du MCU. Missionné sur l'épisode 2, Derrickson a jeté l'éponge en cours de route, laissant les rênes

**DÉJÀ  
SORTI**

# OBI-WAN KENOBI

## Obi et fourbis

Alors que les monteurs de *La Guerre des étoiles* prennent la parole, racontent leurs souvenirs d'antan et nous éclaboussent de leur talent, la série *Obi-Wan Kenobi* stupéfait par son j'm'en-foutisme.

♦ PAR ROMAIN THORAL

C'est l'événement *Star Wars* de l'année, peut-être même de la décennie. Le truc que tous les fans de la saga attendent depuis une éternité. Marcia Lucas, ex-femme du demiurge bedonnant, monteuse géniale et oscarisée du premier épisode, témoin réduit au silence par les avocats de Lucasfilm depuis son divorce et le début des années 80, va enfin parler. Mieux, elle va carrément nous raconter in extenso « sa » *Guerre des étoiles*, aux côtés notamment d'Anthony Daniels, Billy Dee Williams, Phil Tippett, Rick Baker ou John Dykstra, à l'occasion

d'un docu-série de six heures intitulé *Icons Unearthed* et diffusé sur Vice TV. C'est un scoop, un vrai, et un rêve d'archiviste qui se réalise soudainement.

Coïncidence amusante, l'autre monteur du film, Paul Hirsch, appelé à la rescousse pour cause de deadline impossible à tenir, voit ses sympathiques mémoires publiées en français ce mois-ci : *Il y a bien longtemps, dans une salle de montage lointaine, très lointaine*, aux éditions Carlotta [lire page 95]. Le chapitre sur *La Guerre des étoiles* est évidemment l'un des plus amusants, même si l'auteur tient vraiment à ne se fâcher avec personne. On y constate

en tout cas qu'il a fallu pas moins de quatre esprits affûtés et surinvestis (le sien, celui de Richard Chew et ceux du couple en crise, Marcia et George) pour remettre d'équerre le film en salle de montage.

Ce qui nous renvoie irrémédiablement à *Obi-Wan Kenobi*, dont le découpage lymphatique a fait hurler de rire internet, et ce, dès la diffusion de son premier épisode. Ça ressemble à un vieil épisode de *Riptide* mais avec des sabres lasers. La poursuite dans la forêt d'Alderaan a en tout cas dû rendre Mel Brooks vert de jalousie, et tout ce qui s'ensuit a dû bien le faire roupiller. Au-delà de la crise d'inspiration, et malgré un Ewan McGregor habité, c'est la gabe-gie technique qui effare – les précédentes séries *Star Wars* Disney+ étaient de vrais petits laboratoires high-tech. Mais évidemment tout ceci sera totalement oublié, voire pardonné, dès l'arrivée d'*Andor* (le prequel de *Rogue One*, essayez de suivre, svp) sur Disney+ le 31 août prochain. ♦

## OBI-WAN KENOBI

• Créée par Hossein Amini & Joby Harold • Avec Ewan McGregor, Moses Ingram, Vivien Lyra Blair... • Sur Disney+ • ★



**SORTIE**  
**8 JUIN**

du film à Sam Raimi. Il est retourné au bercail Blum pour faire l'exact opposé de ce qu'on lui proposait chez Marvel : un truc intime, n'appartenant qu'à lui. Dans *Empire*, Derrickson a raconté sa jeunesse *seventies* pourrie, expliquant qu'il avait grandi dans « un quartier violent et un foyer violent », où « tout le monde se faisait frapper à coups de ceinture – ou pire ». Parti d'une envie de faire un portrait d'enfance façon *Les Quatre Cents Coups*, il a finalement trouvé un écho à sa propre histoire dans l'imaginaire poétique et glauque de Joe Hill, extraordinaire continuateur de l'œuvre de son père Stephen King quand il s'agit de trouver des allégories limpides pour raconter les traumatismes de l'enfance, et l'espoir d'y échapper. On comprend en tout cas mieux, en lisant cette interview de Derrickson, pourquoi dans *Black Phone* les monstres font si peur, les enfants sont si tristes et les coups font si mal. ♦

#### BLACK PHONE

De Scott Derrickson • Avec Mason Thames, Madeleine McGraw, Ethan Hawke... • Durée 1 h 42 • En salles • ★★★



# MISS MARVEL

## Malice au pays des Marvel

Après s'être amusé avec la comédie d'action (*Bad Boys for Life*), le duo de cinéastes belges s'attaque aux séries Marvel. ♦ PAR FRANÇOIS LÉGER

### PREMIÈRE : Comment résumeriez-vous *Miss Marvel* ?

**ADIL EL ARBI** : Kamala Khan est la première superhéroïne musulmane. C'est une jeune fille qui se cherche une identité entre ses origines pakistanaise et américaine. Lorsqu'elle se découvre des superpouvoirs, elle va devoir naviguer entre le monde des superhéros et celui des gens normaux. Visuellement, on s'est inspirés de séries comme *Sauvés par le gong* ou *Parker Lewis ne perd jamais*. Un pur truc de lycée américain des 80s.

### Quel a été votre espace d'expression ?

**AA** : Avec Bilall [Fallah] et Robrecht Heyvaert, notre chef op, on sait que nous sommes face à la machine Marvel, avec ses règles et ses codes, mais on tente de faire exploser les choses ! On voulait utiliser de l'animation, aller dans la tête du personnage, proposer des trucs visuels inhabituels. Quand tu leur pitches ça, tu te doutes qu'ils vont répondre non. Et finalement, ils te disent : « OK... mais pas trop. » (Rires.) C'est là que le jeu commence : tu pousses les curseurs à fond, ils te mettent un stop, et ensuite...

**BILALL FALLAH** : Ensuite tu arrives à te mettre d'accord sur un entre-deux ! Franchement, le pilote envoie, on en est très fiers, mais il est dans un juste milieu entre notre vision et ce que Marvel a bien voulu lâcher.

### Vous avez travaillé avec Warner Bros sur le film *Batgirl*. Quelle est la différence entre les deux studios ?

**AA** : Marvel, c'est une armée, c'est énorme. Pourtant, il y a un côté gentiment « hippie » : on discute, on essaie des trucs sur le tournage. Avec *Miss Marvel*, on était dans le positivisme, les couleurs fluo. Alors que DC, c'est *dark*. Et tu peux aller très loin, il n'y a aucun problème. Le scénario est figé et il est impossible d'en dévier, mais en dehors de ça, en matière de mise en scène et de noirceur, tant qu'ils ont ce qu'ils ont commandé, tu es plutôt indépendant. ♦

### MISS MARVEL

Créée par Bisha K. Ali • Avec Iman Vellani, Aramis Knight, Saagar Shaikh... • Sur Disney+ • ★★★





## THE GRAY MAN

Après Marvel,  
à quoi jouent les Russo ?Après avoir signé *Endgame*, la carrière des deux frangins était difficile à suivre. Leur film d'espionnage avec Ryan Gosling marque-t-il la fin de leur crise existentielle ? ♦ PAR GAËL GOLHEN

O n avait quitté Anthony et Joe Russo avec *Cherry*, drôle de film indé qui racontait le retour au réel d'un ancien soldat cabossé. Beaucoup d'esbroufe (filtres, ralentis), des sentiments qui dégoulinent : après avoir guidé Marvel tout en haut des charts, les deux frangins se frayaient une voie de sortie avec ce drama *hardcore* et résilient... Après quelques productions et l'écriture d'un Chris Hemsworth (*Tyler Rake*), voilà que débarque *The Gray Man*, un néo-*Bourne* avec Ryan Gosling en infra-Matt Damon (étrange promotion). Conçu comme une planche d'appel pour une nouvelle franchise Netflix, ce thriller paranoïaque super efficace aura au moins deux mérites. Le premier : rappeler que si Netflix a visiblement arrêté le laisser-faire (« on va se calmer sur les *vanity projects* les gars »), la plateforme est encore capable de sortir des blockbusters très chers, et vraiment bien produits. Le second : brouiller un peu plus le portrait des Russo. Qui sont-ils vraiment ? Les McTiernan du nouveau millénaire, ou bien les Soderbergh des années 2020 ? Éléments de réponse.

**PREMIÈRE :** *The Gray Man* marque votre retour au blockbuster d'action après *Avengers : Endgame*. Quel était

votre état d'esprit à la fin de votre *run* Marvel ?

**ANTHONY RUSSO :** On n'a jamais cherché à rationaliser ce qui s'est passé. Ça aurait été le meilleur moyen pour se faire rattraper par la pression et commencer à angoisser. On était juste contents d'avoir fait ces quatre films d'affilée.

**JOE RUSSO :** On a pris une grande inspiration et... on s'est aperçus qu'on avait plein d'options. Ce succès nous offrait de nombreuses possibilités. Ça tombait bien, on avait envie de passer à autre chose. On s'est posés et on s'est demandé : quelle est la chose la plus importante pour nous ? Sur quel projet a-t-on vraiment envie de passer du temps ? Quel sujet nous passionne ?

**Et donc... *Cherry*, un drame de guerre très sombre, et un petit budget.**

**JR :** *Cherry*, c'était notre réponse à la crise des opioïdes. On avait été touchés personnellement par ce problème et on voulait en parler.

**AR :** Tous nos films tentent d'aborder des sujets qui agitent le monde. On cherche à faire des œuvres qui touchent des thèmes sensibles pour les rendre accessibles au plus grand nombre. Enfin, on essaie en tout cas...





**Mais c'était aussi une manière de réaffirmer votre identité, non ? Un peu comme Soderbergh, le premier à avoir produit vos films, qui pouvait enchaîner *Ocean's Eleven* et *Full Frontal*...**

**AR :** Steven est plus qu'un ami, c'est un mentor. C'est lui qui nous a introduits chez Marvel – il a parlé de nous à Kevin Feige pour *Civil War*... Il nous a donné un jour le conseil le plus précieux qu'on ait reçu dans ce métier : « *Ne laissez pas le monde vous définir ou vous dicter qui vous devez être.* »

**JR :** On a grandi sous son aile. C'est lui qui nous a appris à faire des films commerciaux ; on n'était pas programmés pour cette carrière. On a fait les choses progressivement, de manière très organique. Ce qui est sûr – et c'est effectivement quelque chose qu'on a en commun avec Steven – c'est qu'on ne se met pas de barrières quand on écrit. On veut juste

parler à un public le plus large possible. Et puis on veut surtout dépasser le cadre étri-qué de Hollywood.

**Qu'est-ce qui vous a séduits dans le roman de Mark Greaney ?**

**AR :** On a découvert le livre au moment où on travaillait sur *Le Soldat de l'hiver*. On a immédiatement aimé son aspect réaliste, très ancré dans l'époque. On nous parle souvent de *Bond* mais la différence, c'est que *The Gray Man* parle d'aujourd'hui. *Bond* est par essence atemporel : l'époque évolue de film en film, change, et finalement devient accessoire. *The Gray Man* raconte notre présent.

**JR :** C'est la modernité des thématiques qui nous excitait. Et la violence extrême, radicale, du personnage. Ça permettait d'être très inventif en termes d'action.

**AR :** Et puis, il y avait la politique. Questionner l'autorité. Interroger les motivations d'un pouvoir quand il prétend être du côté

du bien et cherche à s'étendre, quitte à justifier l'extrême violence... Ça nous semblait pertinent.

**C'était déjà une thématique du *Soldat de l'hiver*. D'ailleurs, comme lui, *The Gray Man* s'amuse avec le genre de l'espionnage...**

**AR :** On aime déconstruire les histoires. Le monde est plus amusant quand on travaille sur les nuances, quand on se trouve dans la zone de gris plutôt que dans le noir et blanc schématique.

**JR :** C'est bête, mais les gens savent ce qu'est un film depuis très longtemps – on en regarde depuis cent ans ! C'est très rassurant d'une certaine manière, mais c'est aussi un piège. La mission qu'on s'est fixée, c'est de réinterpréter ces formes et de surprendre les spectateurs. Pour cela, il faut être connecté au moment, à la culture de l'époque, aux angoisses et aux sentiments contradictoires ressentis face aux différentes crises qu'on vient de traverser.

**Question déconstruction, ce que vous faites avec Chris Evans est énorme. Transformer Captain America en psychopathe, il fallait oser...**

**JR :** Chris est un acteur surdoué. Sur *Infinity War* et *Endgame*, on discutait beaucoup. Un jour, en évoquant sa carrière, il nous a dit : « *Je suis arrivé à un stade de ma vie professionnelle où les choses sont confortables. C'est le moment où jamais de prendre des risques.* » On s'est tout de suite dit qu'on devait lui offrir le rôle du socio-pathe et non celui du héros...

**Le film appelle clairement une suite. Après avoir usiné chez Marvel, vous allez usiner chez Netflix ?**

**AR :** Une grande partie du plaisir qu'on a eu à travailler chez Marvel tient au fait qu'on adore les histoires au long cours. On a grandi en tant que fans, pas en tant que cinéastes. Notre rapport au cinéma, c'est celui du *fandom*. On veut s'immerger dans les univers qu'on aime, on adore passer du temps avec les personnages ou arpenter des mondes imaginaires... On a aujourd'hui la possibilité de le faire avec un personnage génial et on va l'explorer à fond. En tout cas tant qu'on nous le permettra... ♦

#### THE GRAY MAN

De Anthony & Joe Russo • Avec Ryan Gosling, Chris Evans, Ana de Armas... • Durée 2h02  
• Sur Netflix • Sous embargo



**SORTIE**  
**1<sup>ER</sup> JUILLET**

# STRANGER THINGS - SAISON 4, VOL 2

La Bush en chœur

Alors que déboule le volume 2 et ses épisodes longs comme un blockbuster ciné, *Stranger Things* réussit l'exploit de rester un phénomène pop culturel en réinstallant la délicieuse Kate Bush dans le cœur des ados. ♦ PAR ROMAIN THORAL

**A**vez-vous déjà dansé sur du Kate Bush ? Désolé, mais il va falloir s'y mettre. Il faudra aussi demander aux copains qui avaient 15 ans quand *Running up that Hill* est sorti pour savoir comment ils faisaient pendant leurs boums. Eux se souviennent sûrement qu'il n'était pas simple de se dandiner là-dessus, pas plus que sur *Wuthering Heights* ou *Babooshka*, et que c'était d'ailleurs tout l'enjeu du clip (où la Queen Kate en justaucorps fuchsia multipliait les figures pleines d'emphase aux côtés d'un virtuose de l'entrechat et de l'arabesque). En attendant, vous pouvez toujours zyeuter les chorés barbares et les *lip syncs* sauvages qui envahissent TikTok : *Running up that*

*Hill* est devenu officiellement le tube de l'été 2022 – la très discrète diva s'en est elle-même félicitée en envoyant via ses réseaux un message de bienvenue à ses nouveaux fans. Chanson emblème de la saison 4 (volume 1) de *Stranger Things*, calée sur des moments de télé assez inoubliables, elle met son auteur dans la course au titre pour le come-back le plus spectaculaire de l'année, aux côtés de Gérard Majax. Par ailleurs, il faut avouer que ce revival en forme de matraquage FM est fort agréable – c'est toujours mieux que de subir le nouveau single de Clara Luciani au Monoprix.

Rendons donc hommage ici aux Duffer Brothers, dont on se moquait gentiment le mois dernier, qui ont réussi à imposer encore une fois à notre époque leurs vieilles obsessions de gamins 80s (il paraît que les p'tits viennent également de découvrir Freddy Krueger grâce à eux). À peine nés quand *Running up that Hill* est sorti dans les bacs, ils vont enfin savoir à quoi ressemble une fête d'ados qui passe du Kate Bush à fond. Fortiches, les gars. Et tenaces aussi. ♦

## STRANGER THINGS - SAISON 4, VOL 2

• Créée par Matt & Ross Duffer  
• Avec Millie Bobby Brown,  
Finn Wolfhard... • Sur Netflix





**SORTIE**  
**6 JUILLET**

# LES MINIONS 2 : IL ÉTAIT UNE FOIS GRU

## Les Expendables animés

Pour doubler les méchants du nouveau *Moi, moche et méchant*, le studio Illumination a fait appel à des mercenaires du cinéma d'action. Ça vous rappelle quelque chose ? ♦ PAR SYLVESTRE PICARD

**L**e truc amusant dans la suite de la franchise *Moi, moche et méchant*, ce n'est pas que ce nouvel opus consacré à la jeunesse de Gru se déroule dans les 70s (avec tous les clichés de la période passés à la moulinette de l'animation nostalgico-référentielle). Non : c'est son casting vocal. Dans *Il était une fois Gru* (*The Rise of Gru* en VO), le jeune Gru et ses Minions affrontent The Vicious 6, une bande de super-méchants. Les principaux membres de

cette équipe sont doublés en VO par Jean-Claude Van Damme et Dolph Lundgren – deux stars du ciné d'action qui font partie de la franchise *Expendables*. JCVD était le méchant d'*Expendables 2* (sous le nom de Jean Vilain, on n'oublie pas), et Lundgren est dans tous les films de la série entamée en 2010. Chez les Minions, Jean-Claude incarne un certain Jean Clawed (vous l'avez ?) dont le bras est une pince (« claw ») mécanique et Dolph double un pro du skateboard nommé Svengance (en hommage à sa patrie,

la Suède, où tout le monde s'appelle Sven). Parmi les autres voix des Vicious 6, on retrouvera celles de Lucy Lawless (Xena la guerrière) et de Danny Trejo : Machete avait déjà été annoncé au générique du premier *Expendables*, mais il n'avait finalement pas été recruté par Stallone. Danny expliquait à l'époque que Sly avait utilisé son nom pour financer le film et attirer le public latino en salles. Ni Lucy ni Danny ne font partie d'*Expendables 4*, tourné en 2021 (avec Dolph) et qui doit sortir en salles cette année. Mais pas cet été, et c'est dommage. Il aurait été parfaitement à sa place dans les événements estivaux de ce dossier. ♦

### LES MINIONS 2 : IL ÉTAIT UNE FOIS GRU

• De Kyle Balda, Brad Ableson & Jonathan del Val • Avec les voix (VO) de Steve Carell, Alan Arkin, Michelle Yeoh... • En salles



**SORTIE**  
**3 AOÛT**

→ 普通車 自由席

# BULLET TRAIN

Brad Pitt,  
last action hero ?

À l'exception d'un caméo dans *Le Secret de la cité perdue*, on n'avait pas vu Brad Pitt en action depuis l'Oscar pour son rôle de cascadeur dans *Once upon a time... in Hollywood*. Il revient en assassin poissard dans *Bullet Train* de David Leitch qui fut jadis sa doublure cascade attitrée. Rencontre avec le vrai Cliff Booth. ♦ PAR FRÉDÉRIC FOUBERT

**PREMIÈRE :** Avant de devenir le réalisateur de *John Wick*, *Atomic Blonde* ou *Deadpool 2*, vous avez été cascadeur, notamment pour Brad Pitt, période *Fight Club* / *Mr. and Mrs. Smith*... L'idée de le diriger un jour dans un film vous trottait dans la tête ?

**DAVID LEITCH :** En vérité, je n'osais même pas y penser ! Quand j'étais cascadeur et coordinateur de cascades, il y a une vingtaine d'années, je rêvais déjà de devenir réalisateur. Mais de là à imaginer que je mettrais en scène des films avec Brad Pitt...

Quand il est venu faire cette micro-apparition dans *Deadpool 2* [Pitt joue un super-héros invisible dont on ne voit le visage qu'une seconde à peine], je me suis rendu compte qu'il connaissait mon travail, qu'il avait suivi mon parcours de près durant toutes ces années. C'était très touchant. C'est là que j'ai commencé à me dire que j'aimerais bien trouver un projet capable de le séduire. Puis le script de *Bullet Train* est arrivé sur mon bureau... Je ne pouvais pas imaginer quelqu'un d'autre que Brad en Coccinelle [le nom de son personnage,

Ladybug en VO]. On lui a proposé le film, il a dit oui, et il est arrivé avec ses idées. Il a pu exercer son talent dans le développement de personnages.

## C'est-à-dire ?

Le point de départ de *Bullet Train*, c'est : sept assassins dans un train. Du suspense, de la comédie, et le challenge d'imaginer des scènes d'action dans un espace confiné. À l'origine, j'imaginais le personnage de Coccinelle comme un tueur assez classique. Ce qui m'intéressait, c'était d'emmener la « physicalité » de Brad vers une forme d'action héritée de Buster Keaton et de Jackie Chan. Mais lui est arrivé avec énormément de propositions, à commencer par cette idée d'un personnage qui se croit maudit, malchanceux, qui est en thérapie et qui ne parle qu'avec des formules de développement personnel. Il a aussi imaginé le look du personnage : le bob, les lunettes... Il voulait que Coccinelle soit vraiment un outsider, qu'il porte cet accoutrement un peu bas de gamme. C'était brillant, parce que ça offrait la possibilité d'un arc narratif à son personnage, pas seulement émotionnellement mais aussi physiquement. À la fin du film, on a affaire à une version beaucoup plus cool de Coccinelle qu'au début.

## Le film s'est donc construit en mêlant les idées de Brad Pitt à vos envies de comédie d'action à la Jackie Chan...

Oui, ce qui m'intéressait, c'était de faire un film où l'histoire se raconte à travers la chorégraphie des combats. Certains films ne sont qu'un empilement de scènes d'action. Bon, ça m'arrive de regarder certains films de kung-fu comme d'autres matent du porno, pour le plaisir d'admirer une succession de scènes d'arts martiaux plus







démentes les unes que les autres. Mais ce n'est pas ce dont j'avais envie pour *Bullet Train*. L'idée que Coccinelle est persuadé d'avoir un mauvais karma est excellente, parce que sa superstition se manifeste dans les combats. C'est une super histoire à raconter à travers la chorégraphie.

**C'est assez fascinant de voir Brad Pitt tourner un film sous votre direction, juste après *Once upon a time...*, grand film sur la relation entre un acteur et sa doublure cascade.**

Ah, ah, c'est vrai ! Cela dit, je ne voudrais pas vous décevoir, mais le film de Tarantino parle vraiment d'une époque révolue où les cascadeurs étaient beaucoup plus proches des acteurs qu'ils ne le sont aujourd'hui. La relation entre Cliff Booth et Rick Dalton est vraiment comparable, je crois, à celle qui existait entre Hal Needham et Burt Reynolds. C'était une autre génération, un monde très différent de celui dans lequel j'ai évolué avec Brad. On avait par ailleurs une

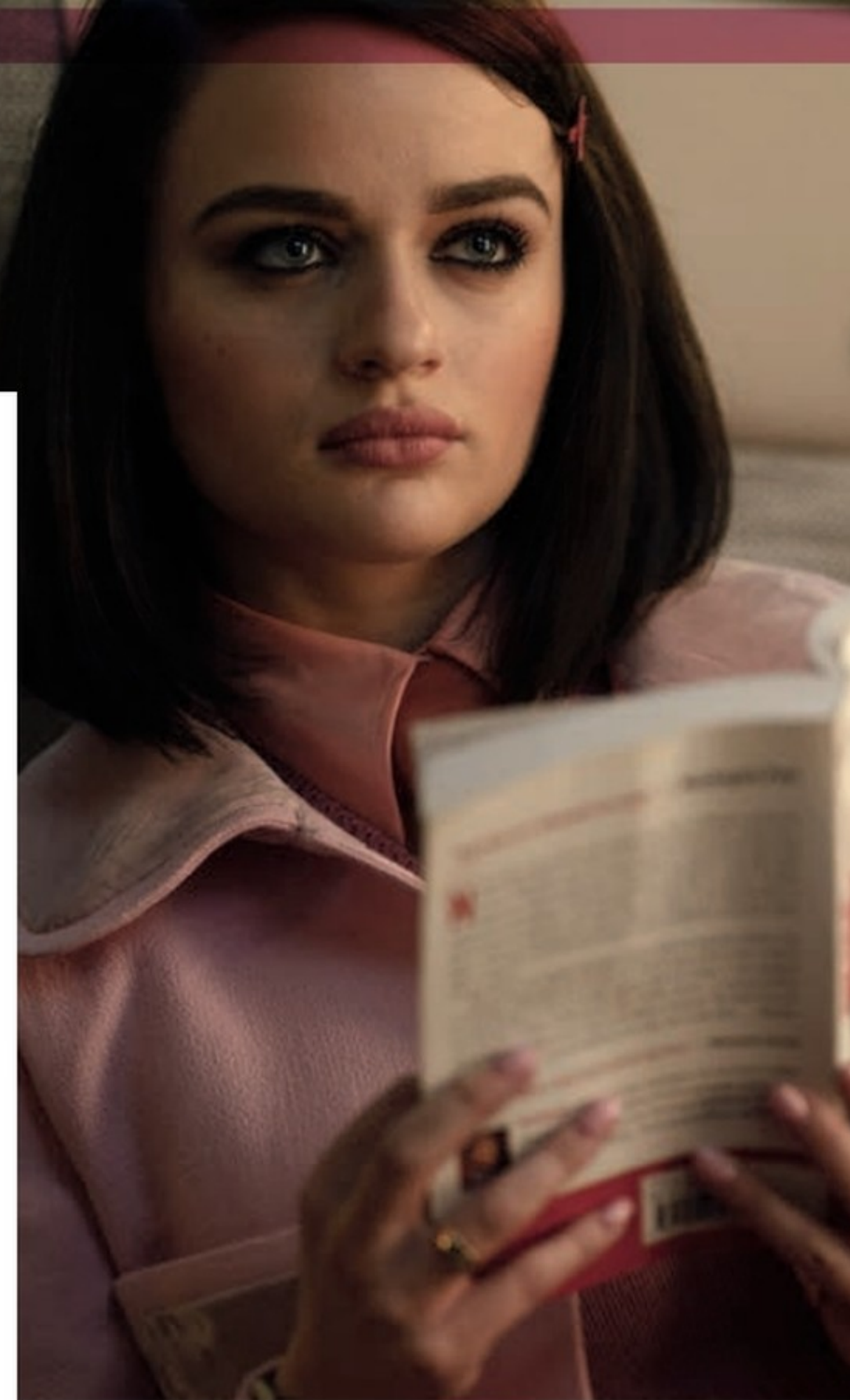
excellente relation, lui et moi, on s'est baladés dans plein d'endroits formidables tout autour de la planète, mais je ne le conduisais pas au restaurant le soir en serpentant à travers les Hollywood Hills. Et on n'affrontait pas non plus des satanistes de la Manson Family à la nuit tombée !

**Qu'est-ce qui a solidifié votre relation ? Il y a eu un moment charnière ?**

Hum... Peut-être la fois où j'ai crashé une El Camino dans une autre El Camino sur le plateau du *Mexicain*. Une production sur laquelle il n'y avait que... deux El Camino ! (Rires.) C'était mon premier jour sur le set et le tournage a dû être interrompu pour la journée. Aujourd'hui, avec Brad, on en rigole, mais je vous assure que je n'en menais pas large...

***Bullet Train* est un film d'action estival, fun... Et on réalise que dans la carrière de Brad Pitt, ce genre de films se comptent sur les doigts de la main.**

Brad aurait pu être un grand *action hero*, il avait toutes les qualités pour. En tant que chorégraphe, coordinateur cascades ou réalisateur, ça ne me dérange pas de travailler avec des acteurs qui n'ont pas, a priori, toutes les qualités athlétiques requises. Ce qui compte avant tout, c'est qu'ils soient très forts en art dramatique ! Mon travail consiste ensuite à les guider physiquement à travers l'action. Mais Brad est l'un de ces spécimens d'acteur, assez rares, qui sont incroyablement compétents physiquement, en plus du reste. Il assure lui-même la quasi-totalité de ses combats. Comme je vous le disais, il aurait pu être un grand *action hero*. Il a préféré devenir... l'acteur le plus iconique de sa génération, tout simplement !



**Comment voyez-vous son évolution, depuis vingt ans ?**

Un des superpouvoirs de Brad, selon moi, c'est sa capacité à se transformer physiquement. C'est l'un des plus beaux mecs de la planète, un sex-symbol, mais il adore créer des personnages dans lesquels il peut se fondre et disparaître. Tyler Durden [son personnage de *Fight Club*], exemplairement. Ce n'est pas si simple que ça quand on a une personnalité aussi forte que la sienne.

**Rien à voir avec Brad Pitt, mais vous aviez déjà chorégraphié une bagarre sur un train japonais à grande vitesse pour *Wolverine : Le Combat de l'immortel* de James Mangold, en 2013. Qu'est-ce que c'est que cette obsession pour les Shinkansen ?**

C'est un pur hasard ! Lors d'une réunion de développement de *Bullet Train* chez Sony, le patron du studio, Tom Rothman, se montrait très enthousiaste. À un moment, il a dit : « On s'y connaît en Shinkansen chez Sony, on a fait une scène de combat incroyable dans le deuxième *Wolverine*, avec Logan qui essaye de se retenir au train avec ses griffes ! » Je lui ai fait remarquer : « Euh, Tom, c'est moi qui ai chorégraphié cette scène... » (Rires.) « Ah mais oui, bien sûr, a-t-il répondu. J'avais oublié ! Bon bah ça va, alors, on est entre de bonnes mains ! » ♦

#### BULLET TRAIN

De David Leitch • Avec Brad Pitt, Aaron Taylor-Johnson, Brian Tyree Henry... • Durée NC  
• En salles • Sous embargo





**SORTIE**  
**10 AOÛT**

# NOPE

## Peele persiste et *Signes*

De mystérieux nuages, des chevaux qui s'envolent et des fermiers apeurés. Derrière son titre indolent, *Nope* est le film le plus secret, le plus excitant et le plus scruté de l'été. ♦ PAR ROMAIN THORAL

Jordan Peele pèse 550 millions de dollars. Deux films, 275 millions de recettes à chaque fois : son public est aussi massif que fidèle. Pas le genre à nous refourguer la même tambouille pourtant : *Us*, sorti il y a trois ans, laissait apparaître un cinéaste tout aussi habité que celui de *Get Out*, mais bien plus virtuose, barré (le gimmick sonore terrifiant piqué au tube *I Got 5 on It* de Luniz) et jusqu'au-boutiste. On passait d'un épisode de *La Quatrième Dimension* à *Shining*, et d'une trouille très B, limite drive-in, à un registre plus abstrait et gourmet. Aujourd'hui, Jordan Peele est un peu dans la position du M. Night Shyamalan de 2002, qui sortait alors de deux hits très singuliers et s'apprêtait à se voir délivrer son passeport de super-auteur hollywoodien avec *Signes* (le décor rural de *Nope* et l'ovni aperçu dans la bande-annonce y font forcément penser). Un succès qui lui a permis par la suite de fabriquer en toute tranquillité un immense chef-d'œuvre (*Le Village*) puis de faire n'importe quoi pendant les dix ans qui ont suivi, mais c'est une autre histoire.

L'époque est néanmoins tout à fait différente et les passeports de super-auteur hollywoodien se délivrent aujourd'hui au compte-gouttes. Ce territoire en forte chute démographique est d'ailleurs peuplé uniquement par des

messieurs ayant aujourd'hui dépassé la cinquantaine. À côté de ces barons, Peele, né en 1979, fait figure de bambino. Récemment, le petit Robert Eggers s'est d'ailleurs fait reconduire manu militari à la frontière indie : son *Northman*, sorte de « *Schwarzy meets Tarkovski* », coûtait 90 millions et en a à peine rapporté le tiers au pays. Le jeune homme, comme la plupart des autres surdoués de sa génération, se contentera désormais d'usiner des petites pièces arty pour le compte de A24 et les présentera tous les deux ans au festival de Sundance. Hollywood, pas question d'y (re)mettre les pieds. Après avoir travaillé sur *Us* avec le chef op de Shyamalan, Mike Gioulakis, Jordan Peele s'est cette fois offert Hoyte Van Hoytema, collaborateur de Christopher Nolan, pour éclairer *Nope*. Une décision artistique qui tient autant de l'amulette que de la déclaration d'intention. Lui veut jouer dans cette cour-là, imposer ses visions tordues au grand public, croire en son destin de cinéaste américain. Il sait qu'il y est presque ; si les 275 millions tombent à nouveau, la douane lui mettra son coup de tampon. ♦

### NOPE

De Jordan Peele • Avec Daniel Kaluuya, Keke Palmer, Steven Yeun... • Durée NC • En salles



**SORTIE**  
**5 AOÛT**

# THE SANDMAN

Enfin la version définitive

Il aura fallu trois décennies (et la puissance de Netflix) pour donner vie au chef-d'œuvre de Neil Gaiman. ♦ PAR SYLVESTRE PICARD

**D**ans les comics, on parle de « *collected edition* » quand les différents numéros d'une série sont rassemblés en un seul volume, et de « *definitive edition* » quand le département marketing nous vend un gros volume collector censé être la version ultime de la BD. Dans le cas de *Sandman* (1989-1996), le chef-d'œuvre de Neil Gaiman qui raconte l'odyssée de Morpheus, seigneur des rêves et des cauchemars de l'humanité, il y a eu une version « *absolute* » (2006-2011), une monumentale version annotée en 2012, une version « 25 ans », une version 30<sup>e</sup> anniversaire... Bref, rien de définitif. La série Netflix sera-t-elle une « *definitive edition* » ? En tout cas, il a fallu plus de trente ans pour passer du papier à l'écran : le premier nu-

méro est paru en 1989, et la première tentative d'adaptation remonte à 1991. En 1996, Roger Avary (*Les Lois de l'attraction*) s'y colle avec les futurs auteurs de *Pirates des Caraïbes*, mais il se fait virer par le producteur (il écrira ensuite avec Gaiman *Beowulf* pour Zemeckis). 1998 : Gaiman jette à la poubelle un script paraît-il atroce d'un nommé William Farmer, et *Sandman* version cinéma disparaît... Jusqu'en 2010, où James Mangold propose à HBO d'adapter la BD en série télé avec l'aide de Gaiman, mais ça ne va pas bien loin. En 2013, arrive Joseph Gordon-Levitt qui fait de *Sandman* son rêve de cinéma. Mais après trois ans de développement, il jette à son tour l'éponge. Netflix récupère finalement le projet en 2019 pour en faire une série en dix épisodes à gros budget adaptant les deux premiers cycles du comics, qui en compte dix en tout, sans les spin-off. Pour la « *definitive edition* », on verra plus tard. ♦

## THE SANDMAN

**Créée par** Neil Gaiman, David S. Goyer & Allan Heinberg • **Avec** Tom Sturridge, Gwendoline Christie, Jenna Coleman... • **Sur** Netflix

**SORTIE**  
**24 AOÛT**

# BEAST

Le lion, bonne tête à clap ?

Un veuf (Idris Elba) et ses deux filles. Un voyage en Afrique du Sud. Et un félin qui veut les dévorer. Le résumé de *Beast*, nouveau film de survie de Baltasar Kormákur, est aussi simple qu'efficace. Rencontre express. ♦ PAR FRANÇOIS LÉGER

**PREMIÈRE :** Vous n'aviez pas de meilleure menace qu'un lion pour ce nouveau *survival* ?

**BALTASAR KORMÁKUR :** Vous plaisantez ! Je préfère être enfermé avec 60 requins qu'avec 60 félins ! Ils sont constamment dangereux et leur sauvagerie ne disparaît jamais. Pour rendre un lion vraiment terrifiant, il suffit d'être réaliste.

**Vous avez fait plusieurs films de survie où la nature était le vrai danger. Qu'est-ce que ça change d'utiliser un animal ?**

Tout. Il faut créer un « personnage » à partir de rien. En l'occurrence, le lion du film est intégralement numérique, ce qui représentait un sacré défi ! Par ailleurs, techniquement, j'ai privilégié des plans longs pour

garder le spectateur captif. Je voulais donner la sensation d'être bloqué avec le fauve.

**Est-ce qu'être islandais est un avantage pour réussir un *survival* aux États-Unis ?**

Ce qui est sûr, c'est que ça me donne un autre point de vue sur le genre. Les Américains me proposent sûrement des *survivals* parce que j'ai une culture différente, peut-être une approche plus directe qu'eux. Pour moi, la vie elle-même est un *survival*. ♦

## BEAST

• **De** Baltasar Kormákur • **Avec** Idris Elba, Sharlto Copley, Iyana Halley... • **Durée** NC  
• **En** salles



**SORTIE**  
**21 AOÛT**

# GAME OF THRONES: HOUSE OF THE DRAGON

Où est passé  
George R.R. Martin ?

*Game of Thrones* est de retour, mais sous la forme d'un prequel, pas d'une vraie suite, et ça questionne forcément le rapport du créateur à sa création. ♦ **PAR SYLVESTRE PICARD**

**E**st-ce qu'il bosse encore sur le Trône de fer ? OK, ce n'est pas une blague très originale, mais les fans de Westeros attendent de pouvoir lire *The Winds of Winter*, le sixième tome de la saga, depuis... Depuis la sortie du cinquième tome il y a onze ans ? Depuis la fin de la série télé *Game of Thrones* en mai 2019 ? Si vous attendiez la suite des livres et/ou de la série, eh bien, vous pouvez continuer à attendre : Martin, qui n'est pas resté inactif, s'est consacré ces dernières années à l'écriture du jeu vidéo *Elden Ring*, sorti en février 2022 et devenu un vrai phénomène vidéoludique. La nouveauté côté *Game of Thrones* s'intitule donc *House of the Dragon* et adapte une partie de *Feu et Sang*, le dernier bouquin en date de Martin, consacré à l'histoire de la maison Targaryen et de sa conquête des Sept Royaumes à l'aide de ses dragons, deux cents ans avant les événements de la série. Un prequel, donc, encore un, avec un casting d'Anglo-Saxons adorés (Paddy Considine, Rhys Ifans, Matt Smith, Olivia Cooke), que Martin a conçu avec l'aide de Ryan J. Condal (scénariste de *Hercule* et *Rampage*), Miguel



Sapochnik (la Bataille des Bâtards de la S6, c'est lui) à la réalisation. De quoi rassurer les fans ? Ceux-ci gardent un dernier rêve : voir le pilote de *Bloodmoon*, le premier spin-off de *Game of Thrones* commandé par HBO. La série cocréée par George R.R. Martin avec Naomi Watts dans le rôle principal devait raconter la fondation mythique des grandes maisons nobles, dix millénaires dans le passé de Westeros. Tourné début 2019, le pilote de *Bloodmoon* n'a pas convaincu HBO, qui a préféré jouer la sécurité, annuler la série et valider le projet *House of the Dragon* à l'automne 2019. Retour au présent : Martin fait la promo de *Dark Winds*, une nouvelle série télé dont il est producteur exécutif, adaptation des romans de Tony Hillerman, sur un flic dans une réserve indienne. Rien à voir avec Westeros, mais personne ne pourra dire que l'écrivain ne travaille pas. ♦

## GAME OF THRONES : HOUSE OF THE DRAGON

Créée par George R.R. Martin & Ryan J. Condal • Avec Paddy Considine, Matt Smith, Olivia Cooke... • Sur OCS



**SORTIE**  
**2 SEPTEMBRE**

# LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LES ANNEAUX DE POUVOIR

Que racontera la série  
adaptée de Tolkien ?

Cinq saisons pour un milliard de dollars : Amazon a mis le paquet pour faire une série du monde de Tolkien, et mettre au tapis les Sorcisseurs dépressifs et les Targaryens consanguins. ♦ **PAR SYLVESTRE PICARD**

**L**a fantasy peut-elle échapper à Tolkien ? L'an dernier, Amazon rentrait dans le grand jeu de la fantasy télé avec *La Roue du temps* : une fresque adaptée d'un interminable cycle de romans, tout de même très largement inspiré du *Seigneur des anneaux*. Un cosplay, en quelque sorte, puisque la firme toute-puissante gardait pour la rentrée 2022 la franchise authentique, le retour à la source : la série télé adaptée officiellement de J.R.R. Tolkien. Tirée des appendices du *Seigneur des anneaux* qui détaillent la vaste histoire passée de la Terre du Milieu, cette série est déjà bien cartographiée : cinq saisons de dix épisodes pour un budget total qui devrait dépasser le milliard de dollars. Soit la série télé la plus chère jamais conçue. « *Amazon savait depuis le départ quel était le gabarit de la série, qui raconte une énorme histoire avec un début, un milieu et une fin* », explique au magazine *Empire* J.D. Payne, l'un des deux showrunners de la série. « *Il y a des choses dans la première saison qui ne prendront sens qu'à la saison 5.* » Située quelques millénaires avant les événements du *Hobbit* et du *Seigneur des anneaux*, la série se déroule pendant le Second Âge de la Terre du Milieu et comprend des événements comme l'avènement et la chute de Númenor (l'Atlantide locale), la forge des anneaux, le passage de Sauron en être maléfique, avant de s'achever lors de la grande bataille des Elfes et des hommes contre Sauron... le tout avec de jeunes Elfes nommés Galadriel et Elrond, plus jeunes de quatre mille ans et quelques. Si *Les Anneaux*



*de pouvoir* est d'ores et déjà un événement par son ampleur, reste à savoir comment la série peut réussir à s'affranchir non seulement de l'ombre écrasante de la trilogie de Peter Jackson, mais aussi de l'esthétique et des traits dominants de la fantasy des années 2010-2020, quand *Game of Thrones* et sa brutalité cynique a tout écrasé sur son passage. La fantasy à l'écran peut-elle échapper à HBO ? ♦

## LE SEIGNEUR DES ANNEAUX : LES ANNEAUX DE POUVOIR

De John D. Payne & Patrick McKay • Avec Morfydd Clark, Markella Kavenagh, Robert Aramayo... • Sur Amazon Prime Video



EN

## DÉCROI

Cannes sur tous les fronts

Que les 2h30 de *Sans filtre*, la Palme d'or, les dix films primés et les trois millions de téléspectateurs sur France 2 pour la cérémonie de clôture ne vous trompent pas : Cannes 2022 fut un cru modeste, raisonné et raisonnable, presque humble. Et ça fait du bien.

◆ **PAR** GUILLAUME BONNET & GAËL GOLHEN

◆ **PHOTOS** PHILIPPE QUAISSÉ



# SSANCE





**Q**uand Brigitte Fossey puis Sophie Marceau ont monté les marches, le cœur de toute une génération a fait *Boum*. Brigitte, Sophie, Paolo Sorrentino, Diane Kruger, Wim Wenders... Comparé à la démonstration de force planétaire

du 70<sup>e</sup> anniversaire du Festival en 2017 (dans le monde d'avant les trois guerres : Netflix, Covid, Poutine), la provincialisation de Cannes dans ce que son Délégué général appelle souvent la « géopolitique du cinéma mondial » était visible à l'œil nu. D'un coup, Cannes était redevenu un joli raout du sud de la France, région Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Ainsi en va-t-il du plus grand festival du monde et de ses marches rouges transformées en montagnes russes. Un jour tout en haut, trop haut, à se brûler les ailes en faisant péter le mur de l'empreinte carbone par la patrouille de France parce que ça amuse Paramount et Tom Cruise. Le lendemain ramené à sa condition de géant fragile, avec Kering et Chanel comme machines d'assistance respiratoire de ses quelque vingt millions de budget annuel. C'était le 75<sup>e</sup>. Un film japonais dans un coin d'Un certain regard semblait avoir été placé là pour en plaisanter affectueusement. Intitulé *Plan 75*, il racontait un futur proche où, passé 75 ans, un programme d'euthanasie gouvernemental serait proposé aux « personnes âgées » pour faire place aux jeunes. Né en 1945, Pierre Lescure a pris ça pour lui et décidé de ne pas rempiler à la présidence. Le Festival roi, lui, est face à son miroir. Qui est la plus belle ? Les rides apparaissent, les épaules s'affaissent, le souffle se fait plus court. On se tient discrètement à la rampe en montant les escaliers.

### Vent de panique

On pouvait lire les signes avant-coureurs de ce changement de dimension dans le mois qui a précédé le début de la manifestation. Tous les présidents du jury envisagés ont déclaré forfait les uns (et les unes) après les autres (Penélope Cruz, rumeur Paul Thomas Anderson, probablement quelques autres), créant un petit vent de panique et un retard inédit pour cette annonce stratégique. Désigné au dernier moment, Vincent



Lindon aura donc été le président le plus modeste depuis une quarantaine d'années. Enfin, modeste, le mot est sans doute mal choisi, on parle ici de son niveau de rayonnement international, pas de la taille de ses chapeaux. Ami personnel du sélectionneur maximo, qui prend au moins un de ses films en compétition chaque année, il s'est chargé de rappeler lui-même son statut dans la cosmogonie filmique (« *C'est une chose de recevoir une Palme* – sous-entendu, comme moi l'an dernier – *mais ce n'est pas rien non plus de la décerner* »), histoire qu'on n'oublie surtout pas de quel métal (le titane) il est fait.

Si un Festival de Cannes est une expérience de vie, cette édition était celle du retour à la quasi-normale. Le Marché du film avait fait le plein, redonnant à la manifestation son côté Salon de l'auto du cinéma mondial. Et s'il s'agit d'un ensemble de films et d'expériences dans les salles, il était d'une tenue globale tout confort, sans poussées de fièvre extrêmes (malgré un vrai cluster Omicron) ni trous d'air trop raplapla. Il y avait des premières (la case des Français popus, *Novembre* de Cédric Jimenez, *Mascarade* de Nicolas Bedos), des dernières (le Délégué général Paolo Moretti réussissant sa meilleure Quinzaine – avec le formidable *Falcon Lake* de Charlotte Le Bon en surprise majeure – avant de tirer sa révérence, remercié par l'impitoyable Société des Réalisateurs de Films) et beaucoup de bienveillance et de douceur *feel-good*, comme si la compétition pour la « palme du cœur » était la seule qui comptait véritablement, désormais. Vainqueurs à l'applaudimètre : *Close* de Lukas Dhont (Grand Prix) et *Les Bonnes Étoiles* de Hirokazu Kore-eda (prix d'interprétation masculine au génial Song

Kang-ho), des films aux sujets durs (le deuil enfantin, l'abandon) mais aux regards doux, lumière rasante et crépuscule. Ce ne fut pas une année de coups de tonnerre mais de petites brises et coussins d'air qui disent quelque chose d'un cinéma d'auteur mondial ayant fait le choix par défaut de la modestie et de la finesse. Ce n'est pas uniquement le Festival qui se veut plus humble, après des années de faste mégalo et d'hubris cocaïnés, c'est le cinéma lui-même, conscient de devoir regarder son temps par en dessous, en se mettant sur la pointe des pieds, renonçant au surplomb de la « Grande Forme » majuscule d'un passé récent, quand Michael Haneke et les Roumains faisaient régner une forme de terreur auteuriste.

### Mise en abyme

Au final, presque tout le monde a gagné. La moitié de la compétition repart avec un prix. Les Dardenne ont reçu leur médaille réglementaire (un prix du 75<sup>e</sup> à ajouter à leur collection – il faudra qu'ils jouent dans un de leurs films, à l'occasion, pour essayer de la compléter avec un prix d'interprétation). James Gray et Arnaud Desplechin ont fait comme toujours au palmarès pschitt, rien du tout, pas la moindre récompense en cinq (James) et cent vingt-trois (Arnaud) participations à la compét. Mais quelle importance ? Hors palmarès, *Leila et ses frères* de Saeed Roustaei et le *Showing Up* de Kelly Reichardt racontaient chacun à sa façon la vanité des honneurs et les paradoxes des ambitions d'artistes. Un vieil homme traité comme un roi sur une estrade avant d'en être déboulonné sans ménagement ; une sculptrice semi-dépressive montant son expo envers et contre tout, sa voisine, sa famille, son manque de





Vincent Lindon

© FRANÇOIS G. DURAND/GETTY IMAGES

succès, et peut-être de talent. Lors de sa conférence de presse, Thierry Frémaux a qualifié le travail de la réalisatrice de l'Oregon de « *cinéma de la décroissance* ». Programmé en toute discrétion en fin de quinzaine, le film devenait à son corps défendant une mise en miroir – en abyme – assez vertigineuse du Festival lui-même, avec son histoire de vernissage dans un quartier bohème de Portland, composé d'œuvres mi-cuites, de petites jalousies et d'artistes aux ailes blessées, entourés de critiques et de proches venus piquer des chips et un peu de vin nature dans des gobelets en plastique. Il était tentant d'y voir le reflet ironique d'un monument rapetissé, dégonflé, descendu de son Olympe pour mieux

se recaler sur son petit nuage. Il était souriant, charmant, presque chaleureux ce Cannes 2022, modeste et convalescent, comme une vieille dame en rocking-chair, qui vous sourit quand vous lui amenez un verre d'eau.

### Parabole méta

Pourtant, ce sont bien les remontées acides, les aigreurs gastriques et le jeu de massacre d'une grande bouffe à la petite semaine (ceci dit sans aucune méchanceté pour la première sélection d'Ava Cahen, qui a au moins accouché du très beau *Aftersun* de Charlotte Wells) qui ont gagné. *Sans filtre* de Ruben Östlund était l'un des seuls films qui assumait un côté rentre-dedans, sale gosse vulgos et empêcheur de tourner en rond, ravi de montrer des super-riches en train de se dégueuler dessus devant un public en nœuds pap, Louboutin et colliers de perles. Dans un festival affaibli, portant sa fragilité et ses bonnes intentions en bandoulière et appelant au soutien indulgent des participants dans un contexte d'industrie dangereusement plateformisée/uniformisée, il n'est pas indifférent que la Palme revienne au petit con décomplexé, provocateur et ouvertement mégalo, observant le monde comme une vaste blague, une comédie terminale. Débutée par une parabole méta du cinéma en train de se faire (*Coupez !* de Michel Hazanavicius), la quinzaine s'est ainsi terminée par le triomphe d'une parabole méta du cinéma en train de se regarder, dans le toujours « plus grand festival » d'un monde (et d'un microcosme) qui rétrécissent à grande vitesse. Reste à savoir jusqu'où. ♦





Des dizaines de portraits en douze jours... Pour *Première*, le photographe Philippe Quaisse a arpenté la Croisette dans tous les sens à la rencontre des stars et des réalisateurs du 75<sup>e</sup> Festival de Cannes. ♦ **PHOTOS** PHILIPPE QUASSE



George Miller



James Gray







Roschdy Zem et  
Anouk Grinberg



Valeria Bruni Tedeschi



Séance photo  
avec Omar Sy



Louis Garrel





Bérénice Bejo





Laurent Lafitte,  
Céline Devaux  
et Blanche Gardin



Pierfrancesco Favino



Jasmine Trinca et  
Alba Rohrwacher





Charlotte Le Bon



Benoît Magimel



Cédric Jimenez et  
ses comédiens de *Novembre*



Joel Edgerton





Léa Seydoux





Ruben Östlund



Joe Alwyn, Claire Denis  
et Margaret Qualley



Lukas Dhont





Zar Amir Ebrahimi

Charlotte Vandermeersch  
et Felix Van Groeningen

# PALMARÈS 2022

## COMPÉTITION

**Palme d'or :** *Sans filtre*  
de Ruben Östlund

**Grand Prix (ex aequo) :**  
*Close* de Lukas Dhont  
*Stars at Noon* de Claire Denis

**Prix de la mise en scène :**  
Park Chan-wook  
(*Decision to Leave*)

**Prix d'interprétation féminine :**  
Zar Amir Ebrahimi  
(*Les Nuits de Mashhad*)

**Prix d'interprétation masculine :**  
Song Kang-ho  
(*Les Bonnes Étoiles*)

**Prix du scénario :**  
Tarik Saleh (*Walad Min Al Janna*)

**Prix du jury (ex aequo) :**

*Les Huit Montagnes*  
de Felix Van Groeningen  
& Charlotte Vandermeersch

*Eo* de Jerzy Skolimowski  
**Prix du 75<sup>e</sup> :** *Tori et Lokita*  
de Jean-Pierre & Luc Dardenne

## UN CERTAIN REGARD

**Prix Un certain regard :** *Les Pires*  
de Lise Akoka & Romane Gueret

**Prix du jury :** *Joyland* de Saim Sadiq

**Prix de la mise en scène :** Alexandru Belc  
(*Metronom*)

**Prix de la meilleure performance  
(ex aequo) :** Vicky Krieps dans *Corsage* et  
Adam Bessa dans *Harka*

**Prix du meilleur scénario :**

*Mediterranean fever* de Maha Haj

**Coup de cœur du jury :** *Rodéo* de Lola Quivoron

## QUINZAINE DES RÉALISATEURS

**Prix SACD :** *La Montagne* de Thomas Salvador

**Prix Label Europa Cinémas :**

*Un beau matin* de Mia Hansen-Løve

**Carrosse d'or :** Kelly Reichardt

## SEMAINE DE LA CRITIQUE

**Grand Prix et Prix SACD :** *La Jauria* d'Andrés  
Ramírez Pulido

**Prix French Touch du jury :** *Aftersun*  
de Charlotte Wells

**Prix Fondation Louis Roederer de la révélation :**  
Zelda Samson (*Dalva*)







# MERLANT

## L'ENCHANTEUSE

Alors que sort son premier film en tant que réalisatrice, *Mi iubita, mon amour*, rencontre avec celle que le cinéma français s'arrache et qui a su parfaitement négocier l'après-*Portrait de la jeune fille en feu*. ♦ **PAR** THIERRY CHEZE ♦ **PHOTO** PHILIPPE QUAISSE

Un an. Cela fait déjà un an que Noémie Merlant a présenté à Cannes son premier long métrage comme réalisatrice, *Mi iubita, mon amour*, un film tout en spontanéité, inspiré de ses histoires d'amour et d'amitié, dans lequel elle filme... ses amours et ses amis. Un an après, son œil s'éclaire toujours lorsqu'elle évoque cette première expérience. « On parle souvent de l'importance du collectif au cinéma. Cela reste souvent très théorique. Mais ici, le collectif est au cœur du projet. J'en suis la réalisatrice, certes, mais régulièrement, Gimi, mon scénariste, ou mes amies et partenaires prenaient le relais quand je butais sur quelque chose. Dans une continuité parfaite puisque nous savions que nous faisions le même film. » Celui de leurs propres vies, forcément un peu romancées certes, mais qui prouve une fois encore que c'est souvent en partant de l'intime qu'on touche à l'universel. *Mi iubita, mon amour* a le charme des premières fois maladroites et sa réalisatrice en revendique les imperfections. « Elles me sautent aux yeux quand je revois le film mais elles sont inhérentes à sa fabrication, avec une économie réduite au minimum. Elles sont pour moi les défauts indissociables de ses qualités. » Cette envie de réaliser un long était présente chez Noémie Merlant depuis longtemps, bien avant les deux premiers courts qu'elle a signés. « Mais j'ai voulu faire les choses

étape par étape. Ne pas m'éparpiller. D'abord me concentrer sur mon parcours de comédienne avant de me lancer. » Il lui fallait aussi prendre confiance en elle. « Ce n'est que lorsque Jacques Audiard m'a proposé *Les Olympiades que je me suis dit que Portrait de la jeune fille en feu n'était pas simplement le fruit du hasard* », confie-t-elle.

### Exploser les carcans

*Portrait de la jeune fille en feu*, le film qui a tout fait basculer dans un parcours entamé neuf ans plus tôt avec *L'Orpheline avec en plus un bras en moins*, une œuvre aussi barrée que son titre. « Une première expérience, qui plus est dans un premier rôle... Je n'ai pas vraiment réalisé sur le moment ce qui m'arrivait, mais j'ai tout de suite pris un plaisir énorme. » L'actrice se souvient aussi bien de ceux qui lui assuraient que ce métier n'était pas fait pour elle que ceux qui ont joué un rôle décisif en trouvant les mots et les gestes pour l'accompagner au fil du temps et des films : Melvil Poupaud, Ariane Ascaride, Emmanuelle Bercot et bien évidemment Marie-Castille Mention-Schaar, qui l'a dirigée à trois reprises, et Céline Sciamma qui lui a offert un nouveau statut et le lot de propositions

qui va avec. « Choisir est une galère, car je suis spontanément très enthousiaste sur ce que je lis. Et j'ai du mal à dire non. Donc, sur le moment, ça m'a fait un peu paniquer. Et puis le Covid est arrivé, et là, forcément, tu relativises... » Depuis *Portrait de la jeune fille en feu*, on peut parler de « strike » puisqu'elle a croisé des auteurs installés, chacun sur son territoire. Jacques Audiard donc, André Téchiné (dont elle vient de terminer *Les Pieds sur terre*) ou encore le duo Nakache-Toledano avec qui elle tourne *Une année difficile*. Mais elle n'a pour autant jamais cessé d'arpenter des territoires moins balisés, plus risqués, ceux qui font sa singularité d'actrice. Elle incarne une femme tombant amoureuse d'un manège dans *Jumbo* et un transsexuel dans *A Good Man*, elle se confronte à des projets en anglais (*TÁR* face à Cate Blanchett) ou aborde pour la première fois la comédie dans *L'Innocent* de Louis Garrel présenté cette année sur la Croisette. En attendant son deuxième long sur lequel elle travaille. « Il parlera encore de ce que je vis. De ce dont je suis le plus fière ces dernières années : avoir explosé les carcans dans lesquels je m'étais enfermée. Dans ma manière de vivre mes histoires d'amour – le couple n'est pas fait pour moi – comme mes histoires d'amitié où je ne fais qu'une avec celles qui me sont proches. Ce film parlera de ce gynécée, de cette sororité, en passant aussi bien par la comédie que par le fantastique. » Discrète dans la vie, c'est par ses films que Noémie Merlant se raconte en toute intimité. ♦

### FILMO EXPRESS

2016

*Le ciel attendra* de Marie-Castille Mention-Schaar

2019

*Portrait de la jeune fille en feu* de Céline Sciamma

2022

*Mi iubita, mon amour* de Noémie Merlant



# LA STATURE DU

## Tous les chemins mènent à Jérôme

Avec *Irréductible*, Jérôme Commandeur se donne le rôle d'un fonctionnaire qui refuse de démissionner et est muté dans les pires endroits du monde. Une première réalisation sur mesure pour l'humoriste qui vise la « *grande comédie populaire* » mais ne perd rien de son acidité naturelle. ♦ PAR FRANÇOIS LÉGER

**PREMIÈRE : Il y a quelque chose de l'ordre du grand écart dans votre humour, à la fois très grand public et très second degré.**

**JÉRÔME COMMANDEUR :** C'est très vrai. J'ai des camarades qui sont des comiques pour les comiques, qui font des vanes pour plaire au milieu. Moi, c'est tout l'inverse : mon obsession absolue, c'est de travailler pour le grand public. Mais il y a aussi cette partie de moi qui veut aller chercher le truc qui « gratte » un peu... C'est le coup du VRP qui met le pied dans la porte : tu dis « *bonjour madame* », tu fais la discussion poliment et tu finis par rentrer dans la maison et te faire payer un café. (Rires.) C'est toute la complexité et l'enjeu de ce que je fais. Mais ce sont aussi des petites bagarres, parfois. Il faut tenir bon. Par exemple, dans mon film quand, à trois minutes du début, mon personnage regarde sa belle-mère et lui dit : « *Votre ratatouille de jeudi dernier coule encore dans ma gorge* », c'est pas forcément évident à faire passer. Là-dedans, j'entends un peu l'humour des Nuls.

**Certains vous voient comme un croisement entre Dany Boon et Jonathan Lambert...**

(Rires.) C'est marrant ! Tu ne te lèves pas le matin en te disant « *je suis ça ou ça* » mais c'est vrai que je suis dans un entre-deux... C'est un dosage subtil. Et ce n'est pas parce qu'on veut parler au plus grand nombre qu'il faut s'aplatir face au public. Je vois de ces trucs sur les réseaux sociaux... Des gens connus qui postent des messages genre (Il prend une voix sirupeuse.) : « *Et gnagna je vous aime, et gnagnagna dites-moi comment vous allez ce matin.* » Un truc de cinglés ! T'es une serpillière, quoi ! « *Dites-moi comment vous allez ce matin* », ça va pas bien... T'as 500 personnes qui vont répondre : « *Oh moi ça va, merci !* », « *Moi moyen, un peu le cafard...* » On est où, là ? Donc il ne faut ni s'affadir, ni se « nichiser » ni se « boboïser ».

**C'est dur à tenir ?**

C'est une ligne passionnante, et c'est tout le cœur de mon propos. J'ai passé huit ans

à Europe 1 et j'allais parfois sur des trucs pointus, qui ne faisaient rire que moi. Il faut le faire quand même mais, sur le long terme, il faut être conscient que l'on tisse un fil, que l'on construit une image.

**Ce rapport à votre image est important pour vous ?**

Oui, mais sans que ce soit un calcul. Et puis si *Irréductible* est destiné à être une grande comédie populaire – comme je l'espère –, je sais qu'il ne faut pas que je me perde là-dedans non plus.

**C'est peut-être aussi pour cette raison que vous aimez autant naviguer entre différents univers. Europe 1, Burger Quiz, les César, Le Flambeau avec Jonathan Cohen...**

J'adore ça et ça me plairait même de le faire de manière un peu plus « mastoc », avec un show pour la télé ou une plateforme. Un mélange de parodies, de chansons, de plateau... Pas de promo, pas de talk show, c'est pas du tout mon métier. Mais ●●●



# COMMANDEUR

A black and white portrait of a man with a full beard and a dark beanie. He is looking upwards and slightly to the left. The background is dark and out of focus.



# LES MÉCHANTS DE LA TÉLÉ



## La série *Le Flambeau*

Impeccable en Denis Brogniart dédaigneux, Commandeur trouve naturellement sa place chez Jonathan Cohen dans cette parodie de Koh-Lanta à retrouver sur Canal+ : « *Je joue celui qui sent la lessive alors que les autres ne se sont pas lavés depuis trois semaines. (Rires.) Je me suis imprégné de ce phrasé très télé : "Gilles, vous êtes allé jusqu'au bout de votre aventure." Ce truc un peu tête à claques, vous voyez ?* » On voit très bien, oui.

## Le tapis rouge des Oscars

Décalqué par le jetlag et la présentation des César la veille, Commandeur part en vrille sur le tapis rouge des Oscars 2017 et malmène notre confrère de Canal+, Didier Allouch : « *Mais j'en ai rien à foutre, moi, de cette anecdote ! Elle est complètement con, votre anecdote ! Mais lâchez-moi ! Je ne veux pas que vous me parliez !* » Une vidéo à toujours avoir de côté en cas de déprime du dimanche soir.



## L'hommage à Betty Marmont aux César

En 2019, Jérôme Commandeur, au moment de remettre le César du meilleur montage, invente l'actrice Betty Marmont, qui viendrait de nous quitter : « *À 102 ans, tu es partie trop tôt (...). Ton pic de carrière a lieu entre 1940 et 1944, où tu tournes 150 films grâce à ta parfaite maîtrise de l'allemand, langue que tu avais choisie en LV1 (...). Alors oui, de 1945 à 2019, ta carrière a connu un léger creux...* » Vivement le biopic de Betty.



## Le faux biopic de Carlos aux César

« *Mon Carlos, t'es le numéro 1 des ventes. — Eh non Bernard, je suis le numéro 1 des VENTRES, ha ha ha !* » Maître de cérémonie des César en 2017, il tourne une fausse bande-annonce à crever de rire, le biopic imaginaire du chanteur Carlos, qui veut se réinventer : « *Moi je veux faire des trucs sensibles. Moi je veux être Léo Ferré.* » Concept si génial qu'on verrait volontiers le film en vrai.



Jérôme Commandeur avec Christian Clavier dans *Irréductible*

... j'aimerais bien monter d'un cran dans cette idée-là, avoir ma maison à moi, mon petit endroit.

**Dans votre dernier spectacle, vous racontez avoir tourné dans des « merdes » au cinéma.**

Je ne dirai pas lesquelles ! (Rires.)

**C'était compliqué à vivre, ces seconds rôles dans des films aux qualités variables ?**

Non, parce que je voyais ça de manière très saine. Je trouve ça très noble que, quand ton agent t'appelle et te dit qu'il y a du boulot, tu y ailles. Dans mon esprit, j'étais comme un vieil acteur de boulevard : tu as joué la pièce 150 fois, ton personnage est le quatrième couteau, mais c'est pas grave, tu fais ton métier, c'est déjà beau. Ce n'est qu'après, parce que des copains me l'ont fait comprendre et que j'y ai moi-même réfléchi, que j'ai réalisé qu'à partir du moment où tu commences à avoir un nom, tu ne peux plus faire ce genre de choses. On en revient à la question de l'image : ce que tu donnes à voir de toi est un peu éparpillé. Aujourd'hui, je suis beaucoup plus parcimonieux. Il faut que les raisons qui me poussent vers le cinéma soient toujours intéressantes.

**Vous avez coréalisé votre premier film, *Ma famille t'adore déjà !*, et *Irréductible* est un remake. C'est une façon de se protéger, de se mettre un tout petit peu en retrait de la ligne de feu ?**

Exactement. En fait, un jour on m'a proposé de remaker *Quo vado ?*, un énorme succès italien, pas loin de dix millions d'entrées. L'acteur principal et le scénariste, c'est Checco Zalone, le Dany Boon italien. Un génie de la comédie populaire, une star





Avec Lætitia Dosch



Avec Estéban



Gérard Darmon

## ■ ■ CE N'EST PAS PARCE QU'ON VEUT PARLER AU PLUS GRAND NOMBRE QU'IL FAUT S'APLATIR FACE AU PUBLIC. ■ ■

absolue là-bas. Je ne savais pas trop si je devais accepter mais un pote à moi regarde le film et m'appelle juste après : « *Le mec est une brute de scénario.* » Du coup, je me précipite sur *Quo Vado ?* et j'ai la même vision. Il fallait bien sûr franciser les références culturelles mais côté script, waouh ! La claque. Donc oui, j'avais besoin de m'appuyer sur un truc fort pour me rassurer. On verra, peut-être qu'au prochain film je serai mûr pour une création.

**Il y a aussi une vraie envie de mise en scène dans le film, ça change de pas mal de comédies françaises.**

Et vous savez à quoi cela se joue en grande partie ? Aux paysages. Ça aussi, ça m'a beaucoup plu quand j'ai vu le film italien. Tu filmes l'Équateur ou le Groenland et, d'un coup, ça a de la gueule. C'était important, il

fallait que ça se voit. Il y a un côté Philippe de Broca ou Francis Veber avec *Le Jaguar* ou *La Chèvre* : cette envie d'une grande comédie familiale où l'on voyagerait. De toute façon, je préfère les grandes comédies du passé à celles d'aujourd'hui.

**Pourquoi ?**

C'est peut-être un peu nostalgique, mais *Le Goût des autres*, *Les Visiteurs* ou tout ce qu'a fait Veber dans les années 80, il me semble que ça parlait à tout le monde. Quand je regarde les affiches et les bandes-annonces aujourd'hui, j'ai l'impression qu'on vise une catégorie de spectateurs plutôt que la communion. Et puis c'est rare d'avoir la possibilité de tenter des choses. Il n'y a pas tant de mecs comme Fabrice Éboué, par exemple. Je discute avec beaucoup de distributeurs et de producteurs de

manière informelle. Quand tu leur parles d'une idée de film, les mecs se marrent et, trente secondes après, le couperet tombe : « *Enfin bon, quand même, c'est peut-être un peu tendu...* » Les idées s'autodétruisent comme ça.

**Ça vous coupe l'envie d'écrire pour le cinéma ?**

Non, parce que j'en suis dingue. Mon spectacle, je l'ai écrit à la virgule près. Des fois, je me réveille au milieu de la nuit parce que j'ai une idée. J'écris une heure et, là, je suis le roi du monde. J'entends les rires. Ou pas, d'ailleurs. (*Rires.*) Des fois tu te goures. Il y a des moments dans *Irréductible* où je me disais : « *C'est hilarant.* » Et puis dans la salle, zéro rire. Rien. À l'inverse, quand je dis « *je vous ai ramené un petit souvenir des Pyrénées* » et que je pose la boîte de Pyrénéens sur la table, les gens sont par terre. Moi, je croyais que c'était un gag insignifiant. C'est mystérieux, la comédie. Ça apprend l'humilité. ♦

**IRRÉDUCTIBLE**

De Jérôme Commandeur • Avec Jérôme Commandeur, Lætitia Dosch, Pascale Arbillot... • Durée 1h25 • Critique page 70







# LES DIEUX DE LA CITE

Premières infos sur *Athena*

Dans son nouveau film coécrit avec Ladj Ly, Romain Gavras met en scène vingt-quatre heures de la vie d'une cité au bord de l'explosion. Il en dévoile ici les premières images. ♦ PAR GAËL GOLHEN

« F

ille de Zeus et de Métis, déesse de la raison, de la stratégie militaire et de la sagesse. » Voilà ce que l'on trouve quand on ouvre n'importe quel dictionnaire à l'entrée « Athéna ». C'est désormais aussi le titre du prochain film de Romain Gavras. OK, mais quel rapport entre le cinéaste du collectif Kourtrajmé et la déesse aux yeux pers ? On avait quitté Gavras avec *Le monde est à toi*, une comédie polar à la trame azimutée (un dealer tente un dernier gros coup avec une bande de pieds nickelés) qui offrait une galerie de portraits aussi impayables qu'improbables. Le réalisateur y passait son époque au rayon X avec une jubilation contagieuse (terrorisme et prêt-à-porter, burkini et Illuminati, PNL et variété 80s : tout y était). Dans ce contexte, *Athena* ressemble à un virage à 90°. Quand le film commence, une cité est en ébullition après la mort d'un gamin tué sous les balles des forces de l'ordre. Ses deux frangins ne savent pas comment réagir. La police est sur les dents, le quartier au bord du chaos et tout le monde s'organise en attendant le face-à-face inéluctable... Ce résumé pourrait placer *Athena* entre *Assaut* et *Les Misérables* (ce n'est pas un hasard : il est coécrit par Ladj Ly), quelque part entre le film de guérilla urbaine et le pur film de banlieue. Mais c'est, en réalité, un peu plus que ça. En exclusivité pour *Première*, Romain Gavras nous fait pénétrer dans son nouvel Olympe.





Romain Gavras

## UNE TRAGÉDIE MODERNE

« *Athena* est né de mon envie de faire une tragédie au sens grec du terme. Je voulais partir d'une situation d'embrasement, pour la décliner sur plusieurs niveaux. Le film raconte ainsi un embrasement intime – une fratrie qui implose suite à la mort du plus jeune frère –, mais cet embrasement fait aussi exploser un quartier, qui va conduire la France au bord de la rupture. J'avais envie de raconter cette étincelle et d'assumer la tragédie, à l'ancienne. Dans sa forme d'abord : unité de temps, unité de lieu, unité d'action. Et dans sa puissance symbolique aussi : la tragédie permet de sublimer le réel, donc de se placer un cran au-dessus de ce qu'on raconte. Dès le début, il était hors de question de rester dans le fait divers ou le documentaire ; je voulais au contraire basculer dans l'universel. Très concrètement aussi, le genre m'obligeait à avoir un cadre contraignant. Quand on écrit, c'est facile de partir dans tous les sens – j'en sais quelque chose, je l'ai fait dans certains de mes films précédents. Au contraire, ce cadre permettait d'explorer de manière plus intense des choses très précises. Et puis la tragédie ouvre sur d'autres cultures, d'autres époques. Il y a des échos de Shakespeare, des références à des trucs médiévaux... Cette atemporalité me donnait la possibilité de raconter le conflit intérieur de ces frères tout en évoquant des guerres plus récentes. »

## UN FILM EN APNÉE

« L'idée de la forme est venue très vite. Je voulais qu'on épouse le point de vue de mes personnages. Mon but était de ne jamais lâcher le spectateur. Je voulais l'entraîner en apnée. Les protagonistes n'ont pas le temps de réfléchir. Le spectateur non plus ! *Athena* se déroule quasiment en temps réel. Ça commence au lever du soleil et ça finit au petit matin suivant. D'où l'idée du film constitué de plans-séquences, qui renforcent la sensation d'unité de temps et d'action. À chaque fois qu'on épouse le point de vue d'un personnage, on passe à un autre plan-séquence. Pour autant, pas question d'être dans la frime. Il y a peu de postproduction, et comme on a tourné en Imax, avec une caméra lourde, on ne pouvait pas se permettre n'importe quoi. Les plans sont assez classiques dans l'utilisation des cadres et la





Dali Benssalah

manière de tourner. Bon, on s'est quand même octroyé un ou deux plans techniques un peu balèzes. Le plan du début est un bon exemple [un plan-séquence où la caméra accompagne la fuite d'un fourgon, passe à l'intérieur du véhicule, ressort et rentre à nouveau]. Mais là, j'en avais besoin ! Ce plan-là avait une fonction particulière. Quand j'ai commencé à réfléchir à *Athena*, je me suis posé la question de savoir comment faire un film pour Netflix. On sait comment ça se passe. Si je ne suis pas accroché tout de suite, je vais aller me faire un café, passer un coup de fil et c'est mort. D'entrée de jeu, il fallait donc accrocher le spectateur avec un artifice qui tabasse. C'était ça, ce premier plan. »

## UN TERRAIN DE JEU POUR LES ACTEURS



La forme a dicté la manière dont on a travaillé sur le film. Pour donner aux acteurs la liberté de créer, on a répété pendant cinq semaines avec une caméra sur les lieux du tournage. On a fait une version du film presque comme dans *Dogville*, dans des cartons, avec des marquages au sol. Paradoxalement, ces répétitions ne devaient pas nous enfermer dans une mise en scène trop contraignante. J'ai souhaité fuir tout dogmatisme en termes de mise en scène. Quand on était avec nos personnages, on pouvait être en champ-contrechamp pour laisser les comédiens vivre, leur permettre de respirer ou d'exploser à certains moments. C'est là où tu as intérêt à avoir de très bons comédiens. Et Sami [Slimane] et Dali [Benssalah] sont des acteurs exceptionnels. Ma grande peur quand on a commencé les répétitions, c'était un plan-séquence de sept minutes où Dali commençait sur une note très intense avant d'être traversé par plein d'émotions. C'était le plan qui me paraissait le plus complexe. Et quand j'ai vu, aux répétitions, qu'il allait y arriver, j'ai su que tout se passerait bien ! (*Rires.*) C'est un super héros. Il avait un personnage important, parce que c'est autour de lui que ça se délite. Le quartier, la nation... tout. Pour le guider, je lui ai parlé de la tragédie grecque, de *Soy Cuba* (grosse matrice pour *Athena*), d'*Apocalypse Now* et de *Dogville*. Ça n'a rien à voir, mais le minimalisme des comédiens du film de Lars von Trier m'intéressait. » ♦

### ATHENA

De Romain Gavras • Avec Dali Benssalah, Sami Slimane, Anthony Bajon... • Disponible sur Netflix au deuxième semestre 2022



# PREMIERE



**-42%**

\*Prix de vente au numéro : 4,90 € pour les numéros réguliers et 5,90 € pour les hors-séries. Offre valable 1 mois dans la limite des stocks disponibles, exclusivement réservée à la France métropolitaine. Conformément à la loi, vous disposez de droit d'accès, de rectification, d'effacement, de portabilité et d'opposition aux données vous concernant. Vous pouvez les exercer auprès de Première Média, responsable de traitement. Par notre intermédiaire, ces données peuvent être communiquées à nos partenaires afin de vous faire parvenir des sollicitations de leur part, sauf si vous cocher cette case [ ]. Vous pouvez également vous abonner sur [boutique.premiere.fr](http://boutique.premiere.fr) ou en contactant le Service Abonnements au 01 55 56 71 37





68

EN SALLES

# TROIS MILLE ANS À T'ATTENDRE

ET AUSSI 70 Irréductible ; En roue libre ; Goodnight Soldier 71 Costa Brava, Lebanon ; Mastemah ; Salam 72 Decision to leave 74 Cahiers noirs – Viviane et Ronit ; La Traversée ; After Yang 75 Peter von Kant ; Ennio ; L'Esprit sacré ; To Kill the Beast 76 La Nuit du 12 77 Les Nuits de Mashhad ; Rifkin's Festival 78 As Bestas 79 La Petite Bande ; Sundown ; Becoming Father 80 Marcel ! ; Mi lubita, mon amour ; L'Année du requin 81 En décalage ; Vesper Chronicles ; Leila et ses frères 82 Les films de juillet & août



84

STREAMING / VOD / DVD

## LE HAUT DU PANIER

ET AUSSI 84 Un hiver à New York 85 The Great Buster : Une célébration ; Post mortem ; Cha Cha Real Smooth ; Shark Bay

86

SÉRIES

## THIS IS US – SAISON 6

ET AUSSI 87 The Girl from Plainville ; Loot 88 Queer as Folk ; L'Amie prodigieuse – Saison 3 89 Michael Connelly ; L'interview de Danny Boyle



90

CLASSICS

## LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE

92 Event Horizons 93 Les Incorruptibles 94 Les notules



Sélection

CHEF-D'ŒUVRE ★★★★★ SUPER BIEN ★★★★★ BIEN ★★★★★ ASSEZ BIEN ★ PAS BIEN ★ PAS BIEN DU TOUT



24 AOÛT | ★★★★★

# TROIS MILLE ANS À T'ATTENDRE

Entre deux opus de la saga *Mad Max*, George Miller se pose dans une chambre d'hôtel d'Istanbul pour réfléchir à son art et à notre inextinguible soif d'histoires, dans un conte ludique, joyeux et totalement envoûtant.

Qui d'autre que George Miller pouvait réaliser un film centré sur un personnage d'experte en narratologie ? L'homme, après tout, a initié toute une génération de spectateurs (celle qui a grandi devant *Mad Max*) aux théories du mythologue Joseph Campbell sur le « voyage du héros ». Avec son look de professeur d'université malicieux, ses nœuds pap désuets et ses lunettes fantaisie, on imagine très bien Miller lui-même donner des conférences aux quatre coins du monde à propos des mythes, des sortilèges que provoquent les grands récits collectifs, de notre soif jamais étanchée d'histoires et de fiction. C'est en tout cas l'activité à laquelle s'adonne l'héroïne de *Trois Mille ans à t'attendre*, Alithea Binnie (Tilda Swinton), intellectuelle anglaise invitée à un colloque à Istanbul, où elle analyse le conflit entre les récits mythologiques et les récits scientifiques. Estimant très doctement que les seconds ont définitivement supplanté les premiers, elle va être ébranlée dans ses certitudes par une succession de phénomènes magiques et d'apparitions surnaturelles. Après l'achat d'une babiole lors d'une visite touristique du Grand Bazar, elle réveille en effet un djinn (Idris Elba), endormi depuis de longues années. Celui-ci, comme il se doit, propose à Alithea d'exaucer trois de ses vœux. Mais elle refuse, dans un premier temps, car elle sait que, dans les contes, les histoires de vœux finissent mal en général. Le djinn en

GEORGE MILLER  
S'AMUSE À FAIRE  
TENIR TOUT  
LE MONDE,  
TOUTE L'HISTOIRE  
DU MONDE,  
ENTRE LES  
QUATRE MURS  
D'UNE CHAMBRE  
D'HÔTEL EXIGÜE.

profite alors pour lui raconter son fabuleux parcours au fil des siècles, depuis la cour de la reine de Saba jusqu'au palais ottoman de Soliman le Magnifique.

**STORYTELLER.** George Miller, qui a fracassé le cinéma contemporain en 2015 avec *Mad Max : Fury Road* et est depuis retourné dans le Wasteland pour le prequel *Furiosa* (actuellement en tournage), marque ici un temps d'arrêt, fait le contraire de ce qu'on attend de lui (sachant qu'il a passé sa carrière à élever cet amour du contre-pied au rang des Beaux-Arts) et s'interroge sur la façon dont les histoires qu'on (se) raconte structurent notre rapport au monde, sur la fiction comme puissance de réenchantement, ainsi que sur son propre art de *storyteller*. Si ses personnages ont d'ordinaire l'habitude de s'élancer dans le monde pour l'affronter, le questionner ou le conquérir (de Max Rockatansky au pingouin de *Happy Feet*), Miller travaille ici un mouvement inverse, s'amusant à

faire tenir tout le monde, toute l'histoire du monde, entre les quatre murs de la chambre d'hôtel exiguë où a lieu la conversation érudite entre la prof et le génie.

**LOVE STORY.** Mais ce dispositif théâtral est constamment brisé par des flash-back au parfum des *Mille et Une Nuits* : le film voyage dans un univers féérique, au kitsch joyeux, évoquant l'orientalisme naïf des productions hollywoodiennes de l'âge d'or. Le trip (car c'en est un) a beau être imaginé par un vieux sage aux préoccupations intellectuelles de haute volée, il est surtout guidé par un esprit aventureux, espiègle, ludique, sensuel et charnel. Les histoires racontées par le djinn sont serties de visions fantastiques, enivrantes, barrées, parfois hallucinantes (le passage des siècles raconté en quelques minutes à peine, en suivant simplement le destin d'un flacon jeté au fond des mers), portées par un montage extraordinairement fluide, qui fait écho à l'agilité intellectuelle des personnages, dont la joute verbale vire, en cours de route, au flirt amoureux. Conte philosophique se métamorphosant en love story magique, *Trois Mille ans à t'attendre* est un grand film-somme en même temps qu'un petit film-essai, cherchant à contenir les obsessions de son auteur dans une forme à la fois ramassée et libérée, contenue et délirante, modeste et grandiose. Un film en chambre pour synthétiser tout l'art de George Miller, comme on enferme un génie dans une bouteille. ♦

FRÉDÉRIC FOUBERT



GEORGE MILLER  
FILMO EXPRESS

*Mad Max* (1979)

*Lorenzo* (1992)

*Happy Feet* (2006)

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Le Voleur de Bagdad* (1940), *L'Aventure de Madame Muir* (1947), *Les Aventures du baron de Münchhausen* (1988)

**Three Thousand Years of Longing** • Pays Australie, États-Unis • De George Miller • Avec Tilda Swinton, Idris Elba, Aamito Lagum... • Durée 1h48





Tilda Swinton et Idris Elba

## LA PAROLE À... GEORGE MILLER

**Le cinéaste de *Fury Road* signe une fable fantastique sur la puissance de l'imaginaire et la force structurante des légendes. Entretien express sur un film au long cours.**

***Trois Mille ans à t'attendre* est tiré d'un court roman de A.S. Byatt. À quel moment avez-vous pensé à l'adapter ?**  
J'ai découvert le roman de Byatt à la fin des années 90. Mais je ne suis pas tombé sur le livre directement : j'avais lu un article d'elle dans le *New York Times* où elle racontait l'évolution du conte des *Mille et Une Nuits*. C'était très beau, très intelligent, très touchant. Je me souviens encore du titre de cet essai : *Narrate or Die* (« Raconte ou meurs »).

**Ça pourrait être le titre d'un de vos films, voire de votre autobiographie. Les mythes, la narration, les légendes sont depuis toujours au cœur de votre travail...**

Ce n'est pas faux. (*Rires.*) L'homme a besoin d'histoires parce que c'est la seule façon pour lui de donner un sens au chaos du monde et de rendre son univers plus cohérent. C'est valable sur le plan le plus intime (nos amis, notre famille, notre club de foot local) comme le plus universel ou théorique – la physique,

l'État : on a besoin du narratif pour tout ordonner. Même la vérité doit être transformée en histoires – c'est ce que dit le personnage d'Alithea au début du prologue : « *Mon histoire est vraie, mais vous serez plus susceptible de la croire si je vous la dis sous forme de conte.* »

**Au-delà du sujet, la beauté du film réside aussi dans sa forme : un voyage à travers l'espace et le temps, mais enfermé dans une chambre d'hôtel...**

C'est le concept du livre, que je trouvais très beau. À travers une forme très compacte, très ramassée, A.S. Byatt réussissait à parler des mystères et des paradoxes de l'être humain. Et je voulais capturer ce côté théorique et allégorique.

**Vous avez décrit le film comme l'anti-*Fury Road*. Qu'est-ce que vous vouliez dire par là ?**

Du point de vue narratif, *Trois Mille ans...* est un voyage de plusieurs milliers d'années, mais à partir d'un espace clos. *Fury Road* se déroulait sur trois jours et deux nuits mais nous faisait traverser le désert. Cela dit, quand j'explique que c'est l'anti-*Fury Road*, c'est surtout parce que j'avais besoin de me laver de ce film. Je ne voulais pas céder à la pression du studio qui espérait que j'enchaîne directement avec *Furiosa*. J'avais besoin de faire un break, me ressourcer, raconter... une nouvelle histoire ! ♦

PROPOS RECUEILLIS PAR GAËL GOLHEN



29 JUIN | ★★

## IRRÉDUCTIBLE

Avec un sacré tempo comique, Commandeur navigue habilement entre le premier et le second degré dans cette farce primée à l'Alpe d'Huez.

Vincent Peltier (Jérôme Commandeur) est un très paisible et très planqué fonctionnaire du service des Eaux et Forêts de Limoges. Un type qui profite plus que de raison de sa petite vie tranquille et des avantages de son travail « garanti à vie », refusant strictement de quitter son poste. Même quand une inspectrice ministérielle (Pascale Arbillot), chargée d'écramer la Fonction publique, lui propose un beau chèque de départ. Commence alors une guerre des nerfs qui verra Peltier être muté dans les pires coins de France... et même jusqu'au Groenland. Pour son deuxième film – il avait coréalisé le très oubliable *Ma famille t'adore déjà!* avec Alan Corno –, Commandeur s'attaque au remake du succès italien *Quo Vado?* et trouve dans cette farce sur le fonctionnariat un terrain de jeu où déployer toutes ses obsessions comiques. Il y manie un humour aux frontières de l'absurde (comme cette masturbation d'ours polaire qui fait naître une romance) sans jamais perdre de vue l'humanité de ses personnages. Une sorte de fusion improbable entre le cinéma de Francis Veber et celui d'Alain Chabat, où l'acteur-réalisateur se paye nos habitudes bien gauloises en les confrontant aux coutumes



Jérôme Commandeur et Laetitia Dosch

d'autres pays. *Irréductible* aurait peut-être gagné à être un poil plus vachard (sûrement la grande limite du film) mais Commandeur déploie une énergie démente pour faire fonctionner son petit univers, peuplé de rôles secondaires tordants (Valérie Lemercier, Gérard Darmon ou Christian Clavier en syndicaliste irascible, contre-emploi parfait). ♦

FRANÇOIS LÉGER

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *La Chèvre* (1981), *La Cité de la peur* (1994), *Astérix & Obélix – Mission Cléopâtre* (2002)

**Pays** France • **De** Jérôme Commandeur • **Avec** Jérôme Commandeur, Laetitia Dosch, Pascale Arbillot... • **Durée** 1 h 25

29 JUIN | ★★

## EN ROUE LIBRE



Marina Foïs et Benjamin Voisin

Pour son premier long, Didier Barcelo a choisi d'emprunter la voie du road-movie avec un concept simple et efficace centré sur un duo improbable : une femme prisonnière de sa voiture car victime de crises de panique dès qu'elle

veut en sortir et un jeune homme qui, en volant son véhicule, se retrouve à la kidnapper. De cette situation, Barcelo fait naître une comédie bourrée d'idées et de personnages secondaires loufoques qui lui permet de ne jamais tirer à la ligne au fil de ses 90 minutes où la complicité entre Marina Foïs et Benjamin Voisin fait merveille. *En roue libre* a la légèreté des compositions de Peter von Poehl, l'auteur de sa BO, et encapsule nombre des maux minant notre quotidien (le burn out, l'épuisement des soignants...) mais sans perdre le cap de cette légèreté, offrant un parfait équilibre entre éclats de rire et moments d'émotion sincère. ♦

THIERRY CHEZE

**Pays** France • **De** Didier Barcelo • **Avec** Marina Foïs, Benjamin Voisin, Jean-Charles Clichet... • **Durée** 1 h 29

29 JUIN | ★★

## GOODNIGHT SOLDIER



Dilin Döger et Galyar Nerway

Cela fait déjà vingt-cinq ans que Hiner Saleem déploie son sens de l'absurde sur fond de tragédies humaines. Après *Qui a tué Lady Winsley?* qui avait donné le sentiment d'un essoufflement, le cinéaste d'origine kurde retrouve des couleurs tout

en creusant le même sillon : ce questionnement sur la place de la femme dans des sociétés dominées par le patriarcat. En l'occurrence ici une jeune Kurde et son fiancé, Ziné et Adval, confrontés à un triple obstacle : la haine ancestrale que se vouent leurs familles, la guerre contre l'État islamique qui les sépare régulièrement quand Adval part au front et une blessure mal soignée qui rend Adval impuissant. Mais au lieu de s'enfermer dans une chronique doloriste, Saleem prend le chemin inverse, celui de la lumière, de l'espoir et de l'humour noir pour faire un sort au cocktail machisme-terrorisme-islamisme qui menace ses héros. Une réussite. ♦

**Pays** France, Irak • **De** Hiner Saleem • **Avec** Galyar Nerway, Dilin Döger, Alend Hazim... • **Durée** 1 h 30



27 JUILLET | ★★★

## COSTA BRAVA, LEBANON



Saleh Bakri et Nadine Labaki

© RUDY BOU CHEBEL

On se souvient en France à l'annonce du premier confinement de la course effrénée de Parisiens affolés se précipitant sur les routes pour rejoindre un havre de paix à la campagne. Et si l'intrigue de *Costa Brava, Lebanon* est censée se dérouler dans

un futur proche, elle évoque bien notre passé récent. Soraya et Walid (Nadine Labaki et Saleh Bakri), un couple avec enfants, ont décidé de se retirer loin du tumulte de Beyrouth et sa vie accélérée. Dans leur bicoque 100 % responsable, tout est beau et bio. Sauf que des tractopelles investissent bientôt le terrain voisin pour y creuser une décharge écolo. Nos bobos, soudain sortis de leur confort solitaire, perdent leur calme. À l'aide d'une mise en scène inspirée et d'un scénario plus complexe qu'il n'y paraît, Mounia Akl réussit un premier long stimulant, tout en tension. ♦

THOMAS BAUREZ

**Pays** Liban, France, Espagne, Danemark, Suède, Norvège, Qatar  
**De** Mounia Akl • **Avec** Nadine Labaki, Saleh Bakri, Yumna Marwan...  
**Durée** 1 h 41

29 JUIN | ★

## MASTEMAH



Camille Razat

© ETIENNE BARET

Une psy en reconstruction dans un village perdu d'Auvergne est confrontée à un patient hanté par des visions démoniaques. On ne va pas y aller par quatre chemins, *Mastemah* est franchement raté.

Shooté comme un EuropaCorp du début du siècle, le film accumule une horreur causée par de gros bruits entre chaque coupure de plan, ou par l'héroïne qui crie en se réveillant de cauchemar, ou par des *jump scares* causés par des chiens et des compteurs électriques taquins... Un véritable bingo, parsemé de répliques absurdes (florilège : « *Les hommes, tu les uses aussi vite que tes batteries ?* », « *Comme quoi la dépression a des côtés positifs* », « *Je vous parle de quatre personnes massacrées au fusil de chasse, qu'est-ce que ma thèse vient faire là-dedans ?* »). On mérite mieux, non ? Par exemple, *Ogre* ? ♦

SYLVESTRE PICARD

**Pays** France, Belgique • **De** Didier D. Daarwin • **Avec** Camille Razat, Olivier Barthelemy, Féodor Atkine... • **Durée** 1 h 40

1<sup>ER</sup> JUILLET | ★

## SALAM

Diam's se confesse dans un docu qui, après sa présentation à Cannes, sort quelques jours en salles avant d'être disponible sur BrutX à la rentrée.

Après la polémique, après le buzz, le film. Dans *Salam*, Mélanie Diam's raconte sa dépression, sa conversion à l'islam et sa renaissance, face caméra. Dans cette interminable interview-confession qui vire au plaidoyer pro domo, l'ancienne rappeuse accompagnée de quelques proches revient sur tout : ses suicides ratés, le succès qui fait vriller, les cachetons, l'internement, la découverte de la religion et ses nouvelles activités... Le résultat est parfois touchant, parfois même émouvant – notamment quand affleure la Diam's qui faisait vibrer les foules. Car elle a beau avoir mis un voile sur son ancienne vie, au détour d'une phrase, on retrouve son énergie rimeuse et cogneuse, sa tchatche et son goût du *fight*. Mais une fois le récit de sa conversion entamée, à mi-parcours, c'est autre chose : les bons sentiments dégoulinent, les punchlines dignes d'un bouquin de développement personnel sont surlignées à l'écran par des images d'oiseaux qui s'envolent ou de soleil couchant sur la mer. Et l'illustration sonore est à l'avenant avec ces chœurs ronflants et envahissants. On peut y voir la volonté naturelle de faire la paix avec soi-même et avec les autres ; le besoin naturel du survivant de témoigner. Mais



© BLACK DYNAMITE / BRUT / M BY M

Diam's étant présentée dans sa vie d'avant comme une redoutable businesswoman, il est impossible de ne pas penser que ce documentaire, qu'elle contrôle de A à Z, fait partie d'une stratégie marketing pour évoquer son association et développer un argumentaire idéologique qu'on devrait pouvoir légitimement questionner... En l'occurrence, on se contente de regarder des dauphins qui sautent dans l'écume ou des zèbres qui gambadent dans la savane. ♦

PIERRE LUNN

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** À la recherche du bonheur (2010), Fatima (2021), Réussir ou mourir (2005)

**Pays** France • **De** Diam's, Houda Benyamina & Anne Cissé • **Documentaire**  
**Durée** 1 h 17



29 JUIN | ★★★★★

# DECISION TO LEAVE

L'après-*Mademoiselle* sera hitchcockien ou ne sera pas. Park Chan-wook repense la spirale du film d'enquête comme une plongée en apnée dans une obsession dévorante, une codépendance amoureuse où flic et suspecte s'enchaînent et s'entraînent par le fond.

Il y a l'option film noir. Une mécanique implacable, le destin qui vous prend par la main ou vous pousse dans le dos, abolissant toute notion de libre arbitre, sauf celui de courir à sa propre perte. Il y a l'option Hitchcock. Le vertige, la spirale et le tourbillon comme motifs principaux, qui vous entraînent, vous ensorcellent, vous envoûtent et finissent invariablement par vous engloutir. Et il y a enfin l'option romantique, celle du film d'amour maquillé en drame criminel, deux personnes qui se croisent, s'observent et s'obsèdent mutuellement. Entre le film noir, Hitchcock et le film d'amour, Park Chan-wook choisit de ne surtout pas choisir, et de tout faire à la fois, conscient qu'il s'agit au fond d'une seule et même chose. On parie que Hitchcock lui aurait donné sa bénédiction.

ON SE  
RETROUVE  
BALLOTTÉ  
COMME LES  
PERSONNAGES,  
AU PLUS PRÈS  
DE LEUR  
CONFUSION.

## JEU DE REGARDS.

L'un est flic, l'autre est femme. Les deux sont mariés, ne savent plus communiquer, ni avec les autres ni avec eux-mêmes. Pauvres, hagards, frappés par la foudre. Elle est chinoise, avec un grand-père coréen, des fautes de grammaire, un passé brumeux et un mari tombé d'une falaise. Mais est-il vraiment tombé tout seul ? Les deux héros

se rencontrent, se parlent, se cherchent, se trouvent, s'échappent, se poursuivent. Lui est insomniaque, il devient le gardien de la veuve suspecte, son *stalker*. De son côté, elle est prête à tout, ou presque, pour qu'il ne s'arrête surtout pas de se pencher sur son cas et d'ainsi veiller sur elle. La mise en scène est un perpétuel jeu de regards, qui se croisent, en coin, à la dérobée, entre œillades et appels à l'aide, un ballet d'effleurements, d'esquives et de courants d'air.

Depuis *Mademoiselle* et sa série BBC *La Petite Fille au tambour*, Park Chan-wook s'est réinventé en cinéaste sentimental. Ses personnages ne sont plus des justiciers vengeurs ou des monstres de bandes dessinées mais des petites choses fragiles, incapables de se dire je t'aime. Le film passe de la montagne à la mer, d'un meurtre à l'autre, mais le change-

ment de décor ne change pas grand-chose. Les personnages rejouent la même pièce, une seconde fois, le cinéaste filmant son enquête comme une liaison qui ne veut pas mourir. L'obsession du flic en surveillance est un élément de base de la grammaire du cinéma voyeuriste. Mais Park esquive ce terrain théorico-érotique, enjambe De Palma pour revenir à l'essence même de ce thème : la distance qui nous sépare de l'objet aimé. Distance spatiale, physique, symbolique, infranchissable. Je t'observe, je t'écoute, je pense à toi jour et nuit, nuit et jour, je punaise ta photo sur mon mur, mais je ne sais

pas qui tu es. Tu me touches, au plus profond, mais je ne peux qu'effleurer ta vérité. Les pièces à conviction sont repêchées au fond de l'océan, smartphones à la mer contenant des messages d'amour et des appels à l'aide, indéchiffrables, approximatifs, trompeurs, rarement plus que des hypothèses. Les deux héros s'aiment sans pouvoir s'aimer ni se le dire, se parlent sans pouvoir se comprendre, le cinéaste organisant un festival d'inversions de points de vue et de malentendus, d'erreurs de traduction et d'identification impossible. Le pauvre flic, il faut le voir se perdre dans les dérèglements de ses insomnies et de ses sentiments. La femme fatale, mystère, perdue pour sa propre cause, on dirait qu'elle se regarde elle-même dans le miroir sans tain, en se montrant incapable de reconnaître le



TANG WEI  
FILMO EXPRESS

*Lust, Caution* d'Ang Lee (2008)

*Hacker* de Michael Mann (2015)

*Un grand voyage vers la nuit* de Bi Gan (2019)

Tang Wei et Go Kyung-pyo





## Park Chan-wook

**Dans *Decision to Leave* comme dans *Mademoiselle* et votre série BBC *La Petite Fille au tambour*, vous jouez sur une perte de repères permanente, un tourbillon de signes dans lequel le spectateur doit se perdre, comme les personnages eux-mêmes.**

Oui, le tourbillon est un motif qui définit très bien ce film. Au début, la mise en scène est faite de plans larges, on regarde les personnages de loin, car il y a une grande distance entre eux. Leur attirance mutuelle n'est pas instantanée, c'est un lent processus, le contraire d'un coup de foudre. Et le travail de mise en scène épouse cette sensation : on se rapproche peu à peu, comme dans un entonnoir, avant d'être emporté par le courant.

**C'est un film sur la communication et son impossibilité.**

Oui, je crois que j'ai battu le record de smartphones en gros plan ! Au fond, c'est un film très simple : deux personnes se rencontrent et essaient de communiquer, sans tout à fait se comprendre. Même les jumelles, c'est une manière de se rapprocher.

**Le tourbillon, c'est aussi *Vertigo* et le romantisme victorien, auquel ce film fait référence.**

Les romans de femmes de l'ère victorienne anglaise m'influencent beaucoup, ils poussent à rendre les émotions de manière très subtile, presque imperceptible. Des petites émotions qui s'accumulent et finissent par créer des cascades ou d'énormes tempêtes. ♦ GB

visage qui s'y reflète. Nous, spectateurs, on sait qui c'est : Tang Wei, l'actrice inouïe du *Lust, Caution* d'Ang Lee, longtemps interdite de tournage en Chine et qui se réinvente ici en apparition clandestine.

**CLUEDO AMOUREUX.** Il y a une perruque dans un coin, comme un clin d'œil fugace, mais le vertige hitchcockien de ce film est à l'opposé du pastiche. C'est un lent glissement de terrain, la douloureuse dérive romantique d'une femme qui s'échappe et disparaît, malgré elle, malgré tout, parce qu'il est temps de se quitter, de tout quitter. Le film avance ainsi, d'une rime et d'un effet de style à l'autre, comme un jeu de l'oie sentimental ou un Cluedo amoureux. Tout ne fonctionne sans doute pas parfaitement, le récit se fracture, se brise en son milieu, essaie de

recoller les morceaux, le ton change avec les saisons, on se retrouve ballotté comme les personnages, au plus près de leur confusion. Il est permis de s'y perdre, c'est même recommandé, pour être en phase avec ces héros stupéfaits, démunis, enserrés dans une toile d'araignée qu'ils ont eux-mêmes tissée, pris dans des sables mouvants qui les engloutissent sans qu'ils n'y puissent rien. De toute façon, la marée monte. Bientôt, il n'y aura plus que les flots. ♦ GUILLAUME BONNET

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Un si doux visage* (1952), *Sueurs froides* (1958), *Lady Vengeance* (2005)

**Haejoil Gyeolsim** • Pays Corée du Sud • **De** Park Chan-wook • **Avec** Tang Wei, Park Hae-il, Go Kyung-pyo... • **Durée** 2h 18



29 JUIN | ★★★★★

## CAHIERS NOIRS – VIVIANE ET RONIT

Shlomi Elkabetz rend un hommage flamboyant à sa sœur Ronit, dans un doc en deux parties mêlant images de films et archives personnelles.

C'est un acte d'amour sublime. Une invitation à partager, dans un geste de cinéma d'une grande puissance, les liens qui unissaient Shlomi Elkabetz à sa sœur aînée, Ronit, Anna Magnani des temps modernes, disparue brutalement en 2016, à 51 ans, des suites d'un cancer. Des liens où l'intime se confondait en permanence avec la création artistique, avec comme apothéose la trilogie inspirée par la vie de leurs parents qu'ils avaient coréalisée : *Prendre femme*, *Les Sept Jours* et *Le Procès de Viviane Amsalem*. Il y avait dans ces trois films un jeu permanent entre le vrai et le faux qui finissaient par ne faire qu'un. On le retrouve dans *Cahiers noirs* – divisé en deux parties – mêlant scènes extraites de films et images intimes de Ronit (que Shlomi a filmée depuis toujours, d'Israël, sa terre natale où elle fit ses débuts de comédienne, à Paris qu'elle avait rejoint comme pour tout recommencer à zéro et embrasser encore plus puissamment ce métier qui habitait chaque pore de sa peau). Le tourbillon émotionnel est tel qu'on finit par ne plus distinguer



© DULAC DISTRIBUTION

les unes des autres. Pour parvenir à ce résultat à mille lieues de l'hommage scolaire ou du banal récit chronologique d'un parcours artistique exceptionnel bien trop tôt interrompu, Shlomi Elkabetz fait preuve d'un sens impressionnant du montage mais surtout d'une sensibilité d'autant plus renversante que jamais il ne verse dans l'impudeur, y compris quand on voit sa sœur peu à peu dévorée par la maladie. Un documentaire déchirant. ♦ TC

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Carré 35* (2017), *Et j'aime à la fureur* (2021), *Mon amour* (2021)

**Pays** Israël • **De** Shlomi Elkabetz • **Documentaire** • **Durée** 1 h 48 et 1 h 40

29 JUIN | ★★

## LA TRAVERSÉE



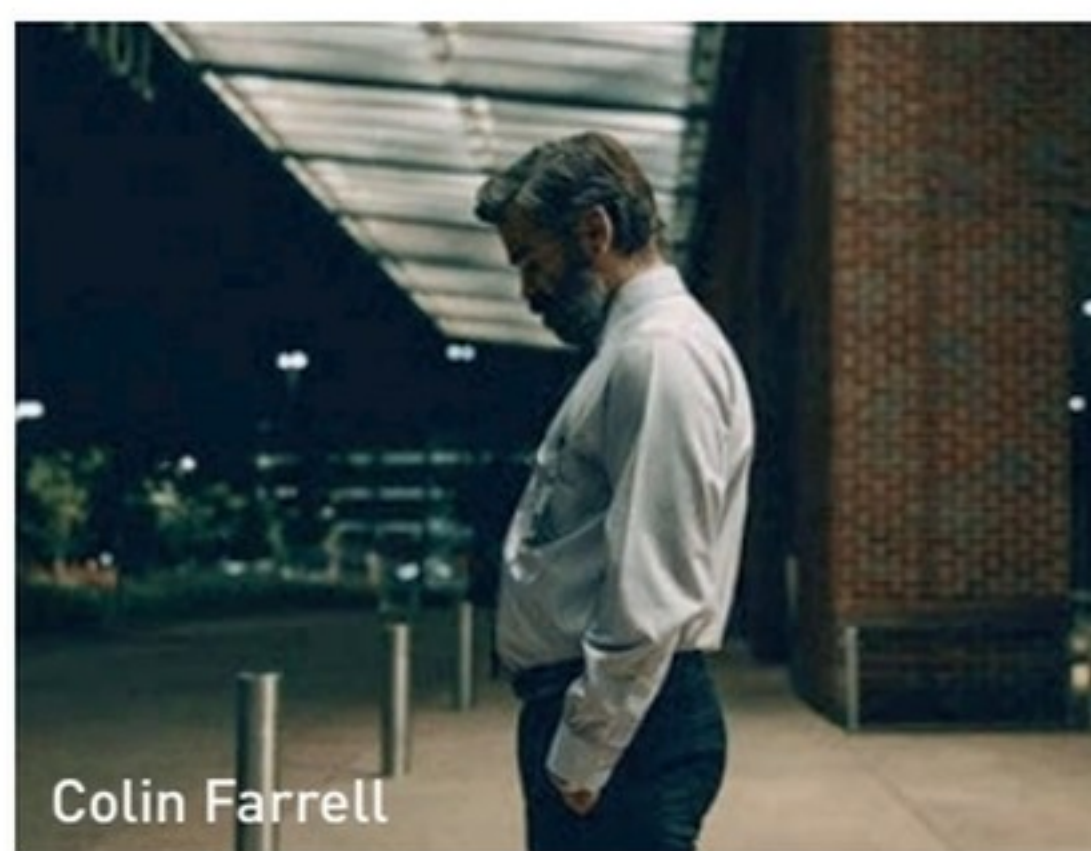
© METROPOLITAN

C'est sur le schéma classique de la cohabitation contrainte et forcée entre des personnages que tout oppose qu'est construite cette comédie, troisième film de Varante Soudjian après les quelconques *Walter* et *Inséparables*. L'histoire de cinq ados déscolarisés, entraînés par deux éducateurs de quartier dans une traversée de la Méditerranée en bateau, skippé par un ex-flic de la BAC ayant la banlieue en horreur (Alban Ivanov, convaincant dans un registre plus sobre qu'à l'accoutumée). Le début du film peine à se départir d'une certaine caricature dans la mise en place des protagonistes. Mais, peu à peu, Soudjian parvient à jouer avec les clichés qu'il a installés, en s'efforçant de creuser ses personnages au-delà des apparences et sans obsession d'un happy end facile qui irait trop loin dans la célébration du vivre-ensemble. Un divertissement de bonne facture, sans révolutionner le genre. ♦ TC

**Pays** France • **De** Varante Soudjian • **Avec** Alban Ivanov, Lucien Jean-Baptiste, Audrey Pirault... • **Durée** 1 h 38

6 JUILLET | ★

## AFTER YANG



© A24

Dans un futur indéterminé, l'androïde domestique d'une famille bourgeoise, Yang, cesse brutalement de fonctionner. La petite fille – une Chinoise adoptée par un couple d'Américains – est inconsolable et le père (Colin Farrell) entame alors une enquête dans les « souvenirs » du robot, qui va l'amener à s'interroger sur l'humanité des machines et les sentiments très forts que peuvent avoir les humains pour elles. L'univers SF dessiné par Kogonada (*Columbus*, 2017) séduit dans un premier temps par l'originalité de son design et de ses concepts. Mais les réflexions du réalisateur sur la mémoire, la technologie et l'identité, très intéressantes sur le papier, s'égarent très vite dans une succession de conversations chuchotées, cotonneuses, mises en scène de manière trop précieuse, quelque part entre du Antonioni futuriste et un *Blade Runner* sous anesthésie. ♦ FF

**Pays** États-Unis • **De** Kogonada • **Avec** Colin Farrell, Jodie Turner-Smith, Justin H. Min... • **Durée** 1 h 36



6 JUILLET | ★★

## PETER VON KANT



Denis Ménochet et Isabelle Adjani

On sait depuis *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* l'admiration que porte Ozon à Fassbinder. Vingt-deux ans plus tard, il s'attaque à une libre adaptation des *Larmes amères* de Petra von Kant en opérant un changement de sexe et de milieu.

La créatrice de mode Petra devient le réalisateur Peter, mais la colonne vertébrale du récit reste la même, centrée sur la manière dont ces manipulateurs passés maîtres dans l'art d'humilier leurs assistants vont se retrouver à leur tour manipulés jusqu'au désespoir. En l'occurrence, dans le cas de Peter, par un jeune apprenti comédien à la beauté du diable. Comme toujours, Ozon nous offre un festival d'acteurs admirables dans la sincérité comme dans l'outrance, Denis Ménochet en tête. Mais en se détournant de l'âpreté du huis clos originel et en y distillant de l'humour parfois à marche forcée, son film vire trop au pur exercice de style. ♦ TC

**Pays** France • **De** François Ozon • **Avec** Denis Ménochet, Khalil Ben Garbia, Isabelle Adjani... • **Durée** 1 h 25

6 JUILLET | ★★★

## ENNIO



© LE PACTE

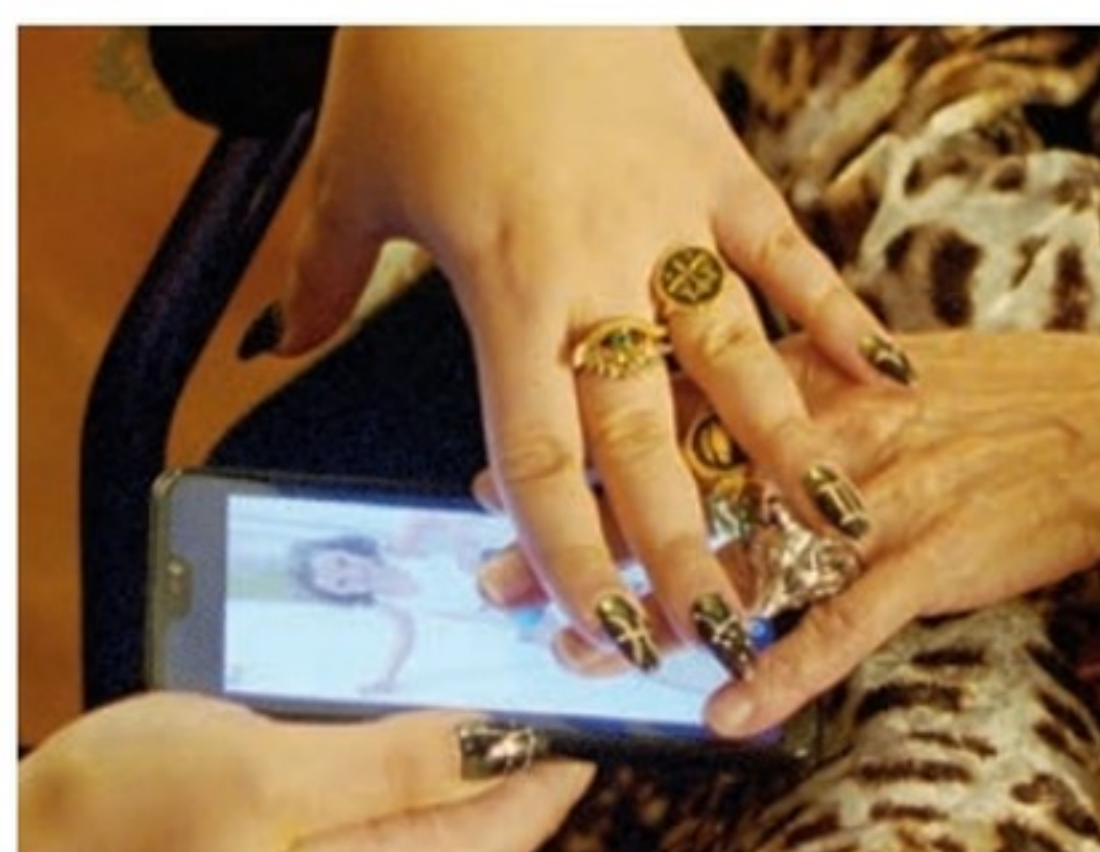
Le 6 juillet 2020, Ennio Morricone, le compositeur de musique de film le plus célèbre du monde, mourait à l'âge de 91 ans, mettant fin à soixante ans de collaboration avec Bertolucci, Fulci, Leone, Argento, mais également Verneuil, Boisset, Malick,

Carpenter ou Tarantino... Il faut ajouter ici le nom de Tornatore qui signe lui-même ce portrait-confession de l'Italien. L'artiste s'avère très disert sur son travail. Outre certaines omissions (il y aura forcément des déçus !), le maestro se dévoile sans compter selon un processus chronologique qui pourrait paraître assommant si chaque pierre de l'imposant édifice ne semblait redéfinir la façon d'envisager son approche du cinéma. Mais la partie la plus éclairante reste le récit de ses années de formation, lorsque le jeune Ennio révolutionne la chanson de variétés par la subtilité de ses arrangements. ♦ TB

**Ennio, il maestro** • **Pays** Italie • **De** Giuseppe Tornatore • **Documentaire** • **Durée** 2 h 36

6 JUILLET | ★★★

## L'ESPRIT SACRÉ



© JUANMA BERNABEU

Quelque part en Espagne, le boss d'une asso d'ufologues amateurs meurt. Son bras droit prend alors sa relève pour accomplir un mystérieux projet. À partir d'un pittoresque point de départ – les fanas d'ovnis et de parasciences – *L'Esprit sacré* nous

embarque dans un monde de plus en plus sordide, où la moindre devanture de supérette dissimule un terrible secret et où la télé diffuse des infos bizarres au milieu des préparatifs de la Semaine sainte... Pour son premier long métrage, Chema García Ibarra tourne avec des acteurs amateurs dans des lieux de cinéma peu vus, et va chasser sur les terres de Denis Villeneuve et Ari Aster, avec le même sens de la noirceur et du cadre, sans aucune complaisance pour montrer comment les charlatans habillent leurs désirs de puissance par des sornettes cosmiques. Bref, sur le fond comme sur la forme, c'est sacrément balaise. ♦ SP

**Espíritu sagrado** • **Pays** Espagne, France, Turquie • **De** Chema García Ibarra • **Avec** Nacho Fernández, Llum Arques, Rocío Ibáñez... • **Durée** 1 h 37

13 JUILLET | ★★

## TO KILL THE BEAST



Tamara Rocca et Julieth Micolta

© JOURNÉE

Une jeune fille cherche son frère disparu dans une jungle frontalière. *To Kill the Beast* ne manque pas d'étrangeté ni d'atmosphère : une bête maléfique rôde hors champ (mais alors très

hors champ) autour de sa jeune héroïne qui découvre la sexualité. Mais la réalisation est plus étirée qu'éthérée, malgré quelques belles idées (des plans fixes de village perdu dans la brume et la nature, une étonnante reprise disco de l'*Ave Maria* de Schubert entendue alors que des villageois traquent la bête...). À l'arrivée, le propos se tient, le film fait sens, mais ce premier long métrage d'une jeune réalisatrice argentine, Agustina San Martín, justement remarquée pour ses courts métrages, donne plutôt l'impression d'un court un peu étiré. ♦ SP

**Matar a la Bestia** • **Pays** Brésil, Argentine, Chili • **De** Agustina San Martín • **Avec** Tamara Rocca, Ana Brun, Julieth Micolta... • **Durée** 1 h 19



13 JUILLET | ★★★★★

# LA NUIT DU 12

À travers une enquête sur l'assassinat d'une jeune femme brûlée vive, Dominik Moll signe un polar prenant, à la mécanique scénaristique imparable, qui raconte aussi et surtout un service public en totale déshérence. L'un de ses plus grands films... et l'une des belles surprises cannoises.



© FANNY DE GOUVILLE

Bastien Bouillon et Bouli Lanners

**L**e film commence par un geste audacieux qui témoigne de la confiance de Dominik Moll et de son complice de plume Gilles Marchand en leur scénario, adapté d'un livre de Pauline Guéna. D'emblée, un carton nous révèle la conclusion du récit qu'on s'apprête à suivre : cette enquête autour de l'assassinat d'une jeune femme brûlée vive en pleine rue ne sera pas résolue. On imagine que cette décision n'est pas allée de soi. Mais ce parti pris gonflé se révèle totalement payant. Tout d'abord parce que bien qu'on en connaisse l'issue, *La Nuit du 12*

est traversé par une tension permanente. Ensuite et surtout parce qu'on comprend très tôt que le film va transcender l'enquête policière pour s'emparer plus largement de la question de la violence faite aux femmes, montrant en quoi le fait que les investigations sur les féminicides soient menées par des policiers majoritairement masculins influe sur les interrogatoires et par ricochet sur le résultat des enquêtes. Ne serait-ce que par les questions posées aux proches de la victime qui, ici, semblent maladroitement vouloir chercher à expliquer cette agression par le côté en

apparence volage de la jeune femme, introduisant un aspect moral incongru dans un acte de pure sauvagerie.

**FILM NOIR.** Dans ce récit à la mise en scène maîtrisée, distillant avec précision dans un univers ultra-réaliste des moments d'oni-risme traduisant les pensées intérieures d'un enquêteur de plus en plus perdu, le réalisateur de *Harry, un ami qui vous du bien* ne reste jamais arc-bouté sur son sujet. Il dézoome toujours à bon escient pour montrer, à travers lui, combien le manque de moyens impacte ces flics payés au lance-pierres, sacrifiant leurs vies personnelles à leur travail au nom d'une certaine idée de leur métier. Sous ses allures de film noir, *La Nuit du 12* se révèle aussi un brillant plaidoyer pour la sauvegarde d'un service public en péril. Le tout servi par un casting remarquable (Bastien Bouillon, Bouli Lanners et Anouk Grinberg en tête) qui participe grandement à cette quête d'authenticité érigée ici en priorité. Sa place dans la compétition cannoise – où il a été présenté dans la section Cannes Première – n'aurait été en rien usurpée. ♦ TC

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *L.627* (1992), *Commissariat* (2010), *Memories of Murder* (2004)

**Pays** France, Belgique • **De** Dominik Moll • **Avec** Bastien Bouillon, Bouli Lanners, Anouk Grinberg... • **Durée** 1h54

## LA PAROLE À...

### Dominik Moll, réalisateur



« C'est la présentation, avant même sa parution, de *18.3*. – Une année à la PJ de Pauline Guéna qui m'a donné envie de le lire. Il y était question d'enquêteurs hantés par des crimes jamais résolus. J'ai choisi de me concentrer

sur ses deux derniers chapitres, centrés sur l'obsession d'un enquêteur. *La Nuit du 12* marque mon retour au polar, genre dont j'ai conscience qu'il est plus que jamais un terrain ultra-balisé, notamment par les séries. Gilles Marchand a tenu un rôle essentiel en ayant l'idée

de faire de la question de la masculinité, et plus largement des rapports hommes-femmes, le fil rouge de l'intrigue, alors que cet élément n'était pas mis en avant dans le livre. Mais ce film doit aussi beaucoup à Rodrigo Sorogoyen dont j'ai découvert le travail au même moment. Il utilise de manière très assumée les très grands angles, ce que je n'avais

jamais osé faire jusque-là. Ce qui donne une profondeur incroyable à ses images en inscrivant ses personnages dans les décors jusqu'à ce qu'ils se confondent. Sans aller aussi loin que lui, je m'en suis largement inspiré, en limitant au minimum les gros plans et en faisant tout pour que nos enquêteurs fassent corps avec leur environnement. » ♦ TC



13 JUILLET | ★★★

## LES NUITS DE MASHHAD

Le réalisateur de *Border* raconte l'histoire du plus célèbre serial killer iranien. Un film récompensé du prix d'interprétation féminine à Cannes.

Un malentendu précannais voulait que l'auteur de l'étrange *Border* (2018) allait forcément nous plonger une nouvelle fois dans un bain fantastique. Le titre original faisait même monter la sauce en évoquant une araignée supposément sacrée (*Holy Spider*). D'aucuns diront après avoir découvert ces *Nuits de Mashhad* que le caractère authentique de l'histoire racontée suffit à rendre l'ensemble ahurissant : en 2001, dans la ville sainte de Mashhad, en Iran, un père de famille s'est mué en tueur de prostituées pour « nettoyer » la société. Une société qui s'écharpera bientôt pour savoir si le type mérite la mort ou une médaille. Ali Abbasi ancre d'abord son récit dans le genre du film de serial killer classique : atmosphère poisseuse et nocturne, rue vide, bruit suspect, agression sauvage, bis repetita. Il offre rapidement à notre regard l'identité de l'assassin dont on va très vite embrasser le seul point de vue, d'où cet inconfort d'être les complices forcés du monstre. Le contrechamp s'opère avec l'arrivée d'une superhéroïne, une journaliste intrépide engagée dans cette lutte par professionnalisme et solidarité féminine. Rôle « payant » qui a valu à son interprète Zar Amir Ebrahimi une



Zar Amir Ebrahimi

© METROPOLITAN FILMEXPORT

consécration cannoise. L'actrice ayant fui l'Iran en 2008 pour une sombre affaire de sexe tape savait, peu ou prou, de quoi elle parlait. Si tout apparaît un tantinet scolaire dans l'exécution jusqu'à un final trop didactique, Abbasi réussit toutefois à maintenir une pression permanente. C'est donc bien par son approche réaliste que le fantastique peut advenir. ♦ TB

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *La Belle et la Meute* (2017), *The Mumbai Murders* (2018), *The house that Jack built* (2018)

**Holy Spider** • Pays France, Danemark, Suède, Allemagne • De Ali Abbasi  
• Avec Mehdi Bajestani, Zar Amir Ebrahimi, Arash Ashtiani... • Durée 1 h 56

13 JUILLET | ★★

## RIFKIN'S FESTIVAL

Tourné en 2019, le dernier Woody Allen est un marivaudage cinéophile assez convenu, qui frappe néanmoins par son arrière-goût d'amertume.

Quand il ne tient pas la tête d'affiche de ses films, Woody Allen choisit en général un avatar pour le remplacer, un alter ego qui peut, selon l'humeur, avoir la tête de Kenneth Branagh (*Celebrity*) ou de Scarlett Johansson (*Scoop*). C'est aujourd'hui Wallace Shawn qui s'y colle. On pourra voir dans ce choix de casting soit la promotion d'un vieux compagnon de route (Shawn a tenu des seconds rôles dans une demi-douzaine de films d'Allen depuis *Manhattan*, en 1979), soit, plus vraisemblablement, la confirmation que peu de stars d'envergure se risquent aujourd'hui à travailler avec le cinéaste new-yorkais... Tourné en Espagne en 2019, *Rifkin's Festival* raconte le voyage d'un ancien prof de cinéma, Mort Rifkin, qui accompagne sa femme attachée de presse (Gina Gershon) au festival de Saint-Sébastien, où elle va s'amouracher d'un réalisateur français bellâtre et pédant joué par Louis Garrel... Le marivaudage qui s'ensuit est plutôt quelconque, sans grâce, entrecoupé de séquences lourdaudes où les personnages rejouent des classiques du cinéma (une très mauvaise idée, sauf quand Christoph Waltz débarque dans le costume de la Mort du *Septième Sceau* pour recommander à Rifkin de manger



Wallace Shawn, Gina Gershon et Louis Garrel

© THE MEDIA PRO STUDIO, GRAVIER PRODUCTIONS, INC. AND WILDSIDE S.L.R.

équilibré). Cette impression de pilotage automatique n'empêche pas *Rifkin's Festival* d'être régulièrement dynamité par des saillies teigneuses, vachardes, parfois marrantes, souvent amères, sur le petit monde du 7<sup>e</sup> art. Derrière la jolie carte postale aux teintes mordorées, envoyée depuis l'office de tourisme, couvent une humeur crépusculaire et beaucoup d'idées noires. ♦ FF

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Stardust Memories* (1980), *Festival in Cannes* (2001), *Compétition officielle* (2022)

**Pays** Espagne, Italie, États-Unis • **De** Woody Allen • **Avec** Wallace Shawn, Gina Gershon, Louis Garrel... • **Durée** 1 h 28



20 JUILLET | ★★★★★

# AS BESTAS

Marina Foïs et Denis Ménochet s'installent dans la campagne espagnole et se font harceler par leurs bouseux de voisins. Rodrigo Sorogoyen rend l'air irrespirable avec un thriller rural d'une tension phénoménale. Un grand film.



© LUCIA FARAIG

Denis Ménochet et Marina Foïs

Après sa mise sur orbite avec *Que Dios nos perdone* et *El Reino* (suivis en 2020 par le très beau *Madre*), le réalisateur espagnol Rodrigo Sorogoyen opère un virage surprenant avec *As Bestas*, thriller rural semi-horifique aux accents prononcés de western. Il est venu cette fois chercher Denis Ménochet et Marina Foïs pour incarner un couple de Français installés depuis quelques années dans un village paumé de Galice, tout près de la frontière portugaise. Antoine, ancien prof, et sa compagne Olga font pousser dans leur jardin des légumes – bio, bien sûr – et les revendent au marché du coin. En parallèle, ils retapent bénévolement des bergeries en ruines dans l'espoir de repeupler ce secteur pauvre, qui s'est totalement vidé de sa population au fil des ans. Mais leurs voisins d'à côté ont décidé d'empoisonner leur quotidien depuis qu'ils ont refusé l'installation d'éoliennes dans le secteur : Xan (Luis Zahera) et son frère handicapé Lorenzo (Diego Anido) comptaient sur l'argent proposé par le promoteur pour s'offrir une

nouvelle vie, loin de ce désert rural. Harcelé, Antoine ne sait plus quoi faire pour apaiser la situation. Il tente de filmer en caméra cachée ces menaces et humiliations. La tension monte, monte...

**L'ARME DE GUERRE ZAHERA.** Si l'on devait cartographier la filmo de Sorogoyen, il faudrait certainement placer *As Bestas* au centre de tout, comme la synthèse de ses obsessions politiques et de ses drames humains. À travers ce duel à mort entre bobos colonisateurs et culs-terreux mous du bulbe, le film entend montrer les mécaniques de la xénophobie et du rejet de l'autre (malgré un amour commun pour les mêmes terres), mais sans chercher à les transformer en objets théoriques. Sorogoyen rend l'air irrespirable en personnifiant son propos à travers des regards, des petites phrases qui vous avilissent un homme et des silences qui pèsent plus lourd qu'un âne mort. Il se montre aussi capable de revoir tout son langage cinématographique à l'aune de son histoire : pas de mouvements de caméra

alambiqués ici, mais beaucoup de plans lents – voire fixes, dont un qui parvient à lui seul à brouiller tout ce qu'on prenait pour acquis – portant en eux une colère ancestrale. Au moindre changement suspect dans le cadre, on projette déjà le pire (il viendra, d'une façon ou d'une autre). On pense à *Chiens de paille* de Peckinpah, bien sûr, mais Sorogoyen préfère travailler la violence psychologique plutôt que physique, s'appuyant sur une arme de guerre nommée Luis Zahera (détenteur d'un Goya pour *El Reino*) : si le reste du casting est impérial, lui touche au sublime dans sa partition de redneck à l'espagnole, qui calme ses frustrations en vidant toutes les bouteilles qui lui passent sous la main. Un trou noir insondable et empli de rancœur, aspirateur à joie de vivre instillant la terreur par un simple mouvement de tête.

**BÊTE DE FILM.** Longtemps, *As Bestas* apparaît surtout comme un film sur le mâle (le Mal, aussi) et la domination d'un territoire, mais une bascule inattendue dans sa deuxième partie le fera naviguer vers des horizons bien plus féminins, donnant à Marina Foïs l'occasion de déployer toute son intensité en jonglant entre français et espagnol. C'est presque un autre film qui commence alors, sorte de négatif du précédent : un drame familial plus cérébral et chuchoté mais tout aussi terrassant, où Sorogoyen règle les derniers comptes de ses personnages. À la fin de la projection au Festival de Cannes, dans la section parallèle Cannes Première, une question nous obsédait : comment un tel morceau de cinéma pouvait-il avoir manqué la compétition ? *As Bestas*, bête de film. ♦ FL

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Délivrance* (1972), *Chiens de paille* (1972), *The Devil's Rejects* (2005)

**Pays** Espagne, France • **De** Rodrigo Sorogoyen  
• **Avec** Denis Ménochet, Marina Foïs, Luis Zahera... • **Durée** 2 h 17



20 JUILLET | ★★☆☆

## LA PETITE BANDE

Pierre Salvadori s'aventure pour la première fois dans le film pour enfants, racontant la cruauté de cet âge sans perdre le burlesque de son cinéma.

Rien de tout cela n'était prémédité. Avec son complice Benoît Graffin, Pierre Salvadori avait au départ envisagé son nouveau film avec comme héros une bande d'adultes aussi maladroits qu'incompétents. Avant de réaliser que tout cela bégayait avec ce qu'ils avaient pu faire et de reprendre tout à zéro en décidant que cette bande aurait... 12 ans de moyenne d'âge et s'embarquerait dans un projet bien secoué : faire sauter l'usine qui pollue leur village depuis des années. Jamais jusqu'ici ce pilier de la comédie d'auteur made in France ne s'était aventuré sur le terrain d'un cinéma destiné au jeune public. Mais on perçoit vite qu'il s'y sent comme un poisson dans l'eau. D'abord, par sa manière de s'emparer de l'enfance, de ne pas la surplomber par un regard et des mots d'adultes qu'il placerait dans leurs bouches, mais en embrassant et en prolongeant ce qui les constitue, à commencer par leur rapport instinctif à la défense de l'écologie. Ensuite, en distillant dans ce récit l'une des thématiques centrales qui traversent son cinéma, de *Cible émovante* à *En liberté!*, des *Apprentis* à... *Comme elle respire* : celle du mensonge. Parfait prolongement de son travail donc, *La Petite Bande* n'a rien d'un film à l'eau de rose,



Colombe Schmidt et Mathys Clodion-Gines

© LES FILMS PELLEAS - GAUMONT

la violence et la cruauté dont peuvent faire preuve les enfants composent ainsi un élément essentiel du récit, parfaitement contrebalancé par ce sens de l'absurde des situations qui ne rend les moments d'émotion jamais mièvres. Une parenthèse enchantée dans le parcours de Salvadori qui semble se régaler comme un gosse à diriger sa petite bande de jeunes comédiens pour la plupart débutants. ♦ TC

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *La Guerre des boutons* (1962), *Stand by me* (1987), *La Croisade* (2021)

**Pays** France • **De** Pierre Salvadori • **Avec** Paul Belhoste, Laurent Capelluto, Mathys Clodion-Gines... • **Durée** 1 h 48

27 JUILLET | ★★☆☆

## SUNDOWN



Tim Roth

© ASCOT ELITE ENTERTAINMENT

C'est un film si mutique et mystérieux qu'il vaut mieux en savoir le moins possible à son sujet avant de s'asseoir devant. Contentons-nous de dire que Tim Roth y joue un homme en vacances avec sa sœur et ses neveux dans un hôtel mexicain ultra

luxueux. Un événement imprévu oblige la famille à rentrer précipitamment chez elle, à Londres, mais notre héros va trouver un prétexte bidon pour rebrousser chemin à la dernière minute. Alors, sous le soleil de plomb d'une plage d'Acapulco, il va se laisser dériver, organiser le minutieux dérèglement de son existence... Michel Franco parvient à créer du suspense, une très grande tension, grâce à son extraordinaire gestion de la durée, sa maîtrise du non-dit, construisant patiemment une sorte de puzzle existentiel, gorgé d'humour noir, et porté par la puissance d'incarnation d'un Tim Roth vraiment génial. ♦ FF

**Pays** Mexique, France, Suède • **De** Michel Franco • **Avec** Tim Roth, Charlotte Gainsbourg, Iazua Larios... • **Durée** 1 h 23

27 JUILLET | ★★☆☆

## BECOMING FATHER



Sosuke Ikematsu

© CAPRICCI FILMS

Arrivée en force sur notre sol du tonitruant cinéaste japonais Tetsuya Mariko, avec les sorties conjointes de ses deux premiers longs métrages : *Destruction Babies* (2016), sur l'itinéraire d'un bagarreur compulsif, et ce *Becoming Father* (2018), pas forcément plus apaisé que

le précédent. Tetsuya, remarqué notamment au festival de Locarno et formé par Kiyoshi Kurosawa, adapte ici un manga populaire au Japon. Le héros, un cadre sans envergure, déploie une agressivité insoupçonnée pour les beaux yeux de sa belle. À travers cette évolution, le cinéaste démontre la façon dont la société nippone créait des monstres de frustration en forçant ses ouailles à rester dans le rang. « *Vois le monde entier comme ton ennemi* », entend-on ici. À ce pessimisme, la mise en scène tout en grâce de Tetsuya Mariko apporte un salvateur contrepoids. ♦ TB

**Miyamoto kara Kimi e** • **Pays** Japon • **De** Tetsuya Mariko • **Avec** Sosuke Ikematsu, Yu Aoi, Jirô Satô... • **Durée** 2 h 09



27 JUILLET | ★★★

## MARCEL !



Alba Rohrwacher et Maayane Conti

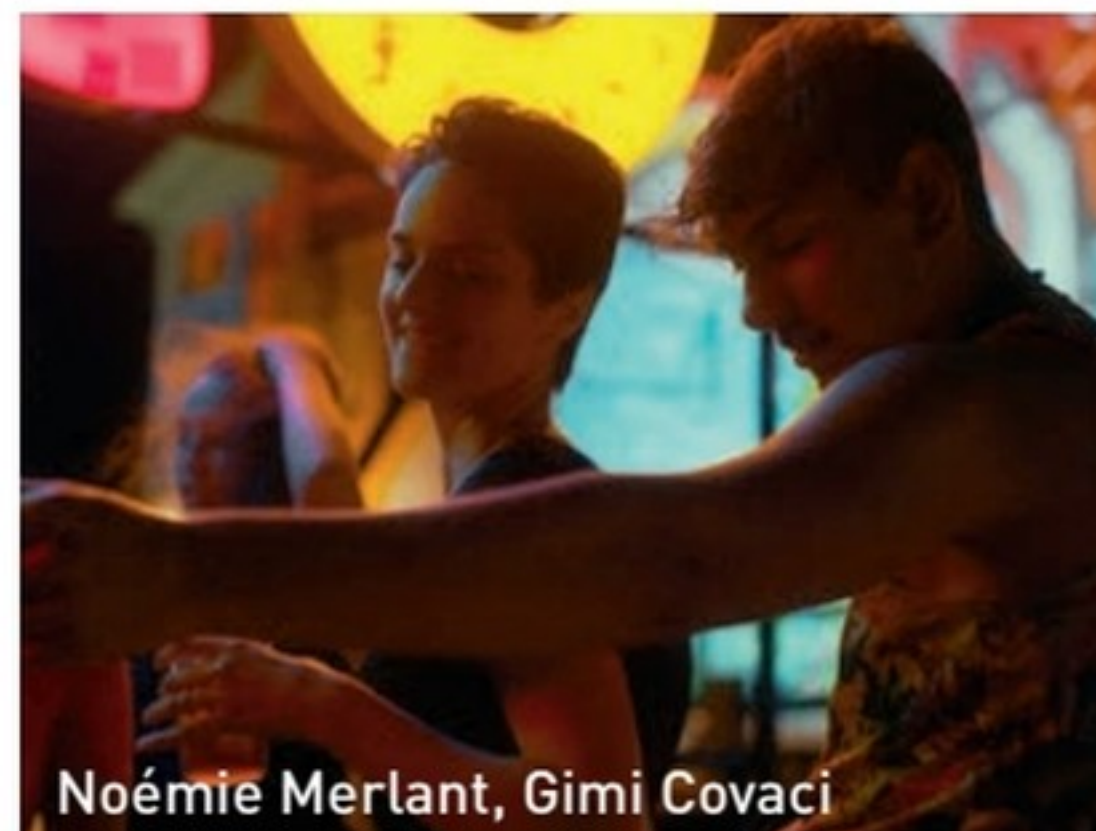
Une petite fille insomniale. Sa mère artiste de rue qui l'aime certes, mais maladroitement et lui préfère... son chien (et partenaire de spectacle), Marcel ! Voici le point de départ du premier long de la comédienne Jasmine Trinca, inspiré du rapport

singulier et passionnel qu'elle a entretenu avec sa propre mère. Et plus que par son récit en lui-même, c'est par l'aspect volontiers baroque de sa mise en scène, son jeu avec les couleurs vives (créées avec Daria d'Antonio, la chef op de *La Main de Dieu* de Sorrentino) pour contrecarrer la noirceur et la douleur de certaines situations que *Marcel !* vous emporte. Ses plans ressemblent à des tableaux qui s'animent au rythme du merveilleux duo qu'elle a réuni à l'écran : la jeune surdouée Maayane Conti et Alba Rohrwacher qui, à chaque rôle, paraît se réinventer. On parie que Jasmine Trinca n'en restera pas là. ♦ TC

**Pays** Italie • **De** Jasmine Trinca • **Avec** Alba Rohrwacher, Maayane Conti, Giovanna Ralli... • **Durée** 1 h 33

27 JUILLET | ★★★

## MI IUBITA, MON AMOUR



Noémie Merlant, Gimi Covaci

Une jeune femme, partie enterrer sa vie de jeune fille avec des amies en Roumanie, y tombe amoureuse d'un garçon qui fait implorer ses certitudes. Cette histoire, Noémie Merlant (qui signe son premier long tout en y tenant le rôle central) a

expliqué, lors de sa présentation à Cannes en 2021, qu'elle était la sienne. Romancée bien sûr mais fidèle à ce coup de foudre passionnel qu'elle a vécu. Tourné en 14 jours avec des comédiens de son cercle proche, *Mi iubita* n'a rien du film de vacances entre potes. S'il souffre de maladresses, l'envie de cinéma de Noémie Merlant renverse bien des montagnes. Elle fait dialoguer les cultures françaises et rom en faisant valser les clichés, elle sait insuffler du désir comme de la pudeur dans des scènes d'amour d'une grande délicatesse. Il y a de l'énergie, des couleurs et du bon son à revendre dans ce cri du cœur. Comment ne pas succomber ? ♦ TC

**Pays** France • **De** Noémie Merlant • **Avec** Noémie Merlant, Gimi Covaci, Sandra Codreanu... • **Durée** 1 h 35

3 AOÛT | ★

## L'ANNÉE DU REQUIN

Après *Teddy*, les frères Boukherma imaginent un film de requin dans les Landes. Mais entre respect du genre et parodie, tout s'annule. Une déception.

Après le loup-garou des Pyrénées (le très sympathique *Teddy*, 2020), voici le requin des Landes. Les frères Boukherma poursuivent leur démarche régionaliste en se réappropriant des figures identifiées du cinéma de genre nord-américain. Cette délocalisation passe par l'absurde avec *P'tit Quinquin* de Bruno Dumont dans le viseur. La province française est envisagée comme un territoire inédit, peuplé d'individus en décalage avec toute norme supposée, dont l'apparent ahurissement distille une poésie comique. Les signaux envoyés par les premières minutes de *L'Année du requin* sont ainsi reçus cinq sur cinq. L'intrigue voit une « gendarmette » d'une petite station balnéaire (Marina Foïs) profiter de l'attaque d'un squalo pour repousser son départ à la retraite. Seule, ou presque, face à l'incrédulité des concitoyens, Maja se lance à corps perdu dans la gueule du monstre. Cela posé, les cinéastes se retrouvent pris au piège et ne savent plus très bien où mettre les pieds, entre parodie, respect du genre et drame psychologique. À tout prendre, tout s'annule. Les séquences sont ainsi condamnées à se répéter à l'envi. Un passage en force qui dévitalise de l'intérieur un objet devenu carcasse vide.



Marina Foïs, Jean-Pascal Zadi et Christine Gautier

Le requin, animal-prétexte, ne semble donc promis qu'à une mort atroce, victime collatérale de ce film-joujou inconséquent. Quant à Kad Merad, *unplugged*, il n'essaie même pas de ramer. Un pitch, on le sait, n'a d'intérêt que s'il est converti en scénario. ♦ TB

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Les Dents de la mer 2* (1978), *Les Sous-Doués en vacances* (1982), *P'tit Quinquin* (2014)

**Pays** France • **De** Ludovic Boukherma & Zoran Boukherma • **Avec** Marina Foïs, Kad Merad, Jean-Pascal Zadi... • **Durée** 1 h 30



3 AOÛT | ★★★

## EN DÉCALAGE



Marta Nieto

© ALVARO MASCARELL

C'est au départ à peine perceptible. Mais, plus les jours passent, plus l'ingénieure du son, héroïne de ce premier long espagnol, découvre un décalage entre les bruits autour d'elle et le moment où elle les perçoit. Un point de départ aussi déstabilisant

qu'original qui donne naissance à un portrait de femme enfermée dans son mal-être, aussi réussi dans sa forme (la manière dont Peña traduit ce handicap en termes de sons et de situations inventives – notamment une scène d'un romanque échevelé mettant en scène l'homme qui l'aime) que dans le récit déployé sur les causes de cette panne des sensations auditives. Et dans le rôle central de ce puzzle mental, Marta Nieto (*Madre*) livre une composition fascinante, par la multitude des sentiments contradictoires que son seul visage se révèle capable d'exprimer, sans jamais forcer le trait. Entre délicatesse et puissance, une immense actrice. ♦ TC

**Tres • Pays** Espagne, France, Lituanie • **De** Juanjo Giménez Peña • **Avec** Marta Nieto, Miki Esparbé, Francisco Reyes... • **Durée** 1 h 35

24 AOÛT | ★★

## VESPER CHRONICLES



Raffiella Chapman

© THE JOKERS FILMS

On avait découvert le duo franco-lituanien Bruno Samper-Kristina Buozyte, en 2013 avec *Vanishing Waves*, pépite de science-fiction où un scientifique pénétrait les pensées d'une femme plongée en plein coma. Enfin de retour, ils restent fidèles

au genre qui les a mis en lumière. Leur *Vesper Chronicles* nous entraîne dans un monde post-apocalyptique où les écosystèmes terrestres ont été contaminés par des organismes génétiquement modifiés. Un univers hostile dans lequel une gamine de 13 ans va tenter de survivre et de sauver son père, paralysé. Le terrain est ici plus balisé que sur *Vanishing Waves*. Et leur scénario, trop étiré, peine à développer une réelle originalité. Mais le film séduit par son atmosphère visuelle, cette manière dont les effets spéciaux ne prennent jamais le pas sur le reste, et par la justesse de Raffiella Chapman (*Miss Peregrine...*) dans le rôle central. ♦ TC

**Vesper • Pays** France, Lituanie, Belgique • **De** Kristina Buozyte & Bruno Samper • **Avec** Raffiella Chapman, Eddie Marsan, Rosy McEwen... • **Durée** 1 h 53

24 AOÛT | ★★★

## LEILA ET SES FRÈRES

Un *Affreux, sales et méchants* à la sauce iranienne par le réalisateur de *La Loi de Téhéran*. L'un des grands oubliés du palmarès cannois.

Un an après *La Loi de Téhéran*, Saeed Roustayi a donc fait son entrée dans la compétition cannoise en mettant en scène les (més) aventures d'une jeune femme tentant envers et contre tout de sortir sa famille de la faillite où l'a conduite sa bande de frères, magouilleurs sans envergure. Elle trouve ainsi la bonne affaire capable de remettre tout ce petit monde à flot et a tout anticipé sauf le fait que son père préfère consacrer ses économies à une donation pour le mariage d'un cousin de la famille et devenir le patriarche du clan. Un titre prestigieux auquel il n'entend renoncer pour rien au monde, quitte à précipiter la ruine des siens. Inscrit dans un Iran étranglé par une crise économique massive, *Leila et ses frères* met trop de temps à démarrer mais une fois cette installation opérée, le film décolle au gré de scènes explosives où aucun de ces personnages (campés par un casting sans fausse note) n'entend se laisser marcher sur les pieds et céder un pouce de terrain. Il y a du *Affreux, sales et méchants* dans cette tragédie familiale qui flirte plus souvent qu'à son tour avec la comédie noire et joue avec l'épuisement des spectateurs. *Leila et ses frères* ne cherche jamais à se rendre aimable et



Taraneh Alidoosti

© AMIRHOSSEIN SHOJAIE

son aspect en surrégime permanent en fera décrocher certains au fil de ses 2 h 45 qui auraient gagné à être resserrées. Mais au moins Roustayi va au bout de son parti pris façon jeu de massacre des travers d'une société iranienne gangrenée par les dérives du patriarcat et des magouilles sans éclat. Il avait largement sa place dans le palmarès cannois. ♦ TC

**ALLEZ-Y SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Affreux, sales et méchants* (1976), *Une séparation* (2011), *Dieu existe, son nom est Petrunya* (2019)

**Leila's Brothers • Pays** Iran • **De** Saeed Roustayi • **Avec** Taraneh Alidoosti, Navid Mohammadzadeh, Payman Maadi... • **Durée** 2 h 45



# GUIDE DES SORTIES

JUILLET - AOÛT 2022 (Les films que la rédaction n'a pas pu voir avant le bouclage du numéro sont en italique)

## 29 JUIN

- > **Arthur malédiction**  
de Barthélémy Grossman
- > **Cahiers noirs**  
de Shlomi Elkabetz  
*[Critique page 74]*
- > **Decision to Leave**  
de Park Chan-wook • avec Tang Wei, Go Kyung-pyo, Park Hae-il  
*[Critique page 72]*
- > **En roue libre**  
de Didier Barthelemy • avec Marina Fois, Benjamin Voisin, Jean-Charles Clichet  
*[Critique page 70]*
- > **Entre la vie et la mort**  
de Giordano Gederlini • avec Antonio De La Torre, Marine Vacht, Olivier Gourmet
- > **L'Équipier**  
de Kieron J. Walsh • avec Louis Talpe, Matteo Simoni  
*[Critique parue dans le n° 550]*
- > **Goodnight Soldier**  
de Hiner Saleem  
*[Critique page 70]*
- > **Irréductible**  
de Jérôme Commandeur • avec Jérôme Commandeur, Laetitia Dosch, Pascale Arbillot  
*[Critique page 70]*
- > **Mastemah**  
de Didier D. Daarwin • avec Camille Razat, Olivier Barthelemy, Féodor Atkine  
*[Critique page 71]*
- > **La Traversée**  
de Varante Soudjan  
*[Critique page 74]*

## 1<sup>er</sup> JUILLET

- > **Salam**  
de e Diam's, Houda Benyamina, Anne Cissé  
*[Critique page 71]*

## 6 JUILLET

- > **After Yang**  
de Kogonada • avec Colin Farrel, Jodie Turner-Smith, Justin H. Min  
*[Critique page 74]*
- > **Crescendo**  
de Dror Zahavi • avec Peter Simonischek, Bibiana Beglau, Daniel Donskoy
- > **Ennio**  
de Giuseppe Tornatore  
*[Critique page 75]*
- > **L'Esprit sacré**  
de Chema Garcia Ibarra • avec Nacho Fernández, Llum Arques, Joanna Valverde  
*[Critique page 75]*
- > **I love Greece**  
de Nafsika Guerry-Karamaounas • avec Stacy Martin, Vincent Dedienne, Nana Mouskouri

## > Les Minions 2 : il était une fois Gru

- de Kyle Balda, Brad Ableson et Jonathan Del Val
- > **Music Hole**  
de Gaétan Liekens et David Mutzenmacher • avec Vanessa Guide, Chicandier, Sacha Bourdo
- > **Peter von Kant**  
de François Ozon • avec Denis Ménochet, Isabelle Adjani, Khalil Gharbia  
*[Critique page 75]*
- > **The Sadness**  
de Rob Jabbaz • avec Regina Lei, Berant Zhu, Tzu-Chiang Wang
- > **Zahorí**  
de Mari Alessandrini • avec Lara Tortosa, Santos Curapil, Cirilo Wesley

## 13 JUILLET

- > **Ducobu président !**  
d'Elie Semoun • avec Elie Semoun, Émilie Caen, Gérard Jugnot
- > **Jesús López**  
de Maximiliano Schonfeld • avec Lucas Schell, Joaquin Spahn, Sofía Palomino
- > **Menteur**  
d'Olivier Baroux • avec Tarek Boudali, Artus, Pauline Clément
- > **La Nuit du 12**  
de Dominik Moll • avec Bastien Bouillon, Bouli Lanners, Théo Cholbi  
*[Critique page 76]*
- > **Les Nuits de Mashhad**  
d'Ali Abbasi • avec Mehdi Bajestani, Zar Amir Ebrahimi, Arash Ashtiani  
*[Critique page 77]*

- > **Rifkin's Festival**  
de Woody Allen • avec Elena Anaya, Louis Garrel, Gina Gershon  
*[Critique page 77]*
- > **Thor : Love and Thunder**  
de Taika Waititi • avec Chris Hemsworth, Natalie Portman

- > **To Kill the Beast**  
d'Agustina San Martín • avec Tamara Rocca, Ana Brun, Julieth Micolta  
*[Critique page 75]*

- > **La Veronica**  
de Leonardo Medel

## 20 JUILLET

- > **As Bestas**  
de Rodrigo Sorogoyen • avec Luis Zahera, Diego Anido, Marina Fois  
*[Critique page 78]*
- > **Dédales**  
de Bogdan George Apetri • avec Ioana Bugarin, Emanuel Pârvu, Cezar Antal
- > **Joyeuse retraite 2**  
de Fabrice Bracq • avec Michèle Laroque, Thierry Lhermitte, Constance Labbe

## > Magdala

- de Damien Manivel • avec Elsa Wollaston, Aimie Lombard, Olga Mouak
- > **Mia et moi – L'héroïne de Centopia**  
d'Adam Gunn, Matthias Temmermans
- > **La Petite Bande**  
de Pierre Salvadori  
*[Critique page 79]*
- > **Tempura**  
d'Akiko Ohku • avec Rena Nounen, Tomoya Nakamura, Kento Hayashi

## 27 JUILLET

- > **Becoming Father**  
de Tetsuya Mariko • avec Sosuke Ikematsu, Yu Aoi, Jirô Satô  
*[Critique page 79]*
- > **Costa Brava, Lebanon**  
de Mounia Akl • avec Nadine Labaki, Saleh Bakri, Ceana & Geana Restom  
*[Critique page 71]*
- > **Des feux dans la nuit**  
de Dominique Lienhard • avec Igor Van Dessel, Ana Girardot, Jérémie Elkaim
- > **Destruction Babies**  
de Tetsuya Mariko • avec Yuya Yagira, Masaki Suda, Nijiro Murakami
- > **Krypto et les super-animaux**  
de Jared Stern et Sam Levine
- > **Marcel !**  
de Jasmine Trinca • avec Alba Rohrwacher, Maayane Conti, Giovanna Ralli  
*[Critique page 80]*

- > **Mi iubita, mon amour**  
de Noémie Merlant • avec Gimi Covaci, Noémie Merlant, Sanda Codreanu  
*[Critique page 80]*

- > **Un été comme ça**  
de Denis Côté • avec Larissa Corriveau, Laure Giappiconi, Aude Mathieu

- > **Sundown**  
de Michel Franco • avec Tim Roth, Charlotte Gainsbourg, Izabela Larios  
*[Critique page 79]*

## 3 AOÛT

- > **L'Année du requin**  
de Ludovic Boukherma, Zoran Boukherma  
*[Critique page 80]*
- > **Bullet Train**  
de David Leitch
- > **En décalage**  
de Juanjo Giménez  
*[Critique page 81]*
- > **Miraculous**  
de Jérémy Zag
- > **Les Promesses d'Hasan**  
de Semih Kaplano lu

## 10 AOÛT

- > **Dodo**  
de Panos H. Koutras
- > **No Fathers in Kashmir**  
d'Ashvin Kumar • avec Zara Webb, Shivam Raina, Ashvin Kumar
- > **Nope**  
de Jordan Peele
- > **One Piece Red – Le Film**  
de Goro Taniguchi
- > **La Très Très Grande Classe**  
de Frédéric Quiring • avec Melha Bedia, Audrey Fleurot, Arié Elmaleh

## 17 AOÛT

- > **America latina**  
de Fabio D'Innocenzo, Damiano D'Innocenzo
- > **De l'autre côté du ciel**  
d'Yusuke Hirota
- > **Les Derniers Jours dans le désert**  
de Rodrigo Garcia  
*[Critique parue dans le n° 530]*
- > **Là où chantent les écrevisses**  
d'Olivia Newman • avec Daisy Edgar-Jones, Taylor John Smith, Harris Dickinson
- > **Vesper Chronicles**  
de Kristina Buozyte, Bruno Samper  
*[Critique page 81]*
- > **Les Vieux Fourneaux 2 : bons pour l'asile**  
de Christophe Duthuron

## 24 AOÛT

- > **Animals**  
de Nabil Ben Yadir
- > **Beast**  
de Baltasar Kormakur • avec Idris Elba
- > **Flee**  
de Jonas Poher Rasmussen  
*[Critique parue dans le n° 530]*
- > **Leila et ses frères**  
de Saeed Roustaei  
*[Critique page 81]*
- > **Rumba la vie**  
de Franck Dubosc • avec Franck Dubosc, Louana Espinosa, Marie-Philomène Nga  
*[Critique parue dans le n° 525]*
- > **Tad l'explorateur et la table d'émeraude**  
de Enrique Gato
- > **Trois mille ans à t'attendre**  
de George Miller  
*[Critique page 68]*
- > **Les Volets verts**  
de Jean Becker • avec Gérard Depardieu, Fanny Ardant, Benoît Poelvoorde
- > **Wild Men**  
de Thomas Daneskov • avec Rasmus Bjerg, Zaki Youssef, Bjørn Sundquist  
*[Critique parue dans le n° 5256]*



## ET S'IL N'EN RESTE QU'UN...

### LES REPRISES

29 JUIN

> **Au cœur de la nuit**

de Robert Hamer, Alberto Cavalcanti, Basil Dearden • avec Mary Merrall, Barbara Leake, Renee Gadd...

> **Le Charme discret de la bourgeoisie**

de Luis Buñuel • avec Fernando Rey, Paul Frankeur, Delphine Seyrig

6 JUILLET

> **Accatone**

de Pier Paolo Pasolini • avec Franco Citti, Silvana Corsini, Franca Pasut

> **Des filles pour l'armée**

de Valerio Zurlini • avec Mario Adorf, Marie Laforêt, Anna Karina

> **Histoires de petites gens**

de Djibril Diop Mambety

> **Monsieur Klein**

de Joseph Losey • avec Alain Delon, Jeanne Moreau, Michael Lonsdale

13 JUILLET

> **Les Enchaînés**

d'Alfred Hitchcock • avec Cary Grant, Ingrid Bergman, Claude Rains

> **Hurlements**

de Joe Dante • avec Dee Wallace, Patrick Macnee, John Carradine

27 JUILLET

> **Passion d'amour**

d'Ettore Scola • avec Bernard Giraudeau, Valeria d'Obici, Laura Antonelli

> **La Terrasse**

d'Ettore Scola • avec Marcello Mastroianni, Ugo Tognazzi, Vittorio Gassman

3 AOÛT

> **Tatouage**

de Yasuzo Masumara • avec Ayako Wakao, Akio Hasegawa, Gaku Yamamoto

10 AOÛT

> **Rashômon**

d'Akira Kurosawa • avec Toshiro Mifune, Masayuki Mori, Machiko Kyo

> **Un jour sans fin**

de Harold Ramis • avec Bill Murray, Andie MacDowell

THOMAS BAUREZ

**LA NUIT DU 12**

Présenté dans la section Cannes Première, ce thriller de l'auteur de *Seules les bêtes* méritait bien une place dans la compétition. À partir d'une affaire non élucidée, le scénario ausculte avec intelligence les mécanismes d'une traque et questionne la domination masculine dans les dossiers de violence faite aux femmes.

THIERRY CHEZE

**LA NUIT DU 12**

Un polar passionnant, centré sur une enquête non résolue qui questionne aussi bien les rapports hommes-femmes dans notre société moderne qu'il décrit les conséquences délétores du manque de moyen grandissant dans les services publics. Dominik Moll à son meilleur.

FRÉDÉRIC FOUBERT

**DECISION TO LEAVE**

Park Chan-wook investit le sous-genre du thriller post-*Vertigo* avec ce film au romantisme timbré et d'une sophistication formelle insensée. Sommet : une scène mêlant interrogatoire policier et dégustation de sushis, à laquelle ni Hitchcock, ni Lynch, ni De Palma, ni Verhoeven n'avaient pensé.

GAËL GOLHEN

**ENNIO**

Deux ans après sa disparition, Giuseppe Tornatore brosse le portrait d'Ennio Morricone à base d'archives et d'interviews originales. L'occasion d'apprendre de nombreuses anecdotes, de mettre à nu les failles du génie musical et de réentendre les plus belles musiques jamais écrites pour le cinéma.

FRANÇOIS LÉGER

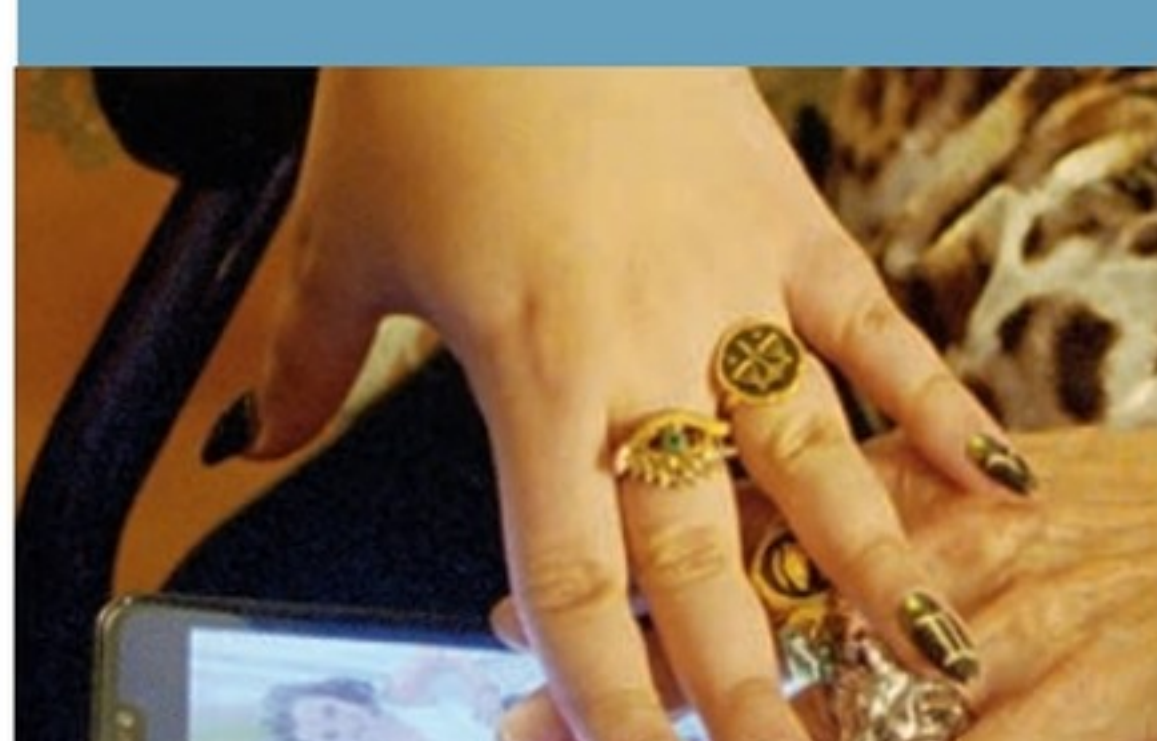
**THE SADNESS**

Outre l'impressionnant *As bestas* et l'incorrigiblement cool *Elvis*, vous seriez bien avisés de jeter un œil à *The Sadness*, déjà promis à une bonne place au rayon culte : un virus pousse ses infectés à se comporter comme les pires sadiques. Niveau de gore délirant et 100 idées à la minute.

SYLVESTRE PICARD

**L'ESPRIT SACRÉ**

Ne loupez surtout pas ce drôle de film qui commence comme un épisode de Strip-tease avant de nous embarquer dans une noirceur dingo. Ari Aster et Denis Villeneuve ont un nouveau cousin, et il est espagnol. Tous les premiers longs devraient ressembler à ça.





NETFLIX | ★★★

## LE HAUT DU PANIER

Un grand Adam Sandler en talent scout de basketteurs, qui, sur le déclin, abat sa dernière carte. Un film au récit trop programmatique.

On a découvert Jeremiah Zagar en 2018 avec *We the Animals*, film arty en 16 mm. Un récit d'apprentissage sur fond de violence familiale sélectionné à Sundance puis primé à Deauville. Et c'est un virage à 180° qu'il opère avec sa deuxième réalisation. Un film mainstream qui évolue sur un terrain familier, celui de *Jerry Maguire* ou du *Stratège* : le film de sport, ou plus précisément des coulisses sportives. En l'occurrence ici, un dénicheur de talents qui parcourt la planète pour trouver les basketteurs appelés à devenir stars sous le maillot des 76ers de Philadelphie. Un globe-trotter qui aspire à s'installer sur le banc des entraîneurs, comme le lui a promis le patron du club, dont la mort soudaine et le remplacement par son fils vont rebattre les cartes et le forcer à reprendre ses voyages en Europe. Il va y repérer un Espagnol prometteur mais sortant totalement des cadres et possédant un casier judiciaire propre à réduire à néant les espoirs qu'il place en lui. Certes tout ou presque, dans ce duo des contraires et l'ascenseur émotionnel de leurs aventures jusqu'à son épilogue, obéit à une pure logique programmatique. Et pourtant ce film possède un charme fou. Par sa manière d'évoluer



Juancho Hernangómez et Adam Sandler

avec malice dans un équilibre constant entre humour et émotions, bien sûr. Mais aussi et surtout grâce à Adam Sandler, dont l'humanité désarmante suscite pour son personnage une empathie qui ne se démentira jamais. Son regard fatigué où perce une espièglerie enfantine suffit à expliquer le plaisir simple et total qu'on prend devant ce *Haut du panier*. Pourquoi boudier son bonheur ? ♦ TC

**REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Jerry Maguire* (1997), *Le Stratège* (2011), *Une nouvelle chance* (2012)

**Hustle** • Pays États-Unis • De Jeremiah Zagar • Avec Adam Sandler, Juancho Hernangómez, Ben Foster... • Durée 1 h 57

VOD | ★

## UN HIVER À NEW YORK

Un casting d'enfer, avec aux commandes la réalisatrice d'*Une éducation*. Mais à l'arrivée, un mélo qui se noie dans les bons sentiments.

Sur le papier, c'est évidemment le casting qui attire l'œil. Tahar Rahim, Zoe Kazan, Bill Nighy, Andrea Riseborough, Jay Baruchel ou encore le prix d'interprétation 2021 de Cannes, Caleb Landry Jones, tous réunis devant la caméra de Lone Scherfig, la réalisatrice d'*Une éducation* qui avait révélé Carey Mulligan à la fin des années 2000. Un tel aréopage met forcément l'eau à la bouche. Mais un indice met très vite la puce à l'oreille. En dépit de sa distribution de prestige, ce film présenté en ouverture du festival de Berlin en février 2019 n'avait pas connu de distribution en salles... Et hélas, son visionnage permet de comprendre pourquoi. Le scénario de Lone Scherfig ne fait en effet pas dans la dentelle côté mélo, dans ce récit choral où s'entremêlent les destins d'une femme fuyant un mari violent et qui se retrouve à la rue avec ses deux enfants, d'une infirmière si dévouée aux autres qu'elle a fini par s'oublier elle-même, d'un avocat désabusé et d'un ex-détenu en quête de rédemption. Dès leurs apparitions successives, on devine sans grand mal tout ce qui va suivre, ces inévitables obstacles qui vont s'accumuler sur leur chemin avant qu'ils finissent par échapper à leur funeste



Zoe Kazan et Tahar Rahim

destin. Le mélo nécessite une mécanique de précision et un dosage au millimètre des émotions qui font ici cruellement défaut. En dépit des efforts de ses interprètes, *Un hiver à New York* se noie dans un festival de bons sentiments flirtant plus souvent qu'à son tour avec le chantage lacrymal. Cet hymne aux cabossés de l'existence manque sa cible. ♦ TC

**REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Ironweed* (1987), *Les Parisiens* (2004), *Monsieur Flynn* (2012)

**The Kindness of Strangers** • Pays Danemark, Canada, Suède, France, Allemagne, Grande-Bretagne, États-Unis • De Lone Scherfig • Avec Tahar Rahim, Zoe Kazan, Bill Nighy... • Durée 1 h 52



DVD/BLU-RAY | ★★★★★

## THE GREAT BUSTER : UNE CÉLÉBRATION



Le dernier film de Peter Bogdanovich, mort en début d'année, sera donc un documentaire sur le cinéma – logique, quand on a commencé sa carrière comme critique. Éloge de Buster Keaton, *The Great*

*Buster* n'a même pas besoin d'être génial pour procurer un plaisir fou. Le réalisateur de *La Dernière Séance* y retrace le destin de « The Great Stone Face » : l'âge d'or des années 20, la ringardisation expresse puis les hommages tardifs, au soir de sa vie. Les images d'archives ravissent et serrent le cœur : Keaton est d'une élégance folle, qu'il soit en train de révolutionner le cinéma ou de cachetonner dans des pubs indignes de son génie. Bogdanovich s'est toujours intéressé à ces wonderboys devenus des has been, puis des légendes vivantes. Sa carrière, toutes proportions gardées, épousa d'ailleurs un peu cette trajectoire-là. ♦ FF

Pays États-Unis • De Peter Bogdanovich • Documentaire • Éditeur Carlotta  
• Bonus Pas vus • Durée 1 h 42

VOD | ★★

## POST MORTEM



Judit Schell

Découvert à Gérardmer, le représentant de la Hongrie aux Oscars nous entraîne en 1919 dans les pas d'un miraculé du front de la guerre qui travaille comme photographe post mortem, en charge de créer des photos de famille où les défunts

semblent côtoyer les vivants par un tour de passe-passe artistique. Et qui, en suivant dans son village décimé par la grippe espagnole une enfant qu'il a vue dans son rêve en revenant d'entre les morts, se retrouve confronté à des apparitions de spectre. Péter Bergendy fait montre ici d'un remarquable sens de l'horreur, préférant à la facilité des *jump scares* la création d'une atmosphère envoûtante, avec une image désaturée et froide et un parti pris naturaliste qui renforcent l'effroi. Mais son scénario ne se hisse jamais à la hauteur de ce coup d'éclat formel, ayant tendance à bégayer et perdre de son impact pour tenir deux heures. Dommage. ♦ TC

Pays Hongrie • De Péter Bergendy • Avec Viktor Klem, Fruzsina Hais, Judit Schell... • Durée 1 h 55

APPLE TV+ | ★★

## CHA CHA REAL SMOOTH



Cooper Raiff et Evan Assante

Depuis l'enfance, Andrew possède tout à la fois un talent inné pour mettre l'ambiance dans les soirées où il se rend et un irrésistible penchant pour les femmes plus âgées que lui. À 22 ans, contraint de revenir vivre dans sa famille dans le New Jersey, il devient chauffeur de salles de bar-mitsvah. Il y tombe sous le charme de la mère, mariée, d'une enfant handicapée à qui il a su redonner le sourire. Sur un scénario qui rappelle *Séduction en mode mineur* (2002) avec Sigourney Weaver, Cooper Raiff (devant et derrière la caméra) signe une *coming-of-age story* attachante par son côté espiéglo-dépressif où son duo avec Dakota Johnson sonne toujours juste. Mais le fil du récit est trop ténu pour tenir sur près de deux heures sans tirer en longueur et mettre régulièrement à nu son côté un peu trop mécanique et programmatique. Le film d'un élève doué mais excessivement scolaire. ♦ TC

sey, il devient chauffeur de salles de bar-mitsvah. Il y tombe sous le charme de la mère, mariée, d'une enfant handicapée à qui il a su redonner le sourire. Sur un scénario qui rappelle *Séduction en mode mineur* (2002) avec Sigourney Weaver, Cooper Raiff (devant et derrière la caméra) signe une *coming-of-age story* attachante par son côté espiéglo-dépressif où son duo avec Dakota Johnson sonne toujours juste. Mais le fil du récit est trop ténu pour tenir sur près de deux heures sans tirer en longueur et mettre régulièrement à nu son côté un peu trop mécanique et programmatique. Le film d'un élève doué mais excessivement scolaire. ♦ TC

Pays États-Unis • De Cooper Raiff • Avec Cooper Raiff, Dakota Johnson, Evan Assante... • Durée 1 h 47

VOD | ★

## SHARK BAY



Thomas Flynn, Holly Earl et Catherine Hannay

Réalisateur de minuscules séries B anonymes, James Nunn avait pourtant réussi à nous épater il y a quelques mois avec *One Shot*, actionner bonnard dont on chantait les louanges dans ces pages. On attendait donc pas mal de son

film d'après, un *survival* mettant en scène des étudiants en fin de Spring Break au Mexique, coincés en pleine mer sur un jet-ski en panne. Autour d'eux rôde un requin blanc tout à fait décidé à les bouffer. Énorme déception : entre son casting générique, son scénario vu et revu, sa réalisation passe-partout et une absence confondante de suspense, *Shark Bay* ne tient même pas sa promesse de divertissement du samedi soir. La faute, aussi, à des personnages si stéréotypés qu'on ne sait plus si on doit leur souhaiter une mort atroce ou se raccrocher à leur éventuelle survie. ♦ FL

Shark Bait • Pays Grande-Bretagne • De James Nunn • Avec Holly Earl, Jack Trueman, Catherine Hannay... • Durée 1 h 21 • Disponible le 8 juillet



MY CANAL | ★★★★★

# THIS IS US – SAISON 6

Ça y est, c'est fini : on a fait nos adieux à la famille Pearson avec une dernière saison en forme de feu d'artifice lacrymal, où la team *This is us* a tout donné. On regarde quoi maintenant ?



Justin Hartley, Chrissy Metz, Sterling K. Brown et Jon Huertas

L'histoire familiale de triplés aussi dissemblables que possible raconte un demi-siècle d'histoire américaine : un sujet au bas mot un peu casse-gueule, mais en 2016, les États-Unis accueillent *This is us* à bras ouverts. La formidable première saison ne faisait pas que déployer une jolie mécanique scénaristique avec des twists en pagaille, croisant les chronologies et les destins de l'Amérique héroïque et polyphonique qu'on aime (*This is us* pouvant aussi se lire *This is USA*). Elle faisait surtout pleurer la quasi-totalité de son public et donnait une belle leçon à ceux qui pensaient que la télé d'une chaîne grand public (NBC, en l'occurrence), profondément *feel-good*, était morte quelque part au début du siècle, écrasée par un ton général de plus en plus brutal et cynique : *Westworld* sur HBO, avec sa narration également fragmentée entre passé et futur, démarrait un mois après, et était son reflet totalement inversé, geek, violent et sexuel.

Six saisons plus tard, *This is us*, c'est fini. Et la sixième et dernière saison est sans aucun doute la meilleure depuis la première. Oh, la série n'est pas parfaite, loin de là, elle s'est parfois égarée, que ce soit le temps d'un épisode ou même d'un arc narratif : le passage pendant la guerre du Vietnam dans la saison 3 n'a pas franchement été bien négocié.

**SOMMET.** Tout cela, c'est du passé : la saison 6 est un vrai sommet d'écriture. Notons en passant que le casting a profité du finale pour emprunter les manettes de la série (vieille tradition de network familial) sans que son écriture n'en souffre : Milo Ventimiglia, Justin Hartley, Mandy Moore et Jon Huertas ont chacun réalisé des épisodes, tandis que Susan Kelechi Watson est créditée au scénario d'un épisode et que Chrissy Metz a coécrit celui où son personnage s'empare enfin de son destin... *This is us*, définitivement : Dan Fogelman, son créateur et showrunner, claironne partout que la série n'a fait qu'aller vers la fin qu'il

avait imaginée depuis le départ. Ces noms ne vous disent pas grand-chose (sauf aux fans de *Gilmore Girls* et de *Raiponce*, un Disney d'ailleurs écrit par Fogelman) si vous êtes vierges de *This is us*, mais si vous avez décidé de vous y mettre, soyez prévenus : chaque épisode de la saison 6 essaie de nous faire fondre en larmes dès que retentissent les notes invariablement guillerettes du générique de fin. C'est l'habitude de la série, son horizon créatif, même.

**VIDE FINAL.** Everest émotionnel de la S6, l'épisode consacré à Miguel, tant attendu, canalise la puissance mélo du prologue de *Là-haut*, encapsulant toute une vie en une quarantaine de minutes, prenant également modèle sur l'épisode de la saison 1 consacré à William (le premier de la série à ouvrir les vannes de la chialade totale). Mais en fin de compte, la saison 6 (et, à partir de là, toute la série avec ses flash-back et flash-forward à gogo) invoque aussi bien *A Ghost Story* de David Lowery, où des décennies s'écoulent le temps de tourner la tête ou de baisser les yeux, que ces deux films jumeaux, *Millenium Actress* de Satoshi Kon et *Abattoir 5* de George Roy Hill, soit des chefs-d'œuvre qui nous montrent que passé et avenir ne font jamais que coexister en permanence en nous. Comme l'explique Docteur Manhattan dans la BD *Watchmen*, il n'y a ni passé ni futur, le temps est simultané, il est comme un diamant dont on ne peut voir qu'une seule facette à la fois. Les facettes de *This is us* sont désormais éteintes : rarement la fin d'une série aura laissé un aussi grand vide. Le temps de tourner la tête, ou de baisser les yeux, et il n'y a plus rien. ♦ SP

**REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Six Feet Under* (2001), *Là-haut* (2009), *A Ghost Story* (2017)

**Pays États-Unis • Créée par** Dan Fogelman • **Avec** Milo Ventimiglia, Mandy Moore, Sterling K. Brown... • **Nombre d'épisodes vus** 18/18



STARZPLAY | ★★

## THE GIRL FROM PLAINVILLE

Un true crime morbide camoufle une plongée violente dans les traumatismes adolescents. Elle Fanning y excelle, troublante d'ambivalence.

En 2017, la jeune Michelle Carter était reconnue coupable d'homicide involontaire pour avoir poussé son petit ami au suicide. Sordide et ordinaire de par l'apparente normalité de ses protagonistes, l'affaire ne pouvait qu'alimenter la machine à produire du true crime. Après un docu HBO, voici la version série créée par Liz Hannah (*Pentagon Papers*) et Patrick MacManus (*Dr. Death*) qui remonte scrupuleusement le fil des événements en suivant, sur des lignes parallèles, l'enquête en cours jusqu'au procès et la relation entre les deux ados qui a conduit au drame. Au commencement, Michelle Carter, que personne ne semble connaître dans l'entourage de la victime, est une énigme. *The Girl from Plainville* questionne inmanquablement son rôle dans ce fait divers. Mais, plus les épisodes s'enchaînent, plus celle-ci paraît insaisissable et déroutante. Elle l'est d'autant plus que la série peut compter sur l'interprétation d'Elle Fanning, sphinx marmoréen dans lequel semblent exister tout à la fois compassion et indifférence, douceur et acrimonie. Comme *Dr. Death* avant



Elle Fanning

elle, *The Girl from Plainville* reste évasive sur la personnalité de son sujet. Ce que l'on aurait facilement pu lui reprocher, si la série n'en avait paradoxalement été aussi proche. En décrivant une jeune femme assaillie d'émotions contraires, un jeune homme rongé par la dépression et une relation fantasmée, le récit renferme le portrait d'une adolescence qui ne parvient pas à se cerner elle-même. Contre toute attente, la série exhale une infinie tristesse. ♦ JONATHAN BLANCHET

**REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Créatures célestes* (1994), *Virgin Suicides* (2000), *Dr. Death* (2021)

**Pays** États-Unis • **Créée par** Liz Hannah & Patrick Macmanus • **Avec** Elle Fanning, Chloë Sevigny, Colton Ryan... • **Nombre d'épisodes vus** 8/8

APPLE TV+ | ★★

## LOOT

Une milliardaire se découvre dans l'effort. Un rejeton de *30 Rock* qui (se) repose sur les épaules de Maya Rudolph et peine à capitaliser sur le reste.

Après la déception *Forever* où le duo s'essayait à la chronique conjugale pour Prime Video, Alan Yang et Matt Hubbard reviennent à leurs premiers amours : la comédie de situation en milieu professionnel, sur laquelle ces deux anciens de *Parks & Recreation* et *30 Rock* ont fourbi leurs armes. Dans *Loot*, une milliardaire trompée par son mari et moquée par la presse à scandale se jette à corps perdu dans le travail qu'elle laissait jusque-là aux autres en s'investissant dans une fondation caritative qu'elle ignorait posséder. Reprenant à son compte le schéma narratif du personnage catapulté dans un monde qui n'est pas le sien – pour se repaître des décalages et quiproquos qui en résultent –, *Loot* formule l'idée d'une charge opportune contre l'hypocrisie des 1 % et des supposés philanthropes parmi les portefeuilles les plus gonflés. *Feel-good*, la série peut compter sur un atout indéniable : l'abattage comique de Maya Rudolph qui donne le la à cette petite entreprise. Gare au mirage : le comique de situation s'essouffle vite quand elle n'est plus le centre de l'attention. Malgré les apparences, l'écriture manque de consistance quand il s'agit de s'intéresser à des personnages secondaires



Nat Faxon et Maya Rudolph

qui, une fois la tornade Rudolph sortie du cadre et la dynamique de groupe brisée, peinent à exister individuellement. *Loot* reprend du poil de la bête lorsqu'elle parachute tout ce petit monde dans les hauts lieux de la mondanité où elle raccroche le mieux les wagons de sa satire. Le terrain idéal pour les prochains épisodes. ♦ JB

**REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Bienvenue à Schitt's Creek* (2015), *30 Rock* (2006), *Unbreakable Kimmy Schmidt* (2015)

**Pays** États-Unis • **Créée par** Alan Yang & Matt Hubbard • **Avec** Maya Rudolph, Michaela Jaé Rodriguez, Ron Funches... • **Nombre d'épisodes vus** 6/10

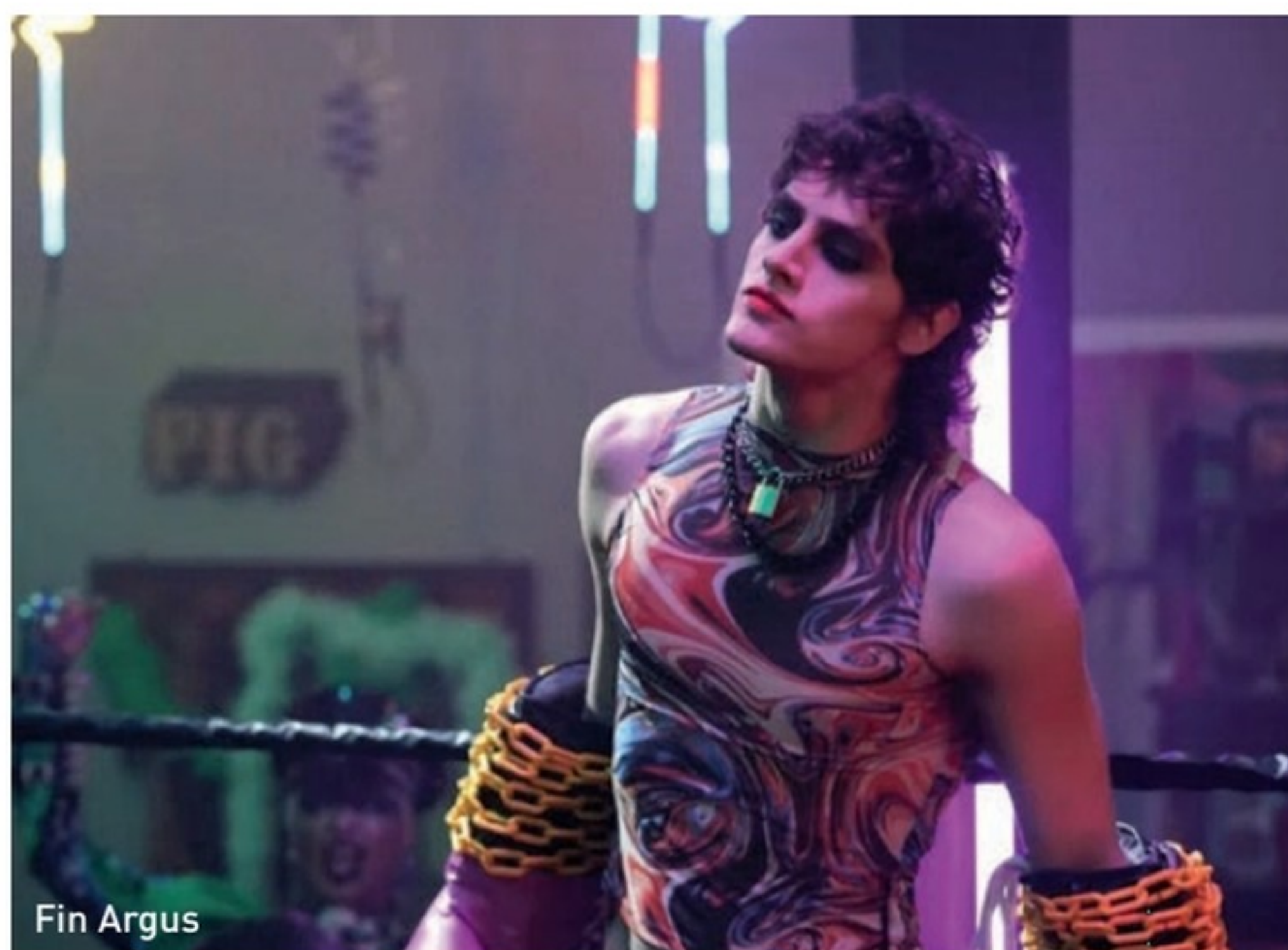


STARZPLAY | ★★★★★

## QUEER AS FOLK

Cette réinvention américaine de *Queer as Folk*, plus consciente de son époque, brille par le récit de la lente reconstruction de ses personnages.

Pourquoi rebooter *Queer as Folk*, dont les versions anglaise comme américaine font encore référence à peine plus de vingt ans après leur mise à l'antenne ? « *Parce qu'en années queer, c'étaient il y a un millénaire* » a justement répondu Russell T. Davies, créateur de la série britannique originelle, la première à se concentrer sur le quotidien d'amis gays. À l'époque, Davies s'était vu reprocher d'avoir mis sous le tapis le virus du sida, avant de faire son bouleversant mea culpa avec *It's a Sin*. La première adaptation américaine a été critiquée pour son manque de réalisme. Les deux séries étaient majoritairement blanches, prises en défaut de représentativité. À la fois réinvention et continuation, cette nouvelle version s'aligne surtout sur son époque. Homosexualité et handicap, non-binarité, transidentité sont explorés sans être les moteurs du scénario, écrit comme la normalité par des auteurs concernés. C'est autrement que les personnages vont être ébranlés. Ce *Queer as Folk* version 2022 s'ouvre sur un épisode introductif tétanisant, concentré de ce que seront les épisodes suivants, entre pulsions de vie et angoisses profondes. Comme si la série avait fait un tour sur elle-même en 52 minutes



Fin Argus

© ALYSSA MORAN/PEACOCK

à peine. Mais tout reste à raconter, à reconstruire aussi, cet instant fondateur rouvrant toutes les blessures. Toujours aussi frontale, nourrie d'un hédonisme cathartique, la série met un peu de temps à se canaliser, comme trop empreinte de l'énergie qui l'anime. Quel meilleur témoignage de la soif de liberté de ses protagonistes ? ♦ JB

**REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Queer as Folk* (2000), *Looking* (2014), *Euphoria* (2019)

**Pays** États-Unis • **Créée par** Stephen Dunn • **Avec** Fin Argus, Devin Way, Jesse James Keitel, Ryan O'Connell... • **Nombre d'épisodes vus** 8/8

CANAL+ | ★★★★★

## L'AMIE PRODIGIEUSE – SAISON 3

L'avant-dernière saison de l'adaptation de la saga d'Elena Ferrante passe le cap du nouveau réal et demeure plus que jamais une grande œuvre.

Cheville ouvrière de la première heure dans l'adaptation de la tétralogie d'Elena Ferrante, Saverio Costanzo a cédé son siège de réalisateur lorsqu'il a fallu mettre en images le troisième tome de *L'Amie prodigieuse*. Pas de quoi s'alarmer de ce changement (Costanzo reste à l'écriture), bien au contraire. Perdurant sur des bases très codifiées, la série ajoute le regard de Daniele Luchetti, nouveau venu derrière la caméra, pour illustrer les dernières vicissitudes traversées par les deux amies napolitaines. Portée par le succès de son premier roman, Elena construit son avenir à Florence, alors que Lila, restée à Naples, subit la violence machiste et l'exploitation ouvrière. Leurs quotidiens, à l'opposé, sont rythmés par les soubresauts sociétaux qui agitent l'Italie à l'entrée des années 70 et qui creusent encore davantage le fossé entre les protagonistes du récit et Elena, coincée entre le passé et l'avenir. Un écart que cette saison 3 nourrit plus que jamais de sentiments contradictoires en ces temps d'émancipation. À l'amour succèdent la haine et une forme d'attraction/répulsion pour celle qui



Gaia Girace et Margherita Mazzucco

© THE APARTMENT - WILDSIDE - FANDANGO - FREMANTLE

a été et sera toujours l'amie, indispensable malgré tout à l'équilibre de l'héroïne. La série regarde alors du côté du cinéma de John Cassavetes (influence revendiquée de Luchetti dans sa méthode d'improvisation avec les acteurs), captant avec une finesse remarquable des échanges de regards, de paroles, ou de simples postures qui trahissent l'inconfort et le malaise. Des petits riens qui forment un grand tout. ♦ JB

**REGARDEZ SI VOUS AVEZ AIMÉ** *Une femme sous influence* (1974), *The Lost Daughter* (2021), *Pachinko* (2022)

**L'Amica geniale** • **Pays** Italie, États-Unis • **Créée par** Saverio Costanzo • **Avec** Margherita Mazzucco, Gaia Girace, Alba Rohrwacher... • **Nombre d'épisodes vus** 8/8





LA STAR

## LA PUISSANCE WELLIVER

Il y a un an, la fin de la saison 7 de *Bosch* nous avait laissés orphelins. Fini les dérives nocturnes dans L.A., adieu Harry – puits de misère et de damnation –, so long Maddie (sa fille aux yeux tristes) et bye bye Coltrane (son clébard abîmé)... jusqu'à ce qu'on apprenne quelques semaines plus tard, que, finalement, l'écrivain Michael Connelly lançait un spin-off (*Bosch : Legacy*). Ça n'a pas chômé : dix mois plus tard, la série débarque sur Prime. Du fan service ronronnant, une intrigue mollasse (Bosch cherche l'héritier d'un magnat du coin) et un héros qui, malgré la promesse du titre, ne se décide jamais à passer le relais... Par un hasard du calendrier, *La Défense Lincoln*, autre label du Connelly Universe, atterrissait sur Netflix au même moment. Tout le contraire de *Legacy* : aussi glossy que son interprète (Manuel Garcia-Rulfo), branchée sur son époque (le héros avocat doit défendre un géant de la tech), la série signée David E. Kelley aurait dû mettre une grosse trempe et un sacré coup de vieux à *Bosch*. Ce n'est pas ce qui s'est produit : enlisée dans ses intrigues multiples, jamais attachante, on a lâché l'affaire au bout de trois épisodes... si aucun personnage n'arrivait à prendre de l'épaisseur dans *Legacy*, c'est sans doute que tout le monde savait que sans Titus (Welliver) ça irait dans le mur. On attend fermement la saison 2 et, si Welliver décroche un rôle dans *Avalon* (autre série tirée d'une nouvelle de Connelly, en préparation), on sera encore là, bien calés dans nos fauteuils. Qui a dit « nos pantoufles » ? ♦ 66

**Bosch : Legacy** • Créée par Eric Overmyer  
• Avec Titus Welliver, Mimi Rogers, Madison Lintz... • Nombre d'épisodes vus 10/10



## DANNY BOYLE « JE NE ME SUIS JAMAIS SENTI AUSSI LIBRE QUE QUAND J'ÉTAIS PUNK »

Le réalisateur de *Trainspotting* retrace l'ascension des Sex Pistols dans une minisérie disponible sur Disney+. Et en profite pour revivre sa jeunesse. ♦ PAR CHARLES MARTIN

**PREMIÈRE : Que représente pour vous cette décennie des années 70 que vous recréez dans *Pistol* ?**

**DANNY BOYLE :** Pour tout vous dire, elle m'a bouleversé. Je crois que je ne serais pas la même personne aujourd'hui si je ne l'avais pas vécue. Mais c'est vrai pour pas mal de monde. On est nombreux à s'être construits dans cette constellation culturelle. Il faut avoir en tête qu'avant les années 70, la Grande-Bretagne était un pays mou, gris et déprimant. On suivait les pas de nos pères jusqu'à l'usine, et cet état d'esprit était présent dans toutes les couches de la société... Cela dit, les Sex Pistols n'était pas un groupe politique, comme pouvait l'être les Clash. Ils prônaient surtout la liberté et, pour se faire entendre, ils ont été obligés de passer par une forme de violence destructrice. Il fallait briser ce moule dont on était tous prisonniers. En France, vous avez décapité votre monarque. Nous, on n'en est pas là, mais le mouvement punk a été cette révolution qui a fait trembler la société.

**Vous avez eu 21 ans en 1977, l'année de la sortie de l'album des Sex Pistols. Vous étiez à fond dans le mouvement punk, à l'époque ?**

Carrément ! Je n'avais pas un anneau dans le nez, mais j'étais passionné par la musique, j'allais à tous les concerts, je crachais partout, pour faire

comme tout le monde. (*Rires.*) C'est vrai que j'ai changé, aujourd'hui, je suis un réalisateur connu, je vis confortablement... Mais cet esprit vit encore en moi. Cette envie de défier l'ordre établi. Je ne me suis jamais senti aussi libre que quand j'étais punk. Et ça a beaucoup influencé mon travail par la suite, comme *Trainspotting*. J'ai toujours cru que la créativité naissait du chaos.

**Juste avant *Pistol*, vous avez fait le film *Yesterday* qui parle des Beatles.**

**Pourquoi êtes-vous tellement inspiré par la musique anglaise en ce moment ?** Parce que c'est la seule chose qu'on sait vraiment bien faire, mon ami ! (*Rires.*) Sans blague. On est vraiment doués en Grande-Bretagne pour la musique, plus que pour n'importe quoi d'autre. Et c'est l'une des grandes joies de ma vie. Je dis cela en toute modestie. Nous, les Britanniques, nous sommes bien meilleurs musiciens que cinéastes, écrivains... C'est vraiment notre truc. ♦





BLU-RAY | ★★★★★

# LE CHARME DISCRET DE LA BOURGEOISIE

Cette farce « buñuelienne », l'une des dernières du maître espagnol, n'a rien perdu de sa puissance dévastatrice. Cinquante ans après les faits, elle réapparaît en 4K.

L' image primitive du cinéma de Luis Buñuel est, on le sait, ce gros plan d'un œil tranché au rasoir dans *Un chien andalou* (1929).

Le jeune cinéaste espagnol s'était lui-même chargé d'incarner à l'écran le bourreau qui, par ce geste aussi violent que poétique, obligeait à redéfinir la notion même de regard. Car s'il fallait expressément s'avouer pour réapprendre à voir, c'est que l'implacable logique du réel imposait ses limites. Par opposition, le rêve, libéré des contraintes de la conscience, ouvrait des perspectives. Le cinéma était d'emblée envisagé comme un spiritisme, une célébration affirmée de l'onirisme. Buñuel n'inventait rien, il appliquait, via son art, les préceptes du surréalisme dont il est resté jusqu'à son dernier souffle, le 29 juillet 1983, un fervent disciple. Il est d'ailleurs intéressant de constater en redécouvrant aujourd'hui *Le Charme discret de la bourgeoisie* – restauré en 4K pour son 50<sup>e</sup> anniversaire – à quel point Don Luis n'a jamais

dévié de cette ligne intellectuelle. Dans la dernière partie de sa carrière, il y a comme une réaffirmation de ses pouvoirs. À travers la farce, il célèbre cette idée qu'André Breton formulait ainsi dans son manifeste du surréalisme : « *Si les profondeurs de notre esprit recèlent d'étranges forces capables d'augmenter celles de la surface, ou de lutter victorieusement contre elles, il y a tout intérêt à les capter d'abord, pour les soumettre ensuite, s'il y a lieu, au contrôle de notre raison...* »

CHEZ BUÑUEL,  
LES COUTURES  
SONT PEU  
VISIBLES,  
LE FLOT  
LIMPIDE DES  
ÉVÉNEMENTS  
COULE SANS  
HEURTS.

**RÊVES.** À la « surface » des images buñueliennes, un combat fait donc rage. Un combat à mort, où l'imagination foisonnante mais canalisée par « *le contrôle de la raison* » ouvre sur le chaos de l'existence. Les protagonistes du *Charme discret de la bourgeoisie* sont ainsi enfermés dans une sorte de purgatoire

qui les empêche inévitablement d'accomplir une action toute simple : se mettre à table et manger. On pense immédiatement à une variation de l'incroyable *Ange exterminateur*, réalisé dix ans auparavant au Mexique, où de grands bourgeois se retrouvaient lors d'une réception mondaine, incapables physiquement et psychiquement de quitter la maison où ils se trouvaient. Le scénario du *Charme*, basé sur du pur comique de répétition, voit d'abord nos protagonistes très apprêtés se pointer chez un couple d'amis

Paul Frankeur, Claude Piéplu, Stéphane Audran, Fernando Rey, Bulle Ogier, Delphine Seyrig et Jean-Pierre Cassel

qui ne les attendait que pour le lendemain soir. Les conventions sociales sautent. « *Il n'y a pas de feu dans la cheminée...* », « *La table n'est même pas mise...* » s'étonnent ainsi les convives. C'est ensuite un cadavre dans un restaurant, une armée fantôme en manœuvre, des poulets factices ou encore des policiers qui retarderont le rituel. Dans ce monde où rien ne fonctionne comme on le voudrait, des rêves vont bientôt dévier un peu plus les trajectoires. Des voyages vers l'inconscient qui s'emboîtent même les uns aux autres. Si bien qu'on ne dit plus : « J'ai rêvé » mais « J'ai rêvé qu'untel rêvait... » On quitte alors cette surface où tout n'est qu'apparence et appareil pour des territoires de plus en plus souterrains et lugubres, peuplés de morts-vivants. Il y a aussi ces histoires que des protagonistes racontent à voix haute, plongeant tout ce beau monde vers d'autres abîmes. La complexité d'une telle structure narrative n'est cependant perçue qu'à rebours, car chez Buñuel, les coutures sont peu visibles, le flot limpide des événements coule sans heurts ni dissonances. « *Il fallait trouver un juste*



LUIS BUÑUEL  
FILMO EXPRESS

*Le Journal d'une femme de chambre* (1964)

*Belle de jour* (1967)

*Cet obscur objet du désir* (1977)





équilibre entre la réalité de la situation, qui devait être logique et quotidienne, et l'accumulation d'obstacles inattendus qui ne devaient cependant jamais paraître fantastiques ou extravagants », écrit Buñuel dans son autobiographie, *Mon dernier soupir* (Ramsay poche cinéma). Et de fait, ici, la parfaite harmonie sidère, l'apparente simplicité de l'exécution impressionne.

**SIMULACRE.** Dans ce *Charme discret de la bourgeoisie*, rien ne saurait se dérober à notre regard. À l'image, tout est clair. C'est un monde sous cloche où les bruits de l'extérieur n'entrent pas, dont l'époque est absente. Si certains cinéastes font de leur cadre l'antichambre d'un vaste hors-champ, chez Buñuel rien ne semble exister au-delà de ce qui est montré. La lumière du chef opérateur Edmond Richard, au diapason, est d'ailleurs d'une lisibilité parfaite. Le mystère et la frustration proviennent paradoxalement de cette curieuse absence de dissimulation. Puisque tout s'affiche et s'exhibe, rien ne semble totalement vrai, mais au contraire simulé. Dans l'une des séquences

les plus célèbres du film, les convives enfin réunis autour d'une table se retrouvent sans le savoir sur une scène de théâtre. Devant eux, le rideau s'ouvre découvrant un public mécontent face au spectacle pathétique que ces « comédiens » apeurés ont à offrir. Tout au long du film, Buñuel ne cesse de renvoyer une flopée de signes et d'obsessions comme autant d'outils pour débroussailler ce terrain miné.

Dans les bonus du DVD, chacun y va donc de sa propre lecture. Le critique Charles Tesson, spécialiste de Buñuel, commente une séquence pour expliciter la façon dont le cinéaste joue avec les différents appétits (sexuels, culinaires), les ruptures temporelles (jour, nuit) et sociales (maîtres et domestiques). Dans une précédente édition vidéo du film, Luc Lagier, le créateur du webmagazine Blow Up, y voyait, lui, une lente marche vers la mort où les rêves servent autant à repousser qu'à accepter l'inéluctable. On raconte aussi que Buñuel, pour dompter sa mémoire vacillante et ainsi cristalliser certains faits, affectionnait la répétition. Le cinéaste s'est bien sûr tou-

jours bien gardé d'intellectualiser sa pensée. « *L'esprit de l'homme qui rêve se satisfait pleinement de ce qui lui arrive. L'angoissante question de la possibilité ne se pose plus* », a aussi écrit le « phare » André Breton. On peut se laisser gentiment porter par le courant, libéré du poids d'une quelconque responsabilité d'analyse. Le regretté Jean-Claude Carrière, dernier compagnon d'écriture de Buñuel à partir de 1964, met tout le monde d'accord en partageant cette réflexion du cinéaste à propos du *Charme discret de la bourgeoisie* : « *Enfin un film où il ne se passe rien, et pourtant, on est intéressé du début à la fin.* » ♦ **THOMAS BAUREZ**



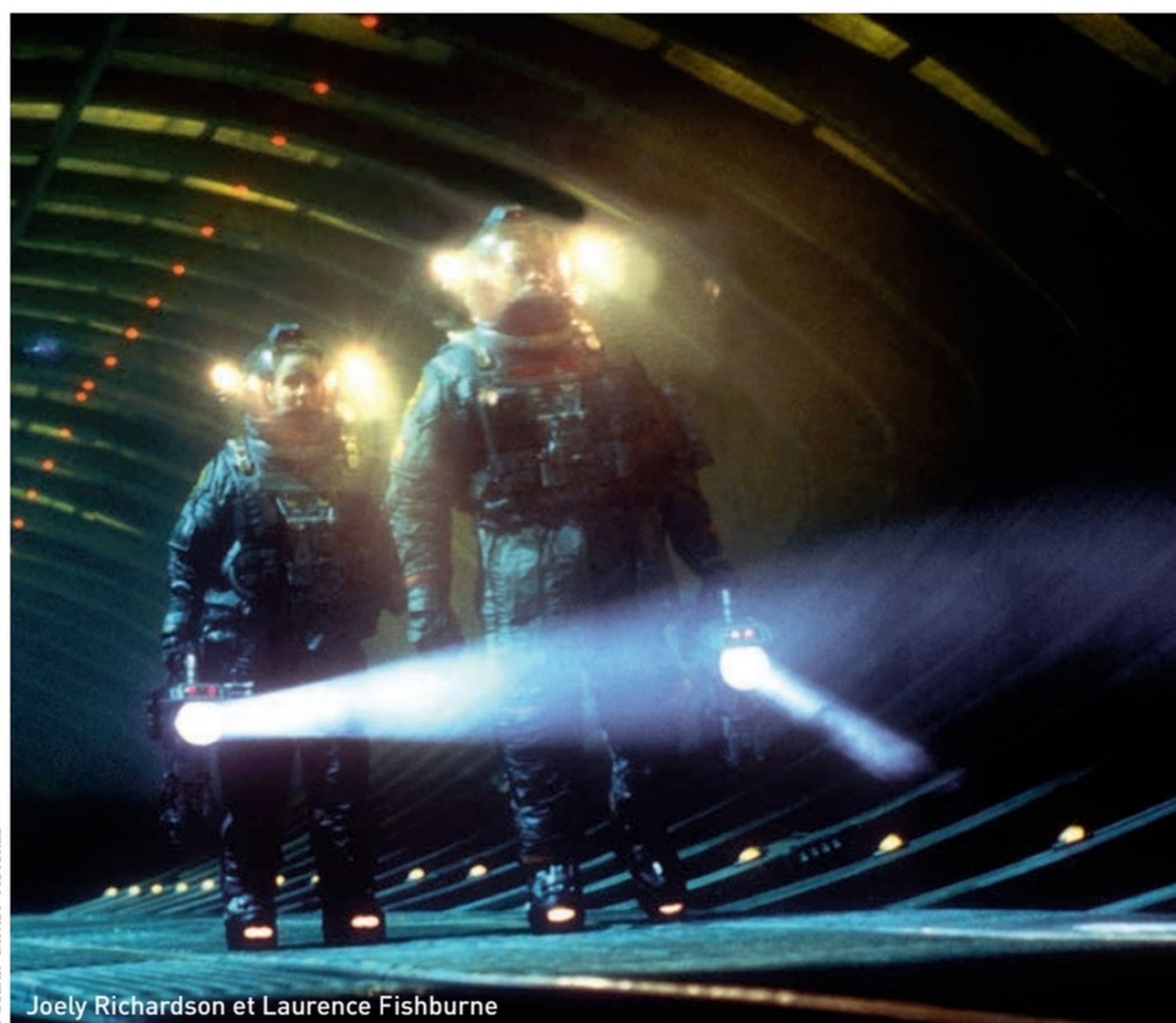
De Luis Buñuel • Avec Delphine Seyrig, Fernando Rey, Stéphane Audran... • Éditeur StudioCanal  
• Bonus ★★★★★ • En Blu-ray et DVD 4K



BLU-RAY | ★★★★★

# EVENT HORIZON

Même les tâcherons ont droit à leur chef-d'œuvre maudit. Défiguré par son studio, le second film du réalisateur de la saga *Resident Evil* s'est imposé avec le temps comme un sommet de l'horreur.



© GOLAR - IMPACT PICTURES

Joely Richardson et Laurence Fishburne

**L**e concept est limpide : refaire *La Maison du diable* (Robert Wise, 1963) mais dans l'espace. On remplace donc la bicoque hantée par un gigantesque vaisseau dérivant vers le grand nulle part et on garde tout le reste : le petit groupe de scientifiques, les traumas à foison, l'allégorie de la dépression et, surtout, le souffle du mal qui vient chatouiller la nuque des spectateurs. Ne pas se méprendre : *Event Horizon* n'a rien de l'objet *high concept* et rigolard comme en fabriquerait aujourd'hui un James Wan. Le film est d'un sérieux papal, d'une solennité totale et espère venir tutoyer les sommets du genre. *La Maison du diable* donc, mais aussi *Alien*, *Shining*, *Rosemary's Baby* et pourquoi pas tout Clive Barker, tant qu'on y est. La barre était peut-être un tout petit peu trop haut pour un cinéaste, Paul W.S.

Anderson, qui venait de commettre *Mortal Kombat* avec Christophe Lambert et allait ensuite enquiller les daubes, plus ou moins amusantes, avec une certaine constance (*Resident Evil!* *Alien vs. Predator!* *Les Trois Mousquetaires!* *Pompéi!*...).

**ATMOSPHÈRE.** Le film durait 130 minutes, il n'en fait plus que 96. Il se termine sur un tube complètement idiot des Prodigy (« *Oh my god that's some funky shit!* ») histoire que tout le monde comprenne bien que la postproduction a été entièrement gérée par un studio en panique. Précisons que malgré le cast de seconde division (Sam Neill, Laurence Fishburne), le budget était colossal, rivalisant avec *Le Monde perdu : Jurassic Park* sorti le même été. Évidemment, *Event Horizon* s'est crashé, on n'a plus jamais revu depuis un film d'horreur facturé à ce

tarif-là et Paul W.S. Anderson est retourné sagement cultiver ses navets. Le film est pourtant resté dans les mémoires, allant même jusqu'à se trouver une cohorte de fans dévoués qui réclament depuis vingt-cinq ans un director's cut (c'est mal engagé : le négatif des scènes coupées a fini dans le vide-ordures de la Paramount). On comprend leur débauche d'énergie : malgré ses raccourcis intempestifs et ses ellipses à la hache, *Event Horizon* travaille une idée très singulière de l'horreur et de la SF. Pas vraiment d'antagoniste ici, pas de bestiole affamée ou de *bogeyman* fâché : que de l'atmosphère et des visions pour raconter ce vaisseau-monde perdu à la toute fin de la galaxie, là où le temps se replie sur lui-même.

**SPACE OPERA.** C'est là que le mal a élu domicile. *Event Horizon* ne l'envisage pas comme une entité mais comme une vague substance, invisible, omniprésente et omnipotente. C'est l'air que les membres de l'équipage vont respirer, la poignée de porte qu'ils vont toucher, le plancher qu'ils vont fouler. Le film est ainsi régi par une idée abstraite, poétique et terrifiante qui va petit à petit contaminer tout le monde, les personnages comme les spectateurs. Elle sera le carburant parfait pour qu'Anderson conçoive d'épatantes gravures doloristes et de grands airs de space opera. De fait, l'engin a beau être amoché (par quelques CGI vieillots et des coupes brutales), il est indéniablement piloté par un cinéaste qui a du goût, de l'orgueil et du talent. Son cadavre flotte depuis vingt-cinq ans dans les courbes de l'*Event Horizon*. ♦

ROMAIN THORAL



De Paul W.S. Anderson  
• Avec Sam Neill, Laurence Fishburne, Joely Richardson...  
• Éditeur Paramount Pictures  
• Bonus Pas vus



BLU-RAY | ★★★

# LES INCORRUPTIBLES

De Palma brode une satire de l'Amérique puritaine, Kevin Costner s'imagine dans un grand western fordien et la Paramount essaie tant bien que mal de recoller les morceaux. Mais comment un film aussi mal fichu a-t-il pu s'imposer comme un super classique des années 80 ?



Andy Garcia, Sean Connery, Kevin Costner et Charles Martin Smith

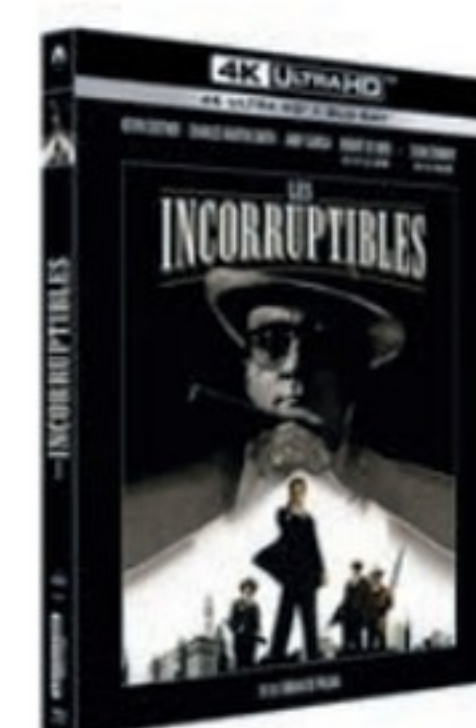
**A**doré, oscarisé, jamais oublié, *Les Incorruptibles* n'en reste pas moins un film claudiquant, dans lequel un scénariste, un metteur en scène, un studio et une star semblent se livrer une bataille ouverte pendant un peu plus de deux heures. Le temps l'a rendu étrange, à la fois totalement jouissif et jamais satisfaisant. On observe ainsi son classicisme chic se faire mettre à mal par des embardées très ironiques, et on a un peu de mal à recoller tous ces jolis morceaux entre eux. Désignés très vite comme des grenouilles de bénitier, salement racistes et accros à la violence, les quatre valeureux incorruptibles du titre doivent ainsi s'envisager comme le bras armé de l'Amérique puritaine, traquant avec un certain plaisir les libertaires alcoolisés et tout ce qui ne leur ressemble pas. Le film va raconter la manière dont le très falot Eliot Ness, passionné par la Bible et les sermons, se transforme en vigilante illuminé au contact de

la pègre et d'un père (fouettard) de substitution, Jimmy Malone. D'abord prudent lorsqu'il s'agit de dégainer son flingue, l'inspecteur Eli va vite oublier sa pudeur et finira par balancer sans sourciller le gangster Frank Nitti du haut du toit du tribunal de Chicago – il faisait un peu trop le malin à son goût. À côté de cette brute inculte, sorte de proto *white supremacist*, Al Capone est un monsieur d'une rare sophistication, bouleversé par des airs d'opéras dont Ness n'entendra jamais la moindre note de toute sa vie. On voit très bien ce qui a pu séduire dans ce projet Brian De Palma, satiriste jamais bien subtil de l'Amérique réac, et son scénariste David Mamet, dont la virilité mal dégrossie a toujours été l'un des grands sujets de prédilection.

**NAISSANCE D'UNE STAR.** Oui mais voilà, en parallèle de ce film-là, il y en a un second, très différent, confectionné dans leur coin par Kevin Costner et la Paramount.

Nous sommes en 1987 et l'acteur, belle gueule qui n'arrive pas à percer, sait qu'il joue ici sa carrière. Il a un destin à accomplir, devenir la star favorite de l'Amérique républicaine, et le rôle de Ness est une aubaine. Il va l'interpréter sans ironie ni la moindre ambivalence, faisant ainsi capoter toute la mise à distance proposée par le récit et la mise en scène. C'est l'acte de naissance sidérant d'une star, qui si elle n'a pas encore le pouvoir sur un plateau parvient par son seul génie à remettre tout le projet à sa main. En face, Sean Connery a beau en faire des caisses en vieux poulet droitard, Costner reste imperturbable, fièrement yankee et complètement scotchant. Quelques scènes grotesques probablement suggérées par le studio (la petite fille qui meurt dans une explosion au début et devient un alibi pour exterminer la racaille italienne) permettront à la vision de Costner de triompher et de s'imposer dans l'inconscient collectif.

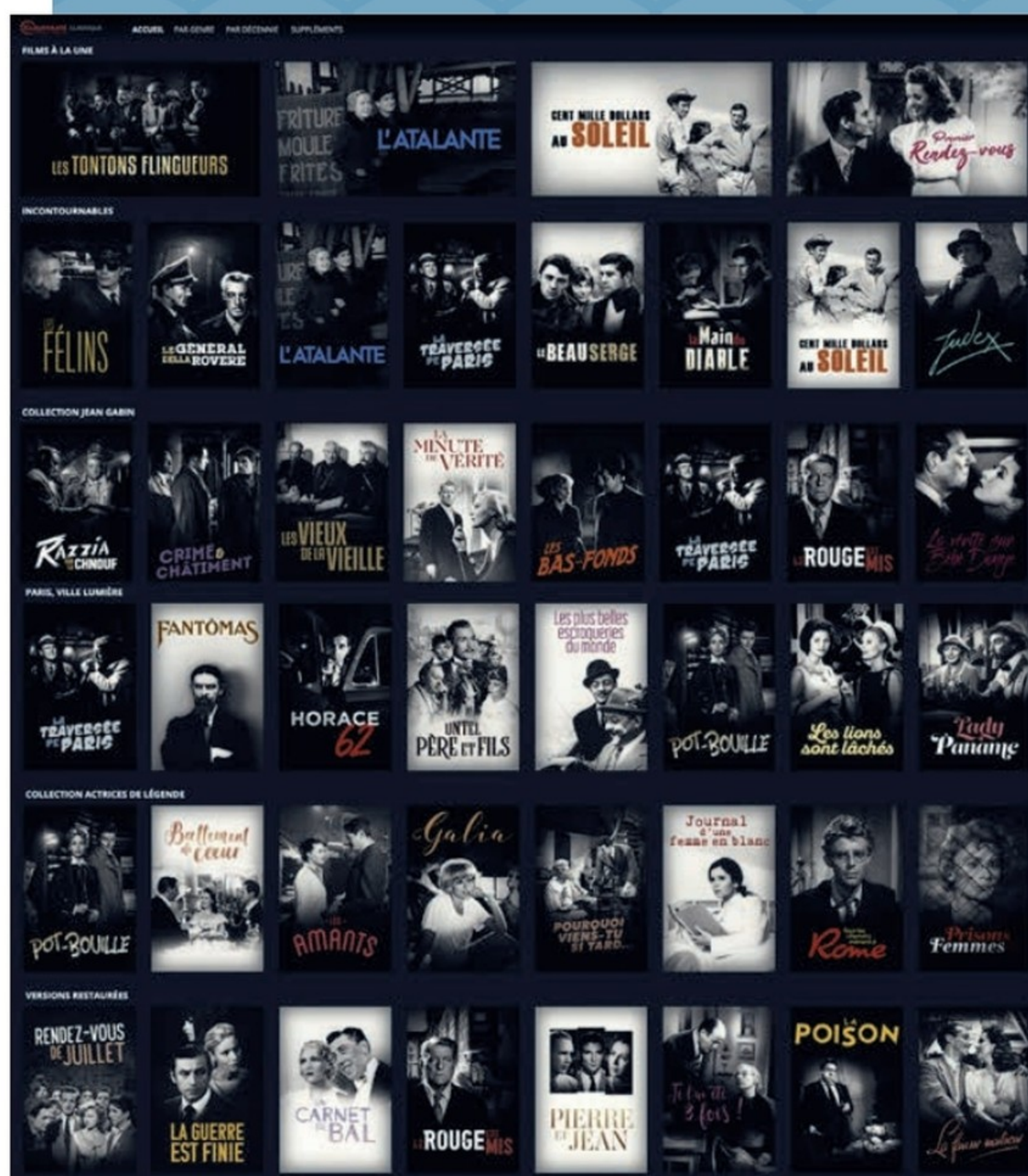
**POLAR VINTAGE.** Tant pis donc si rien ne s'aggrave. On peut prendre du plaisir à siroter la verve acerbe du duo De Palma/Mamet, être ébloui face au tour de force effectué par Costner (qui se débrouille même pour monter à cheval dans un polar vintage) et il faut évidemment louer le triomphe de *production value* que représente cet objet habillé par Armani et mis en musique par Morricone. Chacun joue dans son coin et contre son coéquipier, et c'est peut-être pour ça que c'est aussi amusant à regarder. Une guerre des gangs, même lorsqu'elle se joue en coulisses, s'avère toujours un très bon moyen d'occuper son samedi soir. ♦ RT



De Brian De Palma • Avec Kevin Costner, Andy Garcia, Sean Connery... • Éditeur Paramount Pictures • Bonus ★★★



## LA PLATEFORME DU MOIS



## GAUMONT CLASSIQUE

C'est Jean-Luc Godard qui avait dit un jour, en substance, que l'idée de voir des films n'importe où ne lui faisait pas peur, tant qu'il s'agissait des œuvres de D.W. Griffith. Ce n'est pas avec Griffith que Gaumont Classique va vous servir, mais avec Guitry, Chabrol, Fellini, Jacques Becker ou Léo Joannon... Ce qui n'est pas mal non plus. Depuis le début du mois de mai, le studio français a lancé sa plateforme de streaming entièrement consacrée à son patrimoine ; les cinéphiles peuvent donc revoir quelques-uns des films qui ont marqué l'histoire de la firme à la marguerite...

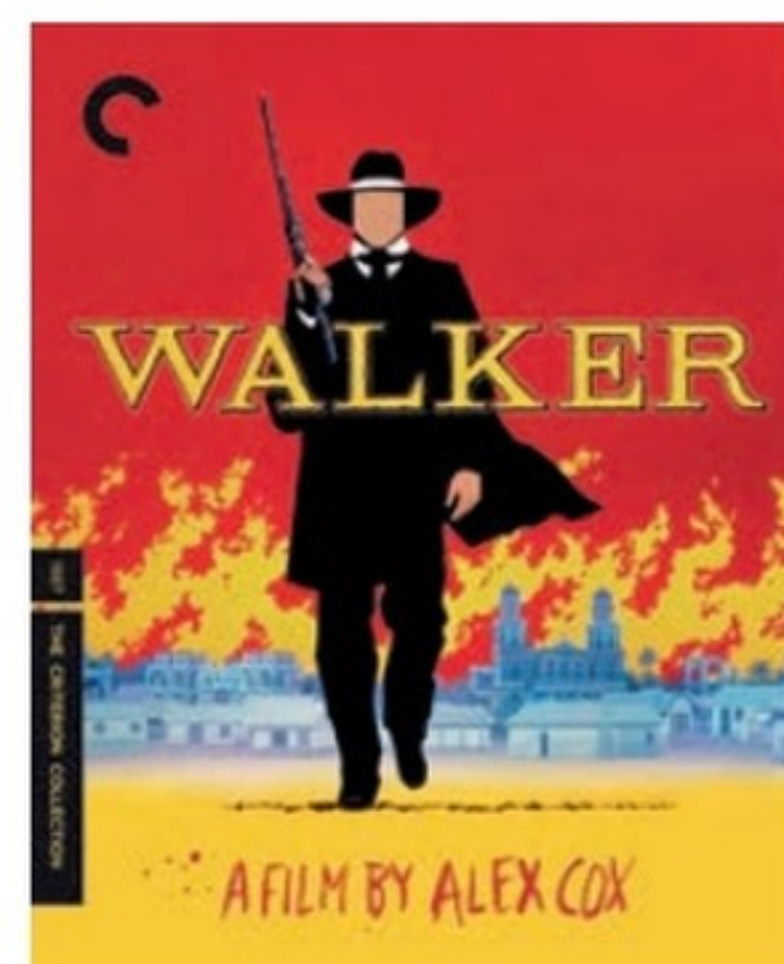
On n'en est qu'au début pour l'instant, et, pour 5 euros par mois, on ne trouve que du noir et blanc et 200 œuvres – qui certes couvrent un champ large allant du muet au milieu des années 60. La plateforme a en tout cas deux intérêts majeurs : d'abord voir côtoyer *Madame de...* d'Ophüls avec *La Main du diable* de Tourneur, *8½* de Federico Fellini avec *Nick Carter va tout casser* (un Eddie Constantine rigolo) ou *Jaloux comme un tigre* (de et avec Darry Cowl). Mais surtout proposer les bonus rares des éditions Gaumont. On trouve donc une manne de 70 heures de documentaires, d'images d'archives et d'interviews des plus grands réalisateurs et acteurs du cinéma mondial. Et les programmeurs de la plateforme l'annoncent : ce n'est qu'un début ! On nous promet chaque mois de nouvelles pépites qui viendront donner plus d'épaisseur à cette plateforme. À côté des acteurs connus comme UniversCiné, LaCinetek ou FilmoTV, une nouvelle proposition cinéphile on-line qui pourrait bien être addictive. ♦ PL

## LE CLASSIQUE EXHUMÉ | ★★★★★

### Géant

Dans les années 50, la télévision commence à inquiéter les producteurs de cinéma. Pour lutter contre ce nouvel ennemi, Hollywood va chercher à offrir aux spectateurs du *bigger than life*. *Géant*, réalisé en 1956, en est l'archétype : 3h 15 de spectacle non-stop, filmé en CinémaScope et Warnercolor dans les plaines infinies du Texas. Une fresque mazoutée, une épopée mélo que les cinéphiles ont souvent décriée, sauvée de l'oubli uniquement pour la naissance du mythe James Dean. Pourtant, la présence de l'acteur n'est pas le seul élément passionnant du film. Taxé d'académisme, George Stevens démontre un talent de cinéaste qui dépasse celui d'illustrateur. Sa mise en scène multiplie les plans flamboyants ou les inventions stylistiques révolutionnaires – comme ces brusques changements d'échelle à l'intérieur d'une scène qui viennent briser le classicisme de l'ensemble. Les espaces démesurés du Texas mais aussi les sentiments et les comportements complexes de ses personnages sont magnifiés par le cinéaste, qui signe là l'une de ses plus belles réussites (avec *Une place au soleil* ou *L'Homme des vallées perdues*). Revoir le film en 4K permet de redécouvrir ce mélo imparable qui vaut finalement mieux que sa dimension people... ♦ PL

De George Stevens • Avec James Dean, Rock Hudson, Elizabeth Taylor... • Éditeur Warner Bros Entertainment France • Bonus ★★★★★  
• En Blu-ray 4K Ultra HD



## L'IMPORT | ★★★★★

### Walker

Pendant le climax du film, un hélico descend du ciel et fond sur une place de style colonial. Le *chopper* vomit ses troupes de combat avant d'embarquer un citoyen américain en urgence... L'action ne se situe pas à Saïgon en 75, mais au Nicaragua en plein XIX<sup>e</sup> siècle. Et l'apparition de cet hélico n'est qu'un des anachronismes qui émaillent ce film fou d'Alex Cox. Walker raconte l'histoire de William Walker (joué par un Ed Harris possédé), pirate né au Tennessee qui gouverna ce petit pays d'Amérique centrale en 1855 et 1857. Mais plus qu'un biopic, le film de Cox est une farce politique grinçante qui sous ses airs de western s'attaque aux ravages du pouvoir et indirectement aux méfaits du reaganisme. Suprématie des multinationales, politiciens véreux, violence inhérente du peuple américain, tout passe ici à la sulfateuse. Cox signe un pamphlet bordélique, aussi spectaculaire que déroutant, et qui n'a pas pris une ride. La splendide HD édition de Criterion avec son incroyable making of et son interview du réalisateur très brutale (surtout lorsqu'il revient sur l'accueil acide du film par la presse américaine), permet de découvrir cet ovni ahurissant quasiment inconnu sous nos latitudes. ♦ PL

De Alex Cox • Avec Ed Harris, Richard Masur, René Assa... • Éditeur Criterion • Bonus ★★★★★ • Coffret collector DVD/Blu-ray





LE LIVRE DU MOIS | ★★★★★

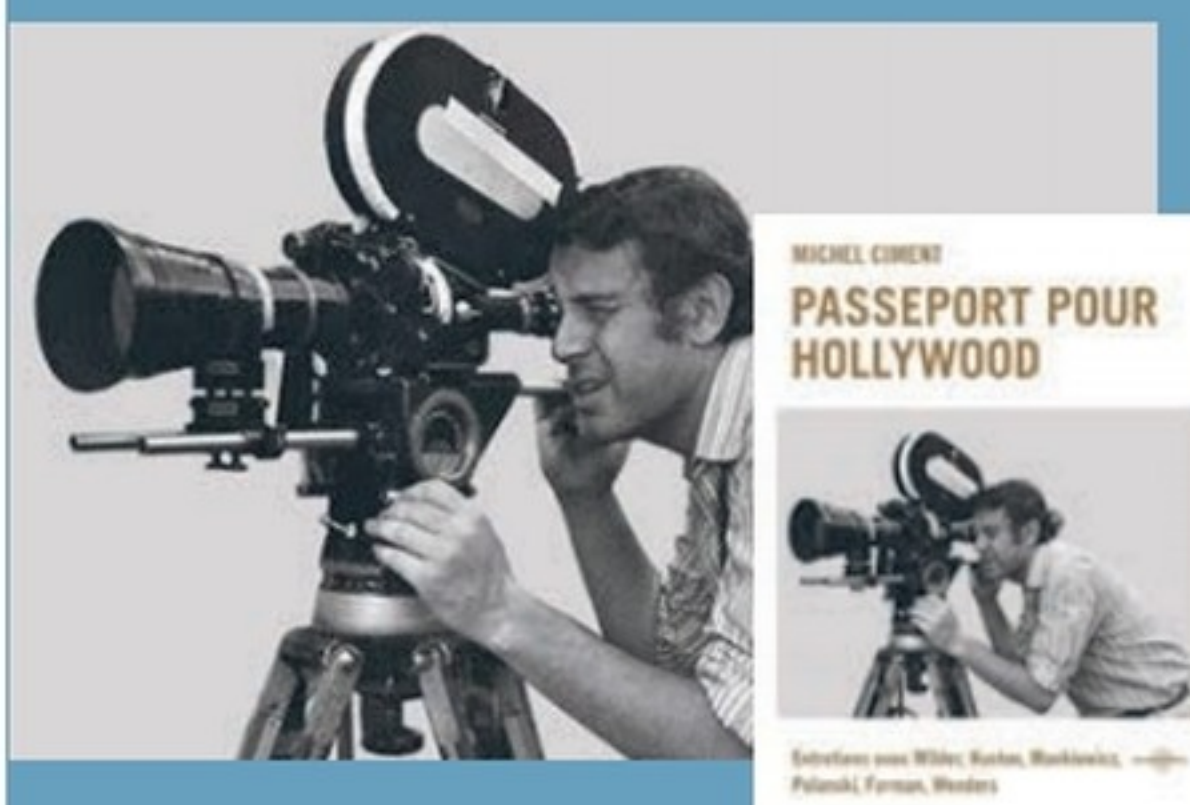
## Il y a bien longtemps, dans une salle de montage lointaine, très lointaine...

On connaît moins son nom que ceux de George Lucas ou Brian De Palma ; et pourtant, en cinquante ans de carrière, Paul Hirsch aura monté un nombre impressionnant de chefs-d'œuvre. *Star Wars, Épisode IV : Un nouvel espoir*, *Star Wars, Épisode V : L'Empire contre-attaque*, *Carrie au bal du diable*, *Mission : Impossible*, *La Folle Journée de Ferris Bueller*, *Chute libre* ou encore *Ray*... Le CV est éloquent. Le livre de mémoires encore plus. Enfin disponible en français, il permet de mesurer l'impact de cet homme de l'ombre sur la genèse des films. Un exemple : c'est parce qu'il a changé un plan (un seul !) d'*Obsession* qu'Universal a finalement décidé de sortir le film en salles... Au fond, comme il le rappelle à travers ces pages enlevées, sur un film, le monteur est comme la reine d'Angleterre. Pas de pouvoir mais beaucoup d'influence. Film par film, et dans l'ordre chronologique, Paul Hirsch parcourt sa carrière avec beaucoup d'humour, de nombreuses anecdotes et quelques conseils stratégiques. Il livre aussi le portrait de certains producteurs ou réalisateurs croisés à l'époque, et revient sur le making of de ses films légendaires. « Mon travail consiste à raconter la meilleure histoire possible avec les morceaux du tournage qu'on me donne. » Il en aura raconté des bonnes histoires, et ce livre forme une sorte de best of. ♦ PL

De Paul Hirsch • Éditeur Carlotta Films et Almano Films

# ET S'IL N'EN RESTE... QU'UN AUTRE

Reprises, DVD, VOD, festivals, bouquins... Nos séances de rattrapage coups de cœur.



THOMAS BAUREZ

## PASSEPORT POUR HOLLYWOOD (en librairies)

Le critique Michel Ciment, figure de proue de la revue *Positif*, réunit dans cet ouvrage fondamental (publié chez Carlotta) tous les entretiens réalisés jadis avec le beau linge hollywoodien : Wilder, Mankiewicz, Polanski, Forman... Cette réédition augmentée permet de se replonger dans le Saint des saints.



THIERRY CHEZE

## LE HAUT DU PANIER (sur Netflix)

Trois ans après *Uncut Gems*, encore un grand numéro d'acteur d'Adam Sandler en dénicheur de talents fatigué pour le club de basket de Philadelphie. Un naturel désarmant, une empathie immédiate, une capacité dingue à émouvoir sans forcer le trait. Ce *Haut du panier* tient entièrement sur ses épaules.



FRÉDÉRIC FOUBERT

## BRITISH NOIRS (à la Cinémathèque française)

Jusqu'au 11 juillet, la Cinémathèque propose un cycle de films noirs british. Au menu : titres légendaires (*Racket*, *La Loi du milieu*, *Le Gang des tueurs*), curiosités démentes (*La Cible hurlante*), des Val Guest et des Basil Dearden méconnus, et tout un tas de sociopathes tirés à quatre épingles.



GAËL GOLHEN

## LA MALLE AUX TRÉSORS (en DVD)

À l'occasion du 500<sup>e</sup> titre de leur collection Gaumont Découverte, la firme propose une anthologie de courts métrages rares et inédits de grands réalisateurs maison. Quatorze titres, rangés par ordre chronologique, de Jean Vigo à Philippe de Chauveron, de Pialat à Besson ou Yves Robert. Indispensable.



FRANÇOIS LÉGER

## BETTER CALL SAUL - SAISON 6 (sur Netflix)

Kim, Mike, Lalo... et les autres. L'univers *Breaking Bad* tout entier fermera ses portes mi-août, après la diffusion du tout dernier épisode de *Better Call Saul*. Un shoot sériel d'une pureté absolue pour un spin-off devenu l'égal de la série-mère. On se prépare tranquillement à se sentir orphelin.



SYLVESTRE PICARD

## KALIDOR, LA LÉGENDE DU TALISMAN (en Blu-ray)

Drôle d'idée de ressortir ce film pas terrible en 4K Ultra HD ? Peut-être, mais en attendant, le précédent Blu-ray de 2010 est introuvable, et les complétistes fans d'Arnold et/ou de fantasy et/ou de Richard Fleischer et/ou d'Ennio Morricone (une de ses meilleures BO) ont déjà sorti la CB.



# AVANTAGE ABONNÉS

PREMIERE

**Chaque numéro, retrouvez nos offres réservées aux abonnés.**

Pour tenter votre chance, remplissez le formulaire de participation avec vos coordonnées et numéro d'abonné en précisant votre choix à l'adresse suivante :

**[www.premiere.fr/Avantages-Abonnes](http://www.premiere.fr/Avantages-Abonnes)**



Si vous n'êtes pas encore abonné, rendez-vous sur **[boutique.premiere.fr](http://boutique.premiere.fr)** pour souscrire à l'une de nos offres et bénéficier de nombreux avantages chaque mois.



# AGENDA

JUILLET - AOÛT

29 JUIN - 03 JUILLET



Alexandre Astier présidera le jury de la 8<sup>e</sup> édition 2022 du Festival Cinéma et Musique de film de La Baule où l'on pourra notamment découvrir en avant-première

*Rumba la vie* de Franck Dubosc ou encore *Ennio* de Giuseppe Tornatore. Le compositeur Alexandre Desplat en sera l'invité d'honneur et se produira sur scène le soir de la clôture avec un concert où l'on entendra ses créations pour *La Forme de l'eau*, *Le Discours d'un roi*, *The Ghost Writer*, *Sur mes lèvres*, *La Jeune Fille à la perle*... À La Baule

+ [festival-labaule.com](http://festival-labaule.com)

29 JUIN - 03 JUILLET



Unique manifestation française dédiée au cinéma érotique, le Festival du film de fesses proposera pour sa 7<sup>e</sup> édition dans quatre salles de la capitale (Saint-André-des-Arts, Grand Action, Archipel et Reflet Médicis) une programmation placée sous le signe des sept péchés capitaux.

L'occasion de voir ou revoir *Une vraie jeune fille* de Catherine Breillat ou *La Nuit porte-jarretelles* de Virginie Thévenet, et de découvrir *Feu follet* de João Pedro Rodrigues, tout juste présenté à Cannes. À Paris

+ [lefff.fr](http://lefff.fr)

01 - 10 JUILLET



Avec à sa tête une nouvelle présidente, Sylvie Pialat, le Festival La Rochelle Cinéma rendra pour sa 50<sup>e</sup> édition un hommage à Alain Delon, avec la projection de 21 de ses films et une

expo photo. Joanna Hogg (*The Souvenir*) et Jonás Trueba (*Eva en août*) seront aussi mis à l'honneur tout au long d'une manifestation qui accueillera également une leçon de musique autour d'Ennio Morricone, des ciné-concerts, un panorama du cinéma portugais ou encore des rétrospectives (Audrey Hepburn, Pier Paolo Pasolini...). À La Rochelle

+ [festival-larochelle.org](http://festival-larochelle.org)

03 - 06 JUILLET



L'édition 2022 de la Fête du cinéma reste fidèle à ses bonnes habitudes. Quatre jours au tarif unique de 4 euros la

séance. L'occasion de relancer un marché qui peine à retrouver sa dynamique pré-pandémie ?

Dans toute la France

+ [feteducinema.com](http://feteducinema.com)

12 - 17 JUILLET



La 7<sup>e</sup> édition des Vendanges du 7<sup>e</sup> art accueillera au milieu des vignes, outre sa compétition, plusieurs personnalités du cinéma français qui y donneront une master class. Franck Dubosc, Didier Bourdon ou encore Zabou Breitman seront notamment de la fête. À Pauillac

+ [vendangesdu7emeart.fr](http://vendangesdu7emeart.fr)



04 - 07 AOÛT

Depuis déjà huit ans, l'association Jean-Paul Boyer, Culture & Cinéma organise au cœur du Gard le Festival du cinéma argentique en plein air, qui propose des séances de films projetés en bobines de pellicule argentique sur un écran géant à la belle étoile, chaque long métrage étant précédé d'actualités et de publicités de l'époque. Au programme de cette édition 2022 : une copie restaurée de *L'Atalante* de Jean Vigo, *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder, *Ridicule* de Patrice Leconte et *L'Aventure de Madame Muir* de Joseph L. Mankiewicz.

À Redessan

+ [boyer-cinema.fr](http://boyer-cinema.fr)

23 - 28 AOÛT



C'est chaque année l'événement qui donne le coup d'envoi de la rentrée ciné. Toujours orchestré de main de maître par Dominique Besnehard et Marie-France

Brière, le Festival du film francophone d'Angoulême dévoilera le 6 juillet sa programmation complète. Mais à l'heure où nous bouclons, on sait déjà qu'André Dussollier présidera le jury chargé de décerner les Valois dans une compétition qui avait vu triompher en 2021 *Une histoire d'amour et de désir*. Mais aussi que le Rwanda sera le pays invité d'honneur (avec notamment la projection de *Rwanda : le silence des mots*, le remarquable documentaire cosigné par Gaël Faye et Michaël Sztanke), et que de nombreux longs seront présentés hors compétition en avant-première, dont le *Simone* d'Olivier Dahan consacré à Simone Veil (avec Rebecca Marder et Elsa Zylberstein) et *Une belle course* de Christian Carion. À Angoulême

+ [filmfrancophone.fr](http://filmfrancophone.fr)

PAR THIERRY CHEZE





# LE FILM QUI...

## ... vous fait pleurer à chaque fois ?

*Pickpocket* de Robert Bresson. Pour son ultime phrase : « *Mon Dieu Jeanne, quel chemin j'ai fait pour arriver jusqu'à toi !* » Il a longtemps été difficile d'accès et je l'ai vu pour la première fois sur une VHS pourrie, au Canada. Mais cette scène me fait fondre en larmes depuis à chaque fois que je regarde ce film.

## ... vous a fait tomber amoureux de son actrice ?

Je vais tricher un peu car j'ai choisi une série : je suis complètement dingue de Diana Rigg dans *Chapeau melon et bottes de cuir*. Cet amour est resté le même depuis mon enfance, j'ai pu le vérifier quand j'ai montré la série à ma fille. Diana Rigg, c'est la classe absolue, des inventions vestimentaires dingues, un flegme irrésistible, un sourire dévastateur mais surtout une modernité folle dans le jeu. La perfection incarnée.

## ... vous était interdit petit, mais que vous regardiez en cachette ?

*Psychose* d'Alfred Hitchcock. Un soir, il était passé au Cinéma de minuit et ma mère avait refusé que je le vois. Je n'ai pas désobéi, mais j'ai décidé ce jour-là qu'il était le plus grand film du monde... à cause de l'interdit ! (Rires.) J'ai fini par le voir, toujours en cachette. Pour tout vous dire, j'ai été un peu déçu car je ne trouvais pas qu'il faisait si peur. Ce n'est que plus tard, quand je me suis intéressé à la mise en scène, qu'il est remonté sur son piédestal.

## ... vous remonte le moral ?

N'importe quel film avec Julia Roberts ! Elle a cette faculté de me rendre joyeux. Son sourire, la précision de son jeu dans les comédies romantiques... Je l'avais découverte dans *Pretty Woman* mais j'avais eu envie de retourner en arrière pour voir *Mystic Pizza* et je me précipitais à chacun de ses nouveaux films. J'ai même dû voir *Les Nuits avec mon ennemi* quatre fois alors qu'on ne peut pas vraiment parler d'un chef-d'œuvre ! (Rires.) Mais je m'en fous. Elle est au-dessus de ça.

## ... vous a donné envie d'être réalisateur ?

Le film qui a fait basculer le musicien que j'étais vers le cinéma, c'est *Stranger Than Paradise* de Jim Jarmusch. C'est mon copain J.P. Nataf des Innocents qui m'a emmené le voir en reprise dans un cinéma du Quartier latin. Et j'ai été fasciné de découvrir quelqu'un capable de traduire dans un film tout ce que j'aimais dans la musique. ♦

# Bertrand Bonello

Invité d'honneur du Champs-Élysées Film Festival qui vient tout juste de fermer ses portes, le réalisateur de *L'Apollonide* y a présenté son nouveau long métrage, *Coma*, qui sortira le 16 novembre.

♦ PAR THIERRY CHEZE



# PREMIERE

CLASSICS

## LA PETITE HISTOIRE DES GRANDS FILMS

Des récits de tournage, des fiches films, des portfolios,  
l'histoire d'un film jamais réalisé, des photos inédites...



## FAIRE REVIVRE LES CHEFS-D'ŒUVRE DU CINÉMA



EN ABONNEMENT

**47,90€ / 1 an**

~~59,60€~~

AU NUMÉRO

**14,90€**

EN VENTE EN KIOSQUE ET SUR [BOUTIQUE.PREMIERE.FR](http://BOUTIQUE.PREMIERE.FR)





# Notre talent c'est vous.

## Hors Parcoursup

Enseignement Supérieur Privé  
[esma-artistique.com](http://esma-artistique.com)

- + CINÉMA D'ANIMATION 3D  
ET EFFETS SPÉCIAUX
- + DESIGN GRAPHIQUE
- + DESIGN STRATÉGIE DIGITALE
- + MOTION GRAPHICS DESIGN
- + DESIGN D'ESPACE

**DE LA PRÉPA AU BAC+5  
À TOULOUSE, NANTES,  
MONTPELLIER & LYON**